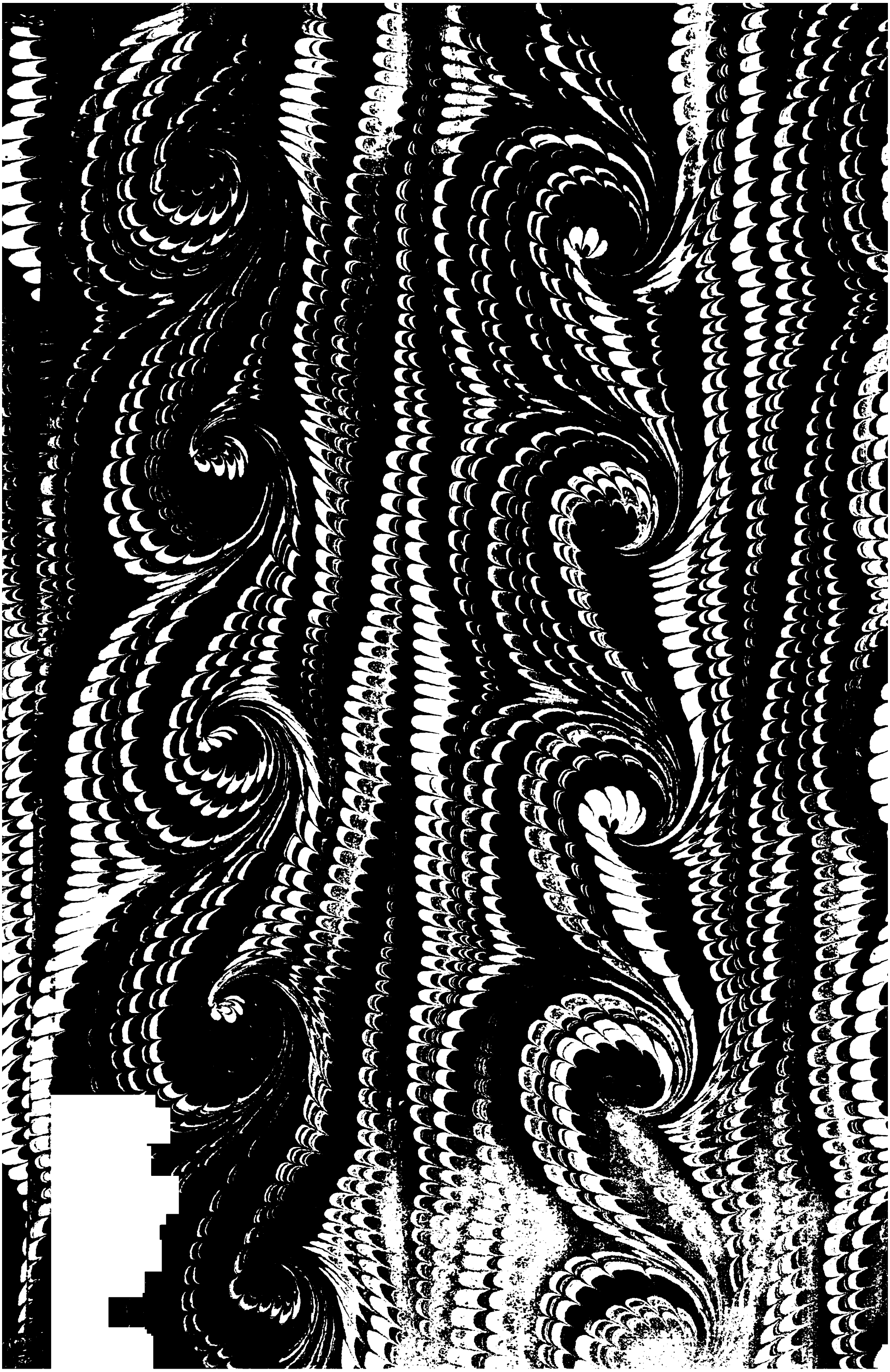




MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc

SOUVENIRS DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN

TRADUITS

PAR

JULES GAILLARD

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

ALGÉRIE

CHAPITRE PREMIER

ALGER

18 juillet 1852.

Alger est devenu pour les Français un nom magique : chaque dynastie l'inscrit en tête de ses manifestes comme un mot propre à charmer ou à éblouir le peuple auquel ils sont adressés.

On a comparé l'aspect extérieur de la ville à celui d'une carrière en exploitation. Avec ses maisons blanches qui s'étagent au flanc de la montagne, elle ressemble bien plutôt à un ancien décor de théâtre, peint pour un ballet de corsaires, et qui, ne servant plus, s'est couvert de toiles d'araignées. Vue de la mer, d'où nos regards la découvrirent par une belle matinée d'été, cette cité n'a rien de beau ni de séduisant : elle paraît chauve et poudreuse, mais en tout

cas, fort extraordinaire. Dès qu'on entre dans le port, c'est un ensemble étourdissant. On dirait un vieux Maure en turban et en bournous blanc, au visage digne, à la barbe argentée et ondoyante. Par malheur, le pauvre homme est devenu fou : la jeunesse sans foi et sans respect lui fait mettre un pantalon à carreaux et des bottes vernies, et lui apprend à sauter la polka, afin de s'amuser de ses contorsions, de son effarement et de la sueur qui couvre son visage. Elle rit; mais dès que le vieillard en dansant fait une grimace un peu farouche, voilà les rieurs saisis intérieurement d'une frayeur mortelle!

La partie haute de la ville, qui s'élève en pyramide, est vieille et mauresque de tout point. Mais sur le bord de la mer, un petit Paris s'est fondé avec une rapidité merveilleuse. Cependant, comme rien dans ce monde ne se fait en un tour de main, l'ensemble cloche de tous côtés. De grandes et larges rues sont défigurées par de monstrueuses maisons de rapport qui reposent sur des galeries en arcades. Quand on compare ces voies aux rues étroites, pleines d'ombre, bâties par les Mahométans, on gémit de la chaleur intolérable, de la poussière étouffante, des ascensions pénibles auxquelles on est condamné dans cette ville nouvelle.

A côté des plus élégants magasins de bimbeloterie et de tout leur luxe de fantaisie, on est choqué de rencontrer de sales boutiques de planches, où l'on voit entassés les fils basanés de l'Afrique. On trouve des calèches et des omnibus, comme aux Champs-

Élysées; seulement, les endroits qui donnent le ton s'appellent ici l'*Akbahr*, au lieu du Boulevard des Italiens, le *Marabout*, au lieu du Bois de Boulogne. On rencontre des chameaux qui ruminent, tout poudreux encore du sable du désert, dans ces rues qui s'ouvrent avec pompe et se terminent par monts et par vaux. De longues caravanes apportent au milieu du monde élégant et des modes parisiennes les fruits mûris au soleil tropical de l'Atlas.

La population n'est pas moins mêlée : les belles dames des Champs-Élysées, avec leurs pointes de dentelle et leurs gants roses parfumés; les lorettes et les grisettes folâtres ; les *dames de la Halle*, avec leurs coiffes *à la mère Gogo* (1), coudoient la femme maure, qui se traîne en pantoufles, emmaillotée comme un cadavre; la riche Juive toute caparaçonnée d'or, peinte de tons criards, avec son bonnet pointu chargé de voiles, qui fuit en arrière de sa tête; et même la danseuse maure dévergondée, au visage prématurément fané, aux traits inanimés. Le gamin en blouse bleue se montre en camaraderie avec l'enfant déguenillé issu des noirs de Tombouctou.

Le centre du nouvel Alger et de son développement est une place encore loin d'être nivelée, où s'élève la statue équestre en bronze du duc d'Orléans, que je trouve un peu trop élégante. Sur une place voisine et plus petite sont entassés le palais du gouvernement, la mosquée-cathédrale et le bazar

(1) En français dans le texte.

d'Orléans. Pour se rendre de là au quai du port, il faut passer par un raidillon en casse-cou, dont le moindre village de pêcheurs rougirait.

La poussière du désert et les colifichets de salon, la nature primitive et l'extrême civilisation, les parfums et les odeurs fétides, tout fermente ici et aspire à un développement énergique.

L'entrée du port est une ouverture de moyenne largeur. Ce port n'est abrité complétement que d'un côté; mais on doit reconnaître que c'est un travail de Romains. Il est tout artificiel, et peut cependant, entre ses bras de béton, donner asile à vingt-cinq vaisseaux de ligne. Pour le construire, on a moulé d'énormes blocs dans des caisses de bois; ces blocs, au moyen de *steamers* faits exprès, étaient coulés au fond de la mer; ils ont servi de fondations à une digue qui s'est élevée avec une rapidité merveilleuse, et contre laquelle les vagues viennent aujourd'hui se briser. La mer a englouti des millions, mais la France possède un bon port sur la côte africaine.

Il s'y trouvait en ce moment beaucoup de grands bateaux à vapeur, employés pour la première fois cette année par la marine française, à titre d'essai, et qui font le service *express* pour Marseille en quarante-huit heures. Le nombre considérable des vaisseaux marchands témoigne de la prospérité du commerce algérien. Une miniature de corvette faisait le service de garde : c'est elle qui nous a salués à notre entrée dans le port.

Nous visitâmes aussitôt la ville, qui m'intéressait

tout particulièrement à deux points de vue : d'abord parce qu'elle fait partie d'un pays, la France, que je ne connais malheureusement que par des descriptions, et ensuite parce qu'elle est située en Afrique, continent tout à fait nouveau pour moi : car je puis compter à peine une courte visite que j'ai faite à Tanger.

Il est un genre de luxe essentiellement français et qui consiste en articles de fantaisie. C'est là ce qui frappa d'abord mes yeux. Des étalages disposés avec goût occupent une longue suite de magasins établis sous les arcades des maisons. Là, mille bagatelles plus attrayantes les unes que les autres s'offrent à la vue dans l'ordre le plus séduisant. On y rencontre tout, depuis les plus beaux ouvrages d'orfévrerie, où l'inspiration mauresque se fait déjà sentir, jusqu'aux friandises les plus raffinées : magasins de parfumerie, débits de tabac, dépôts d'objets d'art, modes, pelleterie, sellerie; boutiques de coiffeurs, de libraires, de marchands d'antiquités..., toutes les exigences de la vie moderne s'étalent dans les parties basses de la ville barbaresque, et se déploient en un brillant espalier qui éblouit les yeux.

Des enseignes gigantesques, peintes sur les murs, témoignent aussi du talent qu'ont les Français pour allécher les badauds au moyen de mots sonores et de phrases à effet, et pour attirer l'acheteur par les séductions de l'annonce.

La chaleur était vraiment africaine. Nous gravissons péniblement le raidillon dont j'ai parlé, nous passons devant une mosquée, et nous arrivons sur

la place où s'élève le monument consacré au duc d'Orléans.

La statue équestre est gracieuse, élégante, mais elle manque de grandeur et n'a rien d'imposant. Je ne puis voir là qu'un joli jeune homme, d'une physionomie toute moderne, avec son tricorne posé en travers sur ses cheveux frisés. L'épée à la main, monté sur un coursier arabe très-coquet, il a l'air d'être à la parade. Deux bas-reliefs, qui ornent le piédestal de la statue, représentent les exploits du duc : malheureusement, celui-ci porte l'affreux uniforme français du dix-neuvième siècle. Ce qu'il y a de mieux dans l'ensemble est ce cheval aux jambes fines, aux formes élégantes. A tout prendre, le monument, réduit en statuette, ferait un charmant effet dans un boudoir.

Nous nous dirigeâmes vers la cathédrale, pour entendre la messe dominicale. La mosquée principale a été convertie en église, ce qui, naturellement, nous parut assez bizarre. Les minarets et les cloches, les arcs en fer à cheval et les buffets d'orgues, la croix et les arabesques ne sauraient aller ensemble. De plus, l'édifice en lui-même n'est pas beau : l'architecture mauresque paraît s'y être montrée d'abord simple et nue, et sur cette architecture on a greffé une décoration dépourvue de style et de goût. La cathédrale-mosquée (j'aime à la nommer ainsi) n'a donc rien qui puisse reposer ou édifier un cœur chrétien : ajoutez-y la location des chaises, les allées et venues des gens qui les transportent, le service de police fait par un suisse de taille gigantesque, en

livrée verte, avec un chapeau monstre, une barbe à faire peur et un véritable gourdin.

On allait dire la grand'messe : je louai une chaise d'un sou, et je considérai, je l'avoue, sans aucun sentiment de piété, la scène nouvelle qui s'offrait à mes regards. Les prêtres, qui portent tous la barbe longue, s'avancèrent en procession solennelle, d'un pas cadencé et traînant. A leur tête, marchait un bedeau entre deux âges, vêtu de soie bariolée, une barette sur la tête. Une troupe d'enfants, en surplis semblables à ceux des cardinaux, faisait pendant l'office toutes sortes d'évolutions prescrites, sur un signal qu'on leur donnait en frappant des mains : ils manœuvraient en mesure, comme une compagnie de soldats, avec une précision à la fois déplaisante et risible. La messe commença et, avec elle, une harmonie céleste, composée de petit orgue, de violoncelle et de contre-basse : un concert en règle et vraiment remarquable. On vit bientôt apparaître une procession d'enfants, avec des pains sur une civière, image de l'arche d'alliance des Israélites. Les pains furent bénis et ensuite distribués en petits morceaux à la foule, qui se comportait à cette distribution avec assez peu de décence et une certaine convoitise. En même temps, de beaux messieurs en gants glacés promenaient à la ronde dans l'assemblée des troncs pour la quête. Tout cela se faisait avec ostentation et de manière à déplaire à un spectateur qui n'y était point accoutumé. La musique seule produisait un impression édifiante et serait digne d'imitation.

L'église renferme un certain nombre de confes-

sionnaux, avec des inscriptions qui font connaître le nom et la nation du confesseur ; j'y remarquai le nom d'un compatriote. Au reste, l'élément alsacien et par conséquent allemand, est important à Alger; dans les rues, nous entendions souvent parler notre langue maternelle. Où donc ne trouve-t-on pas l'Allemand? Il se sépare si facilement de son pays! L'on doit encore se réjouir, quand, sur une terre étrangère, il peut au moins parler son idiome national.

Comme le villageois de Kotzebue, je fus très-frappé d'entendre ici le français dans la bouche des enfants et des gens du commun. Nous ne connaissons cette langue que comme langue de salon. Cependant, à Vienne au moins, elle disparaîtra de plus en plus : la cour parle, autant que possible, en allemand, l'empereur, Dieu merçi, ne parlant pas français, par un légitime sentiment de fierté patriotique. Et néanmoins, avec quelle facilité les expressions françaises se glissent sur nos lèvres et sous notre plume!

Tout près de cette mosquée-cathédrale, qui n'est pas encore achevée, et dont la solidité est déjà menacée par une grande crevasse, se trouve le bazar d'Orléans. C'est une de ces rues couvertes, bordées de magasins comme on en voit dans la belle Smyrne, et si nombreux qu'ils pourraient former une ville tout entière. Celui d'Alger renferme un choix intéressant de marchandises orientales : des armes richement damasquinées; de jolis bournous blancs et bruns, vêtements poétiques et pittoresques, qui sont l'honneur de l'Afrique; des flacons d'argent, d'où les Maures font couler goutte à goutte leur essence de

rose; des étoffes de soie brochées d'or et de mignonnes pantoufles du harem; des écrins et des siéges incrustés de nacre; des turbans, des objets de mobilier destinés aux sauvages Kabyles, des poteries et des ouvrages en laiton de Tanger; de magnifiques tapis et de moelleux coussins brodés en soie pour garnir les divans; des bracelets et des colliers d'or, d'argent et de corail; des *pastilles du sérail* pour les voluptueux pachas; des éventails en fine paille pour les Bédouins; des plumes d'autruche, des œufs d'autruche richement montés et sur lesquels sont tracés en couleur des versets du Koran; en un mot, mille et mille objets, qui satisfont au goût de magnificence et de luxe des villes, ou doivent leur origine mystérieuse et poétique aux profondeurs du désert, à l'intérieur inconnu du continent ensoleillé de l'Afrique. — Nous nous moquons des sauvages, que nos verroteries et nos miroirs rendent si heureux; mais nous sommes avides de curiosités étrangères; nous ornons nos salons de magots de la Chine, et nos cabinets d'étude de niaiseries empruntées au désert. Qu'est-ce qui nous inspire ce goût, sinon le mystérieux attrait du changement, si puissant dans notre espèce avide de savoir! Je passai des heures pleines de charme au milieu de ces objets, et j'en emportai un grand nombre sur mon bâtiment, afin d'en décorer ma villa de Trieste.

La partie de la ville bâtie sur la hauteur est très-intéressante et très-originale; elle a une couleur toute mauresque; nous la parcourûmes aussi longtemps que le permit la redoutable chaleur du mois de

juillet; et pour prix de nos fatigues et de notre sueur, nous y recueillîmes une collection de types d'un grand intérêt. Les rues, si l'on consent à appeler ainsi des chemins en zigzag qui s'entre-croisent par monts et par vaux, sont souvent si étroites qu'à peine deux personnes y peuvent marcher de front. Elles sont remplies d'immondices et de ces senteurs particulières au monde oriental ou mahométan, que le voyageur retrouve avec une jouissance secrète en Dalmatie, en Grèce, en Asie-Mineure et en Afrique, partout où respire le palmier, où le myrte fleurit. La plupart de ces rues, grâce à leur peu de largeur, et à la saillie que font les premiers étages des maisons appuyés sur des contre-forts, sont enveloppées dans une ombre éternelle, et conservent dans leur obscurité au moins quelque fraîcheur. En même temps on y jouit de ces effets si pittoresques, si fantastiques, que produit l'enchevêtrement des maisons : ce sont comme des décors, où des balcons vermoulus, des murailles qui tournent, des toits en ruine composent un tableau symbolique de cet Orient malpropre, paresseux, dont les débris ont un aspect si séduisant pour le peintre, dont l'expression est celle du repos énergique, du fatalisme courageux. Conformément aux mœurs jalouses des musulmans, les maisons ne communiquent avec ces ruelles étroites que par des portes de derrière : on n'y voit presque pas de fenêtres. C'est par ces portes mystérieuses que les femmes, dont la vie se cache derrière des murailles et sous des voiles, se hasardent au dehors pour aller faire leurs achats au bazar ou prendre le *keff* dans les cafés.

Trois sortes de figures humaines se montrent dans ces sombres défilés entre les maisons. Les premières, enveloppées de blanches couvertures qui ne laissent voir qu'un œil, glissent autour des angles des chemins entre-croisés; et rapides et instables comme des fantômes, s'évanouissent sans laisser de traces derrière une de ces portes vermoulues ou au coin d'une de ces habitations mystérieuses. L'étranger demeure incertain à l'apparition de ces êtres voilés : ce sont les femmes maures.

D'autres personnages s'avancent d'une démarche solennelle, avec un air de noblesse et de dignité. Ils portent un turban élevé, une barbe fine et luisante, leur teint est d'une blancheur éclatante; vêtus d'un bournous souple, d'un spencer richement brodé, d'un large pantalon bouffant, qui descend jusqu'aux genoux et d'élégantes pantoufles de cuir, ils ont une apparence d'opulence et de fierté. Ce sont les nobles descendants des Maures, des anciens maîtres de Grenade et de Palerme; c'est la postérité toujours belle de cette race poétique, qui, au quatorzième siècle, tenait le sceptre de la science et de l'art.

La troisième sorte de figures appartient à la classe inférieure : c'est le peuple des travailleurs, aux membres athlétiques et bronzés par le soleil, qui portent le costume oriental en guenilles. Dans le nombre, il faut compter les nègres esclaves, qui pour le moment étaient tous en fête : c'était la fin de l'époque si pénible du Ramazan. Aussi les voyait-on, semblables à des bacchantes, manifester leur allégresse par des danses sauvages, accompagnées de cymbales et de

tambourin. Les cris étranges des noirs danseurs retentissaient au loin dans les rues : la frénésie semblait s'être emparée de leurs esprits exaltés par un long jeûne; le cuivre résonnait sans trève ni mesure. Les femmes noires ont un aspect tout particulier, et étrange par sa laideur bestiale : presque toutes sont d'une taille gigantesque; elles portent des vêtements gris-bleu, des anneaux aux bras et aux pieds. Leurs visages sont larges, monstrueux, semblables à des têtes de chameaux, et le plus souvent tatoués; leur gorge pendante contribue à leur donner une physionomie singulièrement repoussante.

On remarque encore dans les rues tortueuses de la ville mauresque l'étonnante multitude des enfants, qui, revêtus de costumes orientaux aux couleurs éclatantes, jouent dans l'ordure et la poussière. Dans le nombre, il est aisé de distinguer les enfants juifs, à qui l'on teint dès leur naissance les ongles et les cheveux avec l'essence de *henna :* ils sont pour la plupart très-richement vêtus. Les juives se reconnaissent à leurs coiffures pointues, en arrière de la tête, leurs étoffes de soie bariolées et leurs chaînes d'or. Elles ont une grande réputation de beauté. A mon sens, elles cherchent trop à donner à leurs nobles traits sémitiques (que je trouve d'ailleurs un peu exagérés) une expression piquante, en peignant de couleurs criardes leurs sourcils et le coin de leurs yeux; elles se font ainsi un air à la fois rusé et blasé, qui est assez repoussant. Des femmes maures très-peu voilées, la tête entourée de mouchoirs de couleurs vives, le corsage à peine vêtu d'étoffes remarquable-

ment transparentes, cherchent à disputer la palme à leurs sœurs les filles légères de Paris.

La chaleur qui pesait sur la ville, faisait évaporer, avec la pensée, toute liberté de se mouvoir. Chassés par cet ennemi impitoyable, nous fûmes obligés de rejoindre notre bord. Bientôt après, M. Randon, gouverneur général, avec son état-major, et le préfet civil, M. de Mercy, vinrent me faire leur visite.

19 juillet 1852.

Le gouverneur général habite le palais de famille de l'ancien dey. Cet édifice n'est pas très-grand. Vu de l'extérieur, c'est un échantillon du style mauresque-vénitien; au dedans, il est entièrement mauresque. Des fenêtres en ogive avec de petits balcons décorent la façade, et rappellent l'architecture élégante et poétique de l'incomparable *Canal grande*. Un *patio*, avec des colonnes d'une légèreté aérienne, et sur lequel s'ouvrent les divers appartements du palais, rappelle, sans l'égaler, le merveilleux Alcazar de Séville. Le faste français a peint et doré les colonnes, et comme partout ici l'Europe et l'Afrique se rencontrent et forment les contrastes les plus singuliers, d'innombrables becs de gaz éclairent ce centre du palais mauresque. Dans des fêtes somptueuses comme on en donnait au temps où mon cousin d'Aumale gouvernait l'Algérie en qualité de vice-roi, ces galeries brillamment éclairées ont pu offrir un fort beau coup d'œil, quand, aux sons d'une mu-

sique mélodieuse, l'élégance parisienne y tourbillonnait mêlée aux splendeurs de l'Algérie.

La salle de réception réunit d'une manière ingénieuse et sensée les deux éléments hétérogènes. Des lustres de bronze et de cristal descendent d'un riche plafond en bois sculpté et peint de différentes couleurs ; le luxe des salons parisiens se marie ainsi à celui des palais orientaux. Les murs, ornés, comme ceux de l'Alhambra, de briques vernissées chargées d'arabesques, ont reçu de ces glaces immenses qui sortent des fabriques de Lyon ; enfin un mobilier confortable et luxueux fournit aux invités des siéges à l'européenne.

Le gouverneur était en ce moment à la campagne au *Marabout*, le lieu de villégiature des riches Algériens. Nous nous y transportâmes pour lui rendre notre visite. Le Marabout est situé au pied d'une chaîne de collines, qui descend vers la mer, à gauche d'Alger, au milieu de frais bosquets d'arbres et d'arbrisseaux. On s'y rend par une route excellente, où l'on rencontre des omnibus chargés d'hommes en blouse, de Maures, de juifs et de femmes voilées, à côté des lentes caravanes de chameaux venues du désert.

La villa du gouverneur est blanchie à la chaux, sans fenêtres et en forme de tour, comme toutes les maisons véritablement mauresques. Elle est située au milieu d'un jardin parfaitement entretenu, rempli des plantes les plus rares et des fleurs les plus belles. On y jouit d'une vue charmante sur des pentes de verdure, qui descendent vers la mer ; et l'on y reçoit,

à des intervalles réguliers, le souffle rafraîchissant de la brise maritime. Pour embrasser ce tableau du regard, il faut se placer dans une galerie ornée de colonnes légères, fermée par un grillage, et de laquelle jaillit une fontaine.

Un charmant cabinet s'ouvre sur cette galerie. C'est une pièce merveilleusement décorée, élevée sur un degré selon la coutume de l'Orient, et garnie de moelleux divans et de magnifiques tapis. Une coupole ornée d'arabesques laisse passer la lumière par des verres colorés, et tient suspendus des œufs d'autruche élégamment peints, préservatif oriental contre le *mauvais œil*. Ce cabinet tout resplendissant de couleurs, enrichi de lambris et d'ouvrages sculptés, est ce que les Arabes nomment un Marabout : c'est la pièce d'apparat de leurs maisons, le trône du maître, l'échantillon de ses richesses. C'est là que le Maure, éventé par la brise de la mer, entouré du murmure des fontaines jaillissantes, respirant les parfums du jasmin et des roses, déguste sa petite tasse de café noir en fumant le narguilé.

Le général nous attendait sous un abri de feuillage devant la porte de sa maison. Sa réception fut des plus aimables. Il nous conduisit dans son poétique marabout, où une conversation cordiale s'engagea, pendant laquelle il nous fit offrir des fruits du pays avec du champagne d'une fraîcheur délicieuse; en même temps une musique militaire, disposée dans le jardin, réjouissait nos oreilles. Ce joli jardin, rempli des plantes méridionales les plus diverses, était encore frais et vert en dépit des ardeurs du mois de

juillet. Un petit parc renferme des gazelles enlevées à leur patrie qui est au revers de l'Atlas. Le possesseur de ces gracieux animaux les nourrit de fleurs ; comment imaginer une nourriture plus attrayante et plus poétique?

Du *Marabout* nous nous transportâmes à la *Kasba*, citadelle ou capitole d'Alger. C'est là que résidaient autrefois les deys, ces rapaces potentats. Aujourd'hui, c'est une geôle ou une caserne. Elle se compose d'un grand amas de bâtiments fortifiés, qui s'élèvent au sommet de la colline qui porte la ville. Avec les appartements de l'ancien souverain, où il ne reste, pour tout vestige de leur splendeur passée, que quelques lambris peints, on voit là une mosquée, des bains, des citernes, des terrasses; le tout, groupé dans un pêle-mêle oriental autour de la Kasba, forme un monde très-original et très-poétique. Ces lieux sont occupés maintenant par des troupes, à savoir par des *zouaves*, soldats français en costume oriental, en turban bleu clair, en veste bleu foncé, avec une ceinture roulée, un pantalon garance et des guêtres : ce costume a une mine fort gracieuse, mais il va assez mal avec le caractère du Français et son langage de salon.

La chaleur terrible du climat ne permet guère un ajustement militaire tout à fait rigoureux. Il serait peut-être à propos de faire prendre à tous les corps de troupes ce costume oriental, plus commode, et qui est né des conditions mêmes du pays. L'infanterie française se compose en général de petits hommes; elle porte la capote bleue, l'inévitable pantalon

rouge à plis droits, les buffleteries blanches. Elle partage avec toute l'armée d'Afrique la cravate bleu clair et le képi brodé, garni d'une large visière de cuir un peu relevée. La cavalerie régulière a un costume analogue, avec un pantalon garni de cuir et un sabre traînant, qu'on entend retentir dans les rues. La légion étrangère se distingue par la capote vert sombre et les buffleteries noires. Elle sert de pâture à la malignité du climat, et on la jette aux Bédouins comme un morceau de résistance, dont ils se sont souvent donné une indigestion mortelle. La plus belle troupe est celle des *spahis* à cheval. A l'exception des officiers et des sous-officiers, elle se compose exclusivement d'indigènes. Les spahis portent le costume blanc des Bédouins, le turban serré avec une corde de poils de chameau, un bournous blanc et un rouge, de hautes bottes de cuir rouge avec de longs éperons pointus, le sabre, et un long fusil comme leurs frères insoumis. Leurs officiers ont le costume européen : le pantalon rouge, la veste bleu clair, avec des liserés noirs à la manière des hussards, le sabre ou l'épée longue, et l'éternel képi rouge.

La Kasba présentait partout l'image d'une confusion et d'une malpropreté splendides. Un des endroits les plus intéressants est le *marabout* de l'infortuné dey. C'est là que, dans un accès de colère, il frappa le consul français de son éventail. La France doit à ce caprice de despote la conquête d'Alger, mais aussi la perte de tant de milliers de vies humaines et de tant de millions de francs. L'Algérie est pour la France une sorte d'ulcère, qui doit lui tirer

le mauvais sang, mais qui en même temps fait couler le bon. Jusqu'à présent, c'est une possession incertaine, mais c'est aussi un théâtre pour la bravoure française et pour des théories qui n'ont pas subi encore le contrôle de l'expérience.

La vue, du haut de la Kasba, est plutôt intéressante que belle. On découvre à ses pieds le pêle-mêle des maisons, et le regard s'étend de terrasse en terrasse; au coucher du soleil, c'est là que se déroule l'existence mystérieuse des Maures, depuis le sommet de la ville jusqu'au port et aux flots bleus de la mer. Si l'on pouvait soulever ces toitures en terrasse, il y aurait tout un livre à écrire sur la vie intérieure qu'elles abritent.

Parmi les édifices de la ville, nous avons visité la mosquée, qui est située le long de ce chemin en casse-cou conduisant du port à la grande place. Elle n'offre rien de particulier; dans sa simplicité et sa nudité, elle ressemble aux mosquées d'Asie-Mineure. Avant d'entrer il fallut laisser nos chaussures auprès des sources destinées aux ablutions. Quelques Maures disaient en ce moment leur prière de l'après-midi, c'est à dire qu'ils se prosternaient en faisant mille gestes divers, frappaient la terre de leur front à plusieurs reprises, et se redressaient subitement. Ils recommençaient cet exercice en trois points différents du temple, et s'approchaient ainsi de l'endroit où l'image de la Mecque est suspendue, dans la direction de cette ville, le long d'une niche fermée avec des tapisseries. Près de cette niche, est une petite chambre de bois en forme de chaire, peinte de

couleurs variées, surmontée d'un toit haut et pointu, et où l'on monte par un escalier ouvert. C'est là que l'imam fait la lecture du Koran. Derrière la mosquée, s'étend une terrasse où l'on peut se reposer paisiblement après la prière. Les croyants étaient même couchés sur le parapet, les yeux tournés vers la vaste mer dorée par les rayons du soleil. On éprouve une impression édifiante au sortir de la maison de Dieu, quand on jette un regard sur les splendeurs de la création : c'est un commentaire de la prière à peine terminée, et l'âme purifiée se trouve alors dans la disposition la plus heureuse pour recevoir ces impressions pleines de consolation et d'espérance.

Le soir, nous nous sommes encore promenés dans le *Jardin de Marengo.* On appelle ainsi une fort jolie plantation, entretenue avec soin, au pied de la chaîne des collines algériennes, à l'entrée même de la ville. C'est le lieu de réunion du monde à la mode, qui se promène en élégantes toilettes parisiennes entre des palmiers et des lauriers-roses, au fracas des armes d'une troupe de soldats. Des siéges de louage permettent de s'asseoir à l'ombre des arbres exotiques.

Mais pourquoi une colonne en mémoire de Marengo, avec l'aigle impériale et toute la litanie des victoires du grand empereur, dans un jardin qui sert tout au plus de champ de bataille à la coquetterie française, et qui fut enlevé au dey par les Bourbons, ainsi que toute l'Algérie? Pourquoi? sinon parce que le grand empereur était l'oncle de son neveu, — d'un neveu qui, pour sauver la France, ne met pas en œuvre le génie de la guerre qu'avait reçu

son oncle, mais qui fait preuve en toute occasion du puissant esprit d'un homme d'État né pour dominer son siècle?

20 juillet 1852.

Ce matin, à quatre heures, nous étions sur pied pour faire une excursion dans l'intérieur du pays. Nous partîmes dans deux légers véhicules. Depuis l'établissement des voies carrossables, ce moyen de transport a pris la place de l'animal réfléchi que les Arabes appellent *le vaisseau du désert*, ou de l'âne patient et flegmatique.

Alger était encore plongé dans un profond sommeil. Les chameaux, abandonnés à la grâce de Dieu, reposaient à l'entrée des rues principales à côté de petites tentes, que les fils du désert avaient dressées près des maisons parisiennes. Il ne faisait pas encore grand jour : une fraîche brise venant de la mer se joignait à l'expression calme et fortifiante de l'aube matinale, et c'est dans une joyeuse disposition d'esprit que nous passâmes devant le marabout, pour gravir la chaîne de collines auprès de laquelle Alger s'étend avec ses villas et ses jardins. Nous disons adieu à la ville et à ses environs pittoresques, et nous nous élançons à travers la vaste plaine de Blidah.

Cette plaine est couverte d'humbles bosquets de myrtes, qui servent de repaires aux sangliers, et même à quelques lions ou à quelques panthères, mais

plus souvent encore à des hyènes. Parsemée de villages que la main diligente du colon a entourés de champs cultivés, elle s'étend jusqu'au pied du petit Atlas. La sûreté de cette longue plaine brûlante est le premier succès obtenu par le gouvernement français. Il y a dix ans encore, grâce aux farouches Bédouins, on ne pouvait se hasarder jusqu'à Blidah qu'avec une bonne escorte.

Quand on traverse ce pays, on se représente à tout moment les tableaux si largement composés du grand peintre Horace Vernet. Sur ce sol uni, jaunâtre, incendié par les rayons du soleil, au milieu de ce fourré de broussailles sur lequel s'étend le firmament azuré, saturé de rayons, on voit passer le noir Bédouin, enveloppé d'étoffes blanches, menant avec lenteur ses chameaux chargés; on reconnaît la femme arabe, à la taille souple, qui, la cruche d'argile sur l'épaule, s'avance d'un pas fier et léger. On attend, mais en vain, que le redoutable roi du désert, avec un rugissement subit, s'élance du sein des broussailles par un bond puissant, et se montre aux regards sous sa figure véritable, dans sa liberté et sa force primitives.

A peine a-t-on laissé derrière soi les rues d'Alger, qu'on se voit déjà, non sans une satisfaction mystérieuse, au sein de la brûlante et poétique Afrique. La civilisation fade et monotone ne fait que la traverser en suivant la grande route, sous la figure d'un gamin de Paris en guenilles, qui fait le fanfaron et chante la *Marseillaise*. Les jalons de la civilisation moderne sur cette route militaire sont des baraques

isolées, construites en bois et en briques, et déjà à demi ruinées; on y voit des enseignes gigantesques qui invitent le passant à venir se régaler d'un verre d'eau-de-vie. C'est là qu'habitent avec leurs familles de misérables colons en blouse, au milieu du plus affreux désordre : ces malheureux ont un peu de tout ce qui est nécessaire à la vie et rien en quantité suffisante. Ailleurs, ce sont des groupes de maisons, en comparaison desquels un village de Hongrie a l'air d'une résidence princière. Mais on y voit un café avec un billard; on y lit des noms de rues et de places très-ambitieux. Des proclamations du maire, affichées sur les murs des baraques et rédigées en style cicéronien, invitent courtoisement les citoyens à garder la tranquillité et à vivre dans une concorde fraternelle avec les *décembristes* récemment *exportés* ou *importés*. On jette en passant un coup d'œil de pitié et de doute sur cette colonisation française, et le cœur du spectateur reporte son intérêt sur les sauvages et poétiques tribus des Bédouins. Tout, dans ces villages, est bâti provisoirement et à la hâte; l'entreprise n'a pas de racines, et l'on voit de toutes parts qu'on assiste à un essai. Il n'y a de bon que les excellentes routes construites par les Français et qui peuvent devenir, si l'on sait s'en servir, de véritables artères pour le pays.

Les Français sont bien fiers de ces routes, et croient par leurs travaux s'être mis de pair avec les Romains pour la colonisation. Mais les Romains étaient des hommes de fer, et n'avaient pas, comme les Français, du champagne dans les veines. Les

Anglais, sous ce rapport, ont plus de ressemblance avec les Romains : ils se livrent à l'œuvre de la colonisation avec méthode, et bâtissent sur de solides fondements. Le Français, qui s'est montré ici hardi conquérant, voudrait bien aussi éprouver ses talents pour conserver et accroître ce qu'il a acquis. L'Allemand est bon colon, mais s'il est capable de fonder une colonie à la sueur de son front, il ne sait pas gouverner comme l'Anglais, qui possède à un plus haut degré que lui la conscience de son individualité.

Notre première rencontre interessante fut celle d'un grand nombre de cigognes, qui, debout sur une seule patte, graves comme de vieux renards, goûtaient encore, au milieu de la plaine verdoyante, le paisible sommeil du matin. En vrais touristes, nous ne dédaignâmes pas de quitter nos voitures pour nous glisser le plus près possible de ces podagres flegmatiques. Qui sait combien de nos anciennes connaissances nous pouvions retrouver là? Un jour dans un voyage que je fis à Prague, je vis en Moravie une bande de cigognes qui volaient en ligne au dessus de notre wagon : peut-être étaient-ce les mêmes que nous dérangions de leur sommeil dans la plaine de Blidah.

Nous n'eûmes pas, malheureusement, dans notre voyage, la satisfaction d'apercevoir un seul brigand à quatre pattes. Cependant nos *gaillards* de Français en content beaucoup sur les lions et les panthères! et ces nouveaux Hercules, à les en croire, les prendraient volontiers entre leurs bras pour en faire cadeau au Jardin des Plantes, ou en offrir la chair

à leurs officiers, qui m'ont dit de leur propre bouche la même chose à Blidah ! Même la viande des hyènes et autres bêtes immondes est mangée ici et estimée. Bon appétit, messieurs !

A moitié chemin de Blidah, nous nous arrêtâmes à un village un peu plus considérable, mais qui, grâce à la précipitation des travaux de construction, est déjà tombé en ruine pendant qu'il s'élève. Des maisons modernes, sur le modèle des grandes villes, ne font pas un heureux effet au milieu de cet entourage africain. Ces bâtiments éparpillés et ce climat brûlant (dont nous recommencions à sentir la violence) riment ensemble aussi mal que possible.

Nos chevaux se désaltérèrent à la porte d'un élégant restaurant, dont le salon d'honneur était decoré des exploits de Napoléon 1er. Une escorte nous attendait, pour nous accompagner jusqu'à Blidah : nous la laissâmes derrière nous avec force remercîments.

Nous arrivâmes dans cette petite ville vers onze heures du matin. Elle est située dans le voisinage des montagnes ; les constructions en sont moitié mauresques, moitié françaises. Les Français ont doté Blidah d'une grande caserne, les Maures, d'un tombeau construit sous de magnifiques bouquets d'arbres : c'est celui d'un saint *marabout*, comme on appelle les descendants du Prophète.

Le commandement de la division de Blidah appartient au général C***, homme d'une taille colossale, de l'extérieur le plus ordinaire, mais d'une intelligence saine et judicieuse. Il nous reçut chez lui, avec les officiers de son état-major. Sa de eure est une

maison mauresque, assez basse et blanchie à la chaux, Il nous invita à déjeuner, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance. C*** est installé dans sa maison comme dans un camp, ou plutôt, il n'y demeure pas du tout. Son véritable salon est une fraîche tonnelle à l'ombre d'arbres verts, arrosée des ondes murmurantes d'un frais ruisseau.

Le déjeuner fut composé d'un nombre de plats considérable, qui malheureusement ne valaient pas grand'chose, et de fruits en abondance. J'assistai là à ce qu'il y a de plus grossier en fait de scènes militaires : cela ne faisait pas honneur au savoir-vivre des Français, qui se piquent si fort de belles manières. Le ton dominant fut celui de la forfanterie. Les officiers contaient leurs prouesses et leurs histoires impossibles ; C*** tonnait après ses gens, et ceux-ci servaient en manches de chemises de couleur : les bouchons de champagne partaient tout autour de nos têtes.

La société était bigarrée comme dans le camp de Wallenstein. Entre autres figures singulières nous trouvâmes là un officier parlant allemand, le colonel de L***, parent de notre général du même nom. Il commande les spahis de la division et à ce titre était vêtu de la veste bleue à liserés noirs, et du pantalon rouge à plis : le tout allait à merveille avec sa barbe teinte et son visage fardé. C'est un *beau* dont les cheveux grisonnent, un homme plein de prétentions militaires, une sorte d'aventurier élégant, de ces gens qui vivent à ferrailler. Je n'aime pas ces coureurs d'aventures, qui vendent leur vie inutile et

frivole, et roulent leur existence au jour le jour. On doit donner sa fortune et son sang pour l'honneur, quand il est nécessaire; mais vagabonder les armes à la main sans but noble et élevé, c'est une vie qui me paraît odieuse, je le déclare du plus profond de mon cœur. Je me sens toujours fort mal à mon aise dans une société comme celle où je me trouvais, société qui n'a que mépris pour toute vie simple et honnête; et jamais je n'ai ressenti cette impression de gêne plus fortement qu'aujourd'hui.

Un Fénelon, également officier supérieur aux spahis, et petit-neveu du fameux prélat, parlait aussi notre langue assez couramment. C'est une mode qui ne date pas de loin; elle a commencé depuis le règne de Louis-Philippe. L'officier nous conta qu'il avait apprivoisé un lion d'Algérie comme un chien, et qu'il l'avait longtemps gardé auprès de lui, jusqu'à ce qu'enfin il en fit cadeau au *Jardin des Plantes*. Longtemps après, dans un voyage à Paris, il alla faire une visite à son pupille, et il vit que le lion le reconnaissait; alors, au grand étonnement, au grand effroi et au ravissement des Parisiennes élégantes, l'audacieux descendant du grand archevêque entra dans la cage, et se mit à jouer comme le dompteur Van Acken avec le fils du désert transporté de joie. Je n'ai pas assisté à cette scène; cependant, ces messieurs m'assurèrent qu'il n'était pas rare ici de voir ces animaux feroces complétement apprivoisés, et que deux ou trois jours auparavant un marabout était passé par Blidah avec un lion qui errait en liberté. Quel moyen les marabouts emploient-ils pour apprivoiser et ren-

dre inoffensives ces bêtes farouches? c'est ce qu'on ignore; il paraît seulement que, durant cette opération, ils doivent avoir les yeux éteints et marcher comme des hommes ivres.

Il faut citer encore, parmi les convives du général C***, le commandant du détachement de la légion étrangère, un Corfiote pâle, aux cheveux roux, type achevé du *condottiere*, mais du condottiere qui fait parler de lui par son humeur décidée et par sa bravoure. Son père était un des Palicares qui se sont signalés dans la guerre de l'indépendance hellénique; il en a hérité ce sang bouillant et généreux qui fait le vrai soldat. Comme le métier de la guerre chômait dans sa patrie, il a pris sa course à travers le monde, et s'est fait enrôler sous les plis du drapeau tricolore contre les races libres de l'Afrique. Il a l'œil étincelant, rusé et mobile du Grec, mais à l'école des Français, sa langue s'est façonnée à chanter l'hymne de sa propre gloire. Le roi Othon, ne pouvant plus récompenser la bravoure du père, a décoré la poitrine du fils de l'ordre *du Sauveur*.

Après le déjeuner qui se prolongea fort longtemps, on fuma encore le cigare à l'ombre fraîche du feuillage, près du ruisseau murmurant. Le colossal officier fit l'éloge des monastères algériens. Il s'étendit sur les services que rendent les religieux, soit pour l'éducation, soit pour les soins à donner aux malades, soit pour le progrès de la culture; il alla même jusqu'à dire du bien des jésuites. Ce n'est pas dans les salons que la religion obtient ses triomphes; mais partout où l'on a besoin d'un esprit de sacrifice plus élevé,

quand la force des armes ne suffit plus, on voit à l'épreuve ce qu'on peut attendre d'elle. On regarde alors avec admiration ces hommes qui donnent leur vie pour la propagation du christianisme et des vertus qui marchent à sa suite.

Le soleil était au zénith quand nous quittâmes Blidah pour pénétrer dans l'Atlas avec une escorte de spahis. La chaleur était dévorante. L'officier qui commandait l'escorte fut pris de crampes à l'estomac; le maréchal des logis, français *bédouinisé*, au menton orné d'une belle barbe rouge, se jeta violemment contre le pommeau de sa haute selle orientale, et devint malade; moi-même, je me sentis incommodé de douleurs d'estomac. Les rayons du soleil d'Afrique, ou peut-être le déjeuner, exerçaient sur nous une influence malfaisante.

Cependant le mot de ralliement était *Médéah* et le mot d'ordre *Yusuf*. Il s'agit de ce fameux Yusuf, que le spirituel Pückler a si agréablement dépeint dans sa vie d'amour et de combats, et qui commande maintenant comme général à Médéah. Nous laissâmes donc nos Français épuisés aux soins d'un village de colons, et nous continuâmes notre route, sous l'escorte d'un essaim de Bédouins soumis au gouvernement. Ce sont des hommes bruns, au visage de tigre, qui semblent coulés en bronze : figure longue et ovale, yeux étincelants, front pointu et fuyant, un nez fin et noble, de grandes dents d'une blancheur éblouissante. Ils supportent les fatigues d'une façon incroyable. Sur leurs coursiers arabes aux formes élancées et légères, ils voltigeaient autour de nos

voitures : leur burnous flottants autour de leurs bras bruns et nerveux et leurs armes étincelantes composaient un tableau des plus pittoresques.

Au pied de l'Atlas, dans un large lit de rivière embelli par des bouquets de lauriers-roses en fleur, tout près de nous, se tenait immobile une bande de magnifiques gypaëtes d'Afrique. Ces oiseaux gigantesques semblaient faire leur sieste ; ils s'élevèrent majestueusement en l'air quand nous fûmes assez près pour devenir dangereux. Nous les vîmes longtemps encore planer au dessus de nos têtes dans le bleu sombre du firmament. Les singes, qui habitent sur une montagne du défilé de Schiffa, où nous nous engagions, se montrèrent moins sociables : pas un d'eux ne consentit à se laisser voir.

La route habilement tracée et parfaitement construite serpente à travers le petit Atlas, et traverse les gorges de la Schiffa. On se représente ces gorges, ainsi que toute l'Afrique, comme un pays aride et nu, semblable à un désert. On s'imagine une vaste plaine de sable, avec quelques palmiers isolés et altérés qui s'élèvent dans l'éther brûlant, et dont l'ombre avare abrite des Bédouins armés d'un long fusil et explorant du regard le désert. Il n'en est rien : l'Atlas est couvert d'une verdure fraîche et luxuriante comme les Alpes ; des chênes majestueux et mille espèces de buissons et d'arbustes ornent ses roches romantiques ; de nombreuses cascades, entourées d'une végétation magnifique de fougères, rafraîchissent de leur rosée ce défilé pittoresque. L'Afrique est un continent riche et fertile : partout les voyageurs

découvrent de nouveaux trésors naturels pour un avenir qui doit être plus brillant que le présent; partout on rencontre des eaux et des terres cultivables; et le grand désert, le monstrueux Sahara, n'est pas aussi proche que la géographie à perruque nous l'a enseigné. Tout au contraire on entend parler de grandes villes comme Tombouctou, et seulement de quelques déserts isolés, qui ne couvrent pas toute cette plaine immense, qui fait tant d'embarras sur la carte, et qui n'est qu'un manteau commode pour l'ignorance. L'Afrique est une terre inculte, à laquelle manquent les bras, mais non la capacité de produire. Ces défilés, avec leurs eaux claires et bouillonnantes, avec leurs bois d'une verdure luxuriante, sont si beaux qu'on se croirait transporté en Styrie, si l'illusion n'était soudainement dissipée par l'apparition d'un Bédouin.

Après avoir longtemps tourné autour des roches et passé plusieurs fois le cours d'eau, on parvient dans une région montagneuse plus haute, plus découverte, qui rappelle nos Alpes. Là, on nous donna des chevaux du train d'artillerie. De nombreux cavaliers, parmi lesquels les scheiks se distinguaient par leurs manteaux écarlates, leurs broderies d'or et la richesse de leurs armes, s'élancèrent au devant de nous, et nous formèrent une escorte plus nombreuse et plus brillante. Sur la hauteur apparurent des tribus de Bédouins à pied, avec des drapeaux, les uns jaunes, les autres jaunes et verts. Ils déchargèrent, comme dans un combat de guérillas, leurs longs mousquets, en poussant un cri guttural qui

leur est particulier, et qu'ils produisent en frappant rapidement de la main sur l'ouverture de la bouche.

Yusuf, en vrai fils de l'Orient, avait mis en mouvement tout le pays qui lui est soumis, pour nous faire une réception princière. Ces troupes de guerre, disposées sur ces hauteurs couvertes de bouquets d'arbres et inondées de soleil; les escadrons de cavaliers étincelants; la magnificence déployée par les Bédouins nomades, tout cet ensemble formait un tableau d'une beauté incomparable. Mais l'orgueil est toujours voisin de la chute. Nos vigoureux chevaux d'artillerie, effrayés par les salves de mousqueterie des tribus de la montagne, avaient presque pris le mors aux dents. Nous aurions préféré voir la population un peu moins enthousiaste.

Après avoir touché à un petit camp de Bédouins, nous atteignîmes le sommet de la route. Là, dans un nuage de poussière traversé par les rayons du soleil, un général, monté sur un arabe pur sang et suivi d'une nombreuse et brillante escorte, s'élança au devant de nous. Il portait le chapeau à cornes et la plaque étoilée : c'était Yusuf. Je me voyais enfin en présence de la seule figure vraiment chevaleresque de toute l'Algérie. La troupe fit halte : un superbe étalon blanc magnifiquement harnaché, me fut présenté, et l'on continua vers Médéah.

Je me tournai vers Yusuf et lui assurai que son nom et sa brillante réputation militaire m'étaient bien connus. Je me permis de nommer Pückler. " *On n'écrit pas tout ce qu'on vous raconte*, „ répondit finement le fils du Midi; " *le prince Pückler*, ajouta-t-il

avec un sourire de satisfaction malicieuse, *m'a fait bien du tort par son ouvrage.* „ Au reste, il confirma les récits de Pückler. J'invite donc ceux qui veulent connaître la vie du général à lire l'avant-dernier voyage de *Semilasso*, et je suis sûr qu'on m'enviera le bonheur d'avoir vu en personne le héros de ces nobles aventures de guerre et d'amour. Je me permets seulement d'y ajouter quelques traits pour compléter le récit.

Quand Pückler fit la connaissance de Yusuf, celui-ci était encore bey de Bone et commandant des spahis, qui se composaient alors exclusivement d'Arabes; mais surtout, il était encore musulman : aussi portait-il le magnifique costume oriental, ample et enrichi de joyaux. Pour se rendre populaire dans la ville dont le commandement lui était confié, il avait épousé la fille d'un maître de café musulman, riche et considéré. On ne voyait alors en Yusuf qu'un brave et loyal mahométan au service de la France; il servait avec le plus grand zèle le pays qui l'avait reçu dans les rangs de son armée après sa fuite de Tunis. Le brûlant amoureux de la fille infortunée du Bey acquit bientôt gloire et honneurs. Mais à titre de musulman, il n'était toujours qu'un étranger sujet de la France : pour s'ouvrir une plus libre carrière, il lui fallait avant tout devenir Français. Sa femme mourut fort à propos : son cœur ardent s'attacha à la fille du fournisseur général de l'armée d'Algérie, Parisienne accomplie, pleine de grâce et de séduction. Pour l'obtenir, le beau Yusuf, promu au grade de général, se fit baptiser sous l'uniforme

actuel des officiers généraux. Sa nouvelle religion lui servit à obtenir son aimable épouse et la qualité de Français. Le séduisant héros de roman fut transformé en un général de brigade en pantalon garance : sa barbe ondoyante fut taillée, sa chevelure devint libre de croître; les attitudes orientales furent proscrites; le fils indompté de la fortune dut se mettre à l'école des bonnes manières. „ *C'est un tigre dompté par madame Yusuf, qui ne se montre terrible que dans la jalousie*, „ me disait M. de Mercy, l'élégant préfet d'Alger.

Mais comment Yusuf se trouva-t-il de cette transformation? Aux gens ordinaires un pareil changement est mortel; pour lui, c'est une nature richement douée : il devint Français dans son langage, dans sa façon de se rendre aimable, dans tout sonêtre plié à des allures plus calmes, je pourrais dire diplomatiques. Il resta ce qu'il était : un noble et fougueux fils de l'Orient, par sa bravoure, par son esprit vif et pénétrant, par le charme de sa naïveté de tigre, par la séduction de son humeur hospitalière. L'hospitalité, il l'exerce d'une manière solennelle, avec une magnificence toute princière. Ces qualités diverses jointes à un extérieur animé et saisissant, font qu'aux yeux de l'étranger il dépasse et efface ses camarades nés au sein de la civilisation. Cependant il sait se concilier leur affection et leur estime, car il est brave comme un lion et rusé comme un serpent, deux qualités dont les Français font le plus grand cas. Il n'a pas l'air d'un parvenu; car il parle lui-même de son passé : on sent bien plutôt que ses services sont une faveur

qu'il a faite à la France. Il demeure indépendant et libre sur le piédestal qu'il s'est lui-même élevé.

Je regrette de ne l'avoir pas vu sous le magnifique costume oriental : il devait être merveilleusement beau, et le turban devait élever sa taille un peu petite. Des mœurs mahométanes, il a conservé seulement l'aversion pour le vin, le grand amour de la pipe ; et quand il peut s'asseoir les jambes croisées, il ne cache pas le plaisir qu'il y trouve. Le seul trait qui rappelle encore en lui le tigre du désert, c'est le regard enflammé, sombre et profond. Quand son œil lance des éclairs sous ses noirs sourcils, et qu'on voit paraître, entre ses moustaches et sa barbe noires comme le charbon, la rangée de ses dents éclatantes de blancheur, le frisson pourrait bien passer dans les veines de plus d'un ; mais on se rassure, en pensant au magnétisme exercé par madame Yusuf et aux leçons qu'elle lui donne.

Nous gagnâmes Médéah au galop. Là nous fîmes une entrée, — une véritable entrée, — que Yusuf nous avait préparée avec tous les honneurs dont il pouvait disposer. Deux canons, aux portes de la ville, nous adressèrent le salut : la troupe formait la haie, la population féminine fit retentir ce cri guttural que j'ai décrit plus haut : on eût dit les hurlements d'une horde de cannibales. Le général avait rassemblé pour la circonstance la tribu des Mohabicks, qui n'élève pas de chevaux, et qui fait à pied le commerce entre le désert et la France. Elle nous accueillit au bruit des fifres et des tambours. Entourés des chefs des autres tribus qui avaient été appelées, nous

entrâmes dans la maison du général, qui s'élève sur la place.

Aussitôt commença une *fantasia*, c'est à dire, un combat simulé avec des danses, aux décharges incessantes des longs mousquets, parfois chargés à balle; le tout accompagné de fifres, de tambours et d'un cri de guerre infernal, auquel se joint le chœur guttural des femmes enveloppées dans leurs voiles. Dans ces fantasias à pied, les combattants s'élancent les uns contre les autres, avec des bonds de tigres, et en même temps ils font feu aux pieds de leurs adversaires. Qu'on se représente, sur la vaste place, une multitude de Bédouins en vêtements blancs, enveloppés des tourbillons de la fumée de la poudre qui est pour le goût arabe l'attrait principal de la fantasia; qu'on se figure les cris aigus de la population exaltée : tout cela produit une impression sauvage et donne presque le frisson. *Ce sont leurs jeux*, dit-on, *qui caractérisent les peuples* (1) : peut-on attendre autre chose des enfants du désert, qu'un jeu guerrier, mêlé d'une excitation fanatique, accompagné du fracas des armes et de cris tumultueux?

Madame Yusuf, dans la plus élégante toilette parisienne, se tenait debout sur le seuil de son vaste et joli salon de réception. C'est une petite femme svelte, frêle et maladive, avec des yeux vifs, piquants, de couleur sombre; on remarque en elle cette souplesse séduisante et cette expression souriante et assurée d'une personne qui a l'art de la domination,

(1) En français dans le texte.

privilége habituel des femmes nerveuses et délicates. C'est une véritable énigme de deviner comment cette personne, qui n'est nullement belle, a pu ainsi enchaîner et adoucir ce soldat passionné, accoutumé à la victoire. Elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur un riche divan couvert de tapis : ses pieds reposaient sur une peau de lion merveilleusement grande et belle; cela paraît être l'attitude favorite de la charmante épouse du général africain. Après quelques questions de politesse et la présentation obligée de mes compagnons de voyage, il nous fut permis de vaquer à notre toilette.

Yusuf m'avait réservé un appartement délicieux, d'une richesse confortable et d'une magnificence pleine de simplicité. Les murs étaient peints de tons mats, bien faits pour reposer la vue, à peu près comme au couvent de Gibraltar. Le parquet, garni de riches fourrures et de tapis du goût le plus exquis, rappelait l'Orient; les meubles commodes, en dépit de leur forme à moitié mauresque, trahissaient leur provenance parisienne. Des étagères et des tables couvertes de mille riens précieux et intéressants, complétaient un intérieur charmant à habiter. Mais le comble du bien-être, je le dus à l'envoi d'une délicieuse bouteille de champagne rafraîchi dans la glace. Mon hôte, en me l'envoyant, savait bien quel est le genre de rafraîchissement qu'on désire le plus sous un pareil climat et après une telle excursion : je lui en sus un gré infini, et j'en pris note pour les occasions à venir.

L'heure du dîner approchait. Les deux battants

de la porte s'ouvrent : j'offre mon bras à l'aimable maîtresse de maison, et nous entrons dans la salle à manger, où toutes choses se trouvaient dans un fort bel ordre; la société était nombreuse et animée de la plus franche gaîté. On nous servit un excellent dîner à la française : tout cela au milieu de l'Atlas, dans un pays à demi désert, où récemment encore personne ne s'aventurait sans être entouré d'innombrables baïonnettes, dans une maison bâtie par les Maures, et qui, il y a quelques années à peine, cachait dans ses appartements inaccessibles les mystères les plus secrets du harem. Pour accomplir avec succès de pareilles transformations, il faut un Yusuf, un homme qui a grandi dans ces pays et qui ne connaît point de difficultés : pour ce qui est du confortable et du goût, sa femme doit assurément l'avoir secondé. De la maison mauresque, il reste encore la cour à portiques, une fontaine et de verts arbrisseaux. De beaux hérons d'une espèce rare se promènent d'un air pensif et fier dans cette cour; une jolie gazelle aux grands yeux, avec des boules d'argent aux cornes, s'ébat gracieusement sous les arcades.

Mais revenons au dîner : de ce repas excellent je mentionnerai seulement une pièce fort curieuse, un rôti de gazelle, délicat et savoureux, blanc comme neige. Le fumet de ce rôti, plus fin que celui de chevreuil ou de cerf, ne laisse pas aux convives le loisir de se livrer à des lamentations sentimentales sur le meurtre de cette charmante petite bête, qui se nourrit de fleurs.

Un serviteur noir, de belle apparence, en cos-

tume brodé d'or, disposait les plats sur la table. J'aime beaucoup à voir autour de moi ces bizarreries de la nature : des nègres, des nains, des heiduques, des bouffons de cour. Cela ne va guère, il est vrai, avec notre siècle si raisonnable : un nègre, d'après nos idées raffinées, coûte beaucoup et ne rapporte rien ; il ne sert qu'à montrer la richesse du train de maison, comme le coq dans une basse-cour. Ce n'est qu'à la cour de Prusse que j'ai encore trouvé de pareilles singularités attachées à la personne des souverains : entre autres, un délicieux nain chinois, et un personnage encore plus agréable s'il est possible, le lecteur du roi.

Après le dîner, une société nombreuse se rassembla dans le salon, magnifiquement éclairé. Tout ce qui pouvait invoquer un titre, si mince qu'il fût, tint à honneur de se présenter. Quelques maris s'y trouvèrent avec leurs femmes.

Le plus remarquable ornement du salon, c'était sans contredit tous les scheicks des tribus appelées à Médéah. Ils étaient assis sur deux longs divans, une peau de lion sous leurs pieds. Enveloppés dans leurs manteaux écarlates, leurs graves visages entourés des plis ondoyants de leurs burnous blancs, ils demeuraient immobiles, sans dire un mot, comme les sénateurs romains, lorsque assis sur leurs chaises curules, semblables à des statues, ils reçurent les hordes des Gaulois. Était-ce calme, orgueil, humilité ou défi, c'est ce que savent seuls ces fiers patriarches d'une terre autrefois si libre, qui vivent et se comportent encore aujourd'hui d'après

les antiques traditions d'Abraham. C'était pour la plupart des hommes faits, quelques-uns même des vieillards à la barbe argentée. Leur type est cette physionomie qui distingue la race guerrière des Bédouins : elle unit les nobles traits sémitiques des Arabes à la terrible et sauvage expression du tigre; le nez fin et noble établit l'harmonie entre la bouche proéminente, garnie de dents longues et blanches, encadrée d'une barbe pointue, noire comme le charbon, et le front énergique et fuyant. Du milieu de ces sombres visages, un œil sombre et rusé lance des éclairs.

Les Bédouins prirent des glaces : ce fut le seul mouvement qu'ils accomplirent, sans du reste proférer une parole. En même temps, et en face d'eux, les dames parisiennes babillaient auprès de la table où l'on servait le thé. Ce pays-ci est riche en contrastes, comme pas un : c'est un de ses attraits principaux; mais presque tout, dans ces contrastes, est à l'avantage des indigènes.

Deux figures intéressantes se distinguaient du reste. C'était d'abord un cheick vêtu de pourpre éclatante. Il n'a plus qu'un seul pied; l'autre, ayant reçu une blessure dans un combat, il se l'est amputé lui-même avec un couteau émoussé. Le couteau est conservé par Yusuf dans une petite panoplie, comme un trophée de la puissance de la volonté humaine.

Le second personnage intéressant était un jeune marabout de dix-neuf ans, le type le plus accompli et le plus beau qu'on pût voir d'un illuminé arabe. C'est un descendant du prophète : issu par consé-

quent d'une famille sacerdotale, il est lui-même une sorte de muphti, ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux femmes. On reconnaît son haut rang à la noblesse de sa tournure princière, à la gravité mélancolique de ses traits encadrés dans un ovale allongé, à la simplicité et à la blancheur éclatante de son vêtement, dans lequel son visage imberbe et pâle est entièrement enveloppé, comme celui d'une nonne. De ce visage souffrant et languissant, jaillissent de temps en temps, sous l'ombre de ses longues paupières, des éclairs qui trahissent le feu intérieur, le feu dévorant de l'âme. Je n'ai jamais vu un jeune homme de dix-neuf ans qui eût autant de dignité et de grâce, un maintien aussi calme que ce marabout; aussi est-il extrêmement vénéré parmi son peuple. Actuellement, il est à Médéah pour apprendre le français; il y fait, dit-on, des progrès étonnants. Son frère aîné le parle couramment.

Yusuf se tourna vers le marabout, et lui dit : " *Nest-ce pas que tu aimes bien les Français?* „ Le marabout plaça la main sur sa poitrine et s'inclina respectueusement. Yusuf se retourna en riant de notre côté, et dit : " *Ils nous détestent, ces b..., mais ils nous craignent, voilà tout ce qu'il nous faut.* „ Au même moment, le marabout, que ma jeunesse et ma qualité d'étranger rendaient plus confiant, m'adressa un regard si profond, si douloureux et si brûlant, que j'en ressentis du malaise et une sorte d'angoisse. Dans ce regard était renfermée toute l'histoire de ces races bédouines, autrefois si libres, si dignes d'envie et si nobles !

Au moment même où l'ennui menaçait de se glisser parmi nous, notre aimable hôte nous vint en aide, en nous proposant d'assister à une danse de femmes maures. L'offre était un peu embarrassante : je savais, par la lecture de l'espiègle Semilasso, que ces fameuses danses ne sont pas précisément édifiantes; cependant, pour l'amour de l'art, pensai-je en moi-même, on peut se sacrifier une fois dans sa vie, ne serait-ce qu'à titre de touriste : et d'ailleurs cela fait partie de l'ensemble. Madame Yusuf ne parut pas prendre la chose aussi tranquillement : ce qui surtout la révoltait, c'était la pensée que nous irions admirer ces jongleuses dans un café fermé. Pâle de colère, elle lança à son époux un regard qui n'était pas des plus tendres, et elle nous déclara qu'elle céderait volontiers son salon à ces exercices de Phrynés et se retirerait avec les dames dans un boudoir. Par ce moyen, elle espérait au moins tenir l'ennemi en sa puissance; mais Yusuf lui répliqua doucement : „ *C'est inconvenable* (sic), *ma fille;* „ et laissant les dames à leurs réflexions, la société masculine se mit en marche à travers les ténèbres de la nuit, pour se rendre au café.

Nous entrâmes dans une salle élevée, surmontée de la coupole mauresque. Quelques lampes suspendues à la voûte, comme dans les mosquées, jetaient une lueur incertaine et romantique : un jet d'eau répandait la fraîcheur en retombant dans une vasque de marbre. Un balcon de bois, disposé autour de la salle à hauteur d'homme, portait quelques spectateurs, qui se trouvaient déjà dans la maison :

l'espace se remplit encore d'un grand nombre de Maures à l'air grave et impassible. La porte fut fermée : car il faut dire que ces danses sont interdites, et l'autorité ne doit pas être surprise en flagrant délit d'infraction à la loi ! Nous nous rangeâmes en cercle : un tapis fut étendu au milieu, et quelques lumières furent disposées pour éclairer les danseuses. Celles-ci furent introduites par leur chef dans le cercle et successivement, deux par deux ; les couples dansaient alternativement, tandis que la société fumait paisiblement la pipe.

C'étaient pour la plupart des filles de quatorze à vingt ans, d'une taille élancée, avec une expression voluptueuse et hardie, les sourcils peints, des mouches sur le visage, des yeux noirs, au regard lascif et effronté, dont les paupières ne se baissent plus devant rien. Leur costume était fantastique : des hanches aux chevilles, elles étaient enveloppées de lourdes étoffes de soie de couleur éclatante. Le buste n'était voilé que par une chemise de gaze tendue au moyen de lacets d'or. Sur la tête, une pièce de soie bariolée, coquettement posée de travers et terminée en pointe, avec toute espèce d'oripaux brillants. Elles portaient des pantalons ; leurs bras et leurs jambes étaient ornés de plaques d'or.

Les figures les plus saillantes étaient une grande fille de dix-neuf ans, hardie et provoquante comme un grenadier ; une autre de quatorze ans ; et une fillette fraîche et plaisante par son embonpoint, quoique sortie à peine de la première fleur de l'âge.

La musique se composait de l'antique viole mau-

resque, du fifre monotone et du tambourin, que manœuvraient des femmes superbement vêtues : en même temps, suivant la coutume mauresque, un vase de terre frappé en cadence produisait un bruit analogue à celui du tambourin. Cet instrument était confié à la plus belle créature de la salle, un profil merveilleusement découpé, une tête grecque aux lignes sévères, à l'expression mélancolique et rêveuse.

Voici en quoi consiste cette danse fameuse. Les jeunes filles, après s'être placées sur le tapis, exécutent toute sorte de mouvements avec le haut du corps, qu'on dirait transformé en caoutchouc. Elles se balancent, se ploient, se contournent, se raidissent, comme si elles voulaient se dégager de la partie inférieure de leur personne et s'allonger outre mesure. Dans chaque main, elles tiennent une pièce de soie, qu'elles promènent flegmatiquement sur tout le corps, comme si elles voulaient en enlever la poussière, et qu'elles portent de temps en temps devant leurs yeux, comme pour dire : „ Combien je suis chaste et pudique! „ Mais tout l'ensemble de la représentation ne dit que trop le contraire. Elles ne remuent les pieds de temps en temps que pour s'avancer d'un pas traînant, et en se balançant. Le grenadier, en exécutant cette figure, s'approcha effrontément du général Yusuf, mais sans le toucher.

Ces danseuses ont la coutume de se coller avec leur salive des pièces d'or sur le front : usage que je trouvai pratiqué avec plus d'élégance en Espagne, où l'on rencontre encore beaucoup de souvenirs des

temps mauresques. Même le chant nasillard et plaintif, qui souvent ici accompagne la danse, est encore usité en Espagne; mais la danse y est toute différente. Là, une véritable gaîté frémit et murmure, avec le claquement léger des castagnettes, en un rhythme animé et charmant. Aucun peuple de la terre ne danse comme le peuple espagnol!

21 juillet 1852.

Montés sur de magnifiques chevaux arabes, nous nous élançâmes dès le matin à travers la campagne avec Yusuf, au milieu d'une plaine nue et légèrement ondulée, un désert en miniature. Pour la première fois, nous pénétrions au sein de la vie bédouine, cette vie si libre et d'une simplicité primitive. De grandes tentes brunes, faites de crins de chameaux, étaient dressées sur les parties relevées du terrain. Au milieu de ces villages mouvants, on voyait des bandes de chameaux, des troupeaux de brebis, des chevaux et des mulets aux entraves. Les tribus, appelées par Yusuf de dix-huit lieues à la ronde, avaient passé la nuit sous la tente : mais les tentes en ce moment n'étaient habitées que par la population invisible des femmes. Les hommes et les jeunes gens, en large front de bataille, étaient rangés sur leurs ardentes montures, et attendaient la fantasia, pour laquelle ils sont passionnés. Il pouvait bien y avoir là deux ou trois cents cavaliers. Leurs costumes divers et pittoresques, l'air d'indépendance et de vigueur qui est

propre aux Bédouins, produisaient un effet des plus intéressants.

La plupart ne portaient que la blanche tunique de lin, le burnous flottant, et la coiffe en forme de turban, entourée de corde de crins de chameaux; avec cela des pistolets, le couteau, et le long fusil mince, fidèle compagnon de leurs périls sans fin. Les jambes sont nues jusqu'au genou et les bras jusqu'au coude.

Des guerriers d'un plus haut rang, cheicks pour la plupart, portaient le burnous écarlate par dessus le burnous blanc ordinaire; les brides de leurs chevaux et leurs larges étriers étaient d'argent ciselé et doré, dont l'éclat scintillant faisait au soleil un effet magnifique. Ils étaient assis sur des selles de couleur verte richement ornées; leurs hautes bottes de cuir rouge portaient de longs éperons, dont la pointe était enchâssée dans le corail et les pierres précieuses: des armes de prix brillaient et étincelaient dans leurs riches ceintures. Quelques-uns des chefs portaient par dessus la coiffure ordinaire de grands chapeaux de paille à larges bords, terminés en pointe, et ornés d'une profusion de petites houppes de soie et d'un bouquet de plumes d'autruche.

A notre arrivée, nous fûmes accueillis par la musique guerrière des fifres et des tambours, qu'on emporte toujours, même à cheval. Ces instruments, par leur monotonie sauvage, rappellent les fanfares qui accompagnent les défilés dans l'armée russe: c'est une musique que j'ai entendue dans la campagne de Hongrie.

Yusuf nous conduisit sous une grande tente, où nous nous assîmes à la manière orientale, sur des tapis et des coussins. La fantasia commença. Le large front de bataille se partagea en pelotons qui, se lançant au galop, se mirent à tourbillonner les uns dans les autres : rapides comme l'éclair, détachés ou groupés sous leurs enseignes selon les circonstances, ils passaient à nos pieds dans la vaste plaine jaunâtre. Sans interrompre cette course haletante et vertigineuse, les nobles et sauvages enfants du désert déchargeaient leurs longs fusils, tantôt en se dressant sur leurs selles élevées, tantôt en se penchant de côté vers la terre. Après quoi ils brandissaient leurs armes au dessus de leurs têtes, ou les lançaient en l'air comme on lance une balle. Pendant ce divertissement si original et si poétique, la plaine retentissait de leurs cris joyeux et guerriers. Ce spectacle est merveilleusement fait pour exciter l'imagination et la remplir d'enthousiame : le bonheur et les jouissances de la vie libre au désert se révélaient à nous soudainement. Ce galop, cet élan fougueux l'ivresse de la liberté, cet ardent amour du combat, cette existence toujours en mouvement, qui s'allient si bien à la plus grande simplicité de vie, exercent une séduction irrésistible et qui ne saurait se décrire.

Les balles sifflaient au dessus de nos têtes : dans ces fêtes de Bédouins, c'est naturel ; mais ce qui est surprenant, c'est que dans ce jeu effréné, deux Bédouins seulement tombèrent. Encore se relevèrent-ils comme des chats, sains et saufs, pour ressauter

en selle. L'ensemble de la fantasia s'accomplit sans malheur : c'est que le cheval fait comme partie intégrante du Bédouin ; l'homme habite et vit sur sa monture : il est accoutumé dès le berceau aux jeux guerriers, il est élevé dans la guerre véritable.

Le fils d'un cheick, âgé de neuf ans, monté sur un cheval blanc caparaçonné d'or, se tenait avec un air de dignité au milieu du tourbillon. Sa gravité solennelle excita notre admiration. Les plus vieux témoignent au fier enfant le respect le plus absolu, et donneraient eux-mêmes leur vie dans les vrais combats, plutôt que de laisser toucher un cheveu de cette tête précieuse, qui est celle du chef futur de leur tribu. C'est ainsi que le jeune Bédouin s'accoutume à la guerre comme à un jeu. De pareils faits prouvent bien que ce peuple n'a pas encore perdu son noble orgueil et sa vigueur primitive. Au reste, ce pâle enfant, qui m'a charmé par sa parure guerrière et son attitude princière, est déjà en possession de tous ses droits : il a deux femmes, dont l'une est âgée de huit ans et a été présentée à madame Yusuf.

Deux épisodes furent introduits dans le cours de la fantasia : une chasse à l'autruche et une course de chameaux. Deux autruches, appartenant au général, furent lâchées dans la plaine, et les agiles Bédouins les environnèrent aussitôt. Ce fut un tableau très curieux : les battements d'aile, les mouvements anguleux et irréguliers de ces énormes oiseaux, qui, dans leur course capricieuse, partent tout à coup comme des traits, effrayaient les chevaux à tel point que leurs crinières se hérissaient de terreur.

Quant à l'épisode des chameaux, ce fut la représentation d'une scène de guerre originale et particulière à la race vaillante des Bédouins. Quand une tribu marche au combat contre une tribu ennemie, elle envoie en avant ses chameaux sans brides, chargés de grandes corbeilles garnies de tapis, et sur lesquelles les femmes sont perchées. Celles-ci poussent leur cri guttural, qui enflamme l'ennemi et l'attire comme un appât caché. C'est une ruse de guerre qui demande beaucoup de courage : les femmes ainsi mises en avant peuvent entendre siffler les balles à leurs oreilles, si encore il ne leur arrive pas d'être prises. On ne peut voir un spectacle plus original que celui de ces laids animaux s'élançant au trot, le dos chargé de ce cabinet de tapisserie chancelant. Ils courent au devant de l'ennemi, qui fait feu ; tandis que du fond de ces abris mystérieux retentit le chœur guerrier de ces voix féminines, plus semblable au chant des Euménides qu'à celui des Sirènes.

Quelques-uns de ces chameaux de combat furent retenus, et à force de coups de fouet, on les contraignit de se baisser, pour recevoir nos seigneuries dans le kiosque des dames. Yusuf et moi, nous devions monter ensemble sur un même chameau ; comme on nous ouvrait les rideaux de tapisserie, une femme voilée sauta comme un furet du milieu des coussins chauds et moelleux. Les Bédouins avaient oublié de la retirer de là ; ils la roulèrent comme un paquet de linge, la poussèrent et la jetèrent dans un autre panier sur un chameau : le tout fut fait en un clin

d'œil, et exécuté avec autant de précipitation que s'il se fût agi de l'épouse du Prophète en personne.

Ces corbeilles sont remplies de moelleux tapis; on s'y installe moitié assis moitié couché, et l'on est balancé sous l'ombre du dais, qui est voûté au moyen d'un arc de bois; on est même assez fortement secoué contre la bosse du chameau. Yusuf se balançait à gauche et moi à droite : nous rîmes de bon cœur tous les deux de notre étrange attitude sur ce siége de femme. Madame Yusuf était arrivée pendant la fantasia dans un élégant équipage avec plusieurs autres dames : elle nous regardait de la tente, et se divertissait beaucoup de ce spectacle.

Mais bientôt nous reprîmes nos montures. Nous partîmes au galop vers un village de tentes, qui, la fantasia terminée, se trouvait de nouveau garni de sa population. La tente du cheick, ornée du drapeau de la tribu, s'élevait au milieu du cercle. Les portes des autres tentes étaient ouvertes; on y voyait assis les graves Bédouins, semblables aux patriarches de l'Ancien Testament, dans une attitude calme, fière et pleine de dignité. Un simple rideau en crins de chameau les séparait des mystères de leur monde féminin.

Autour de ces habitations légères se groupaient les chevaux, que nous venions de voir galoper avec la rapidité de l'éclair. La race en est petite, maigre, délicate, mais musculeuse : au premier regard, elle ne paraît pas très belle. Mais quand on voit ces animaux dans leur course effrénée, rapides comme le cerf, légers comme l'oiseau, on est étonné, et l'on se

prend de goût pour eux. Leur charpente est admirable : elle semble composée de ces ressorts d'acier, qu'on peut plier et faire jouer, mais qu'on ne saurait rompre.

Pour montrer aux dames que nous autres, gens d'Europe et même gens de mer, nous étions capables aussi de fournir une carrière qui rappelât un peu la fantasia, nous donnâmes de l'éperon à nos coursiers indigènes, et nous nous mîmes à galoper à travers la plaine jusqu'au pied des tentes. Il faut dire qu'un officier français se laissa choir dans cet exercice.

On se disposait à servir le déjeuner arabe. Les dames, ne le trouvant pas à la mode de Paris, s'en allèrent. Nous nous couchâmes sur de moelleux tapis en groupes variés et animés; le couscoussous, mets favori des Bédouins, ouvrit la danse : c'est une masse de gruau cuit dans de la graisse de mouton, avec de petits morceaux de viande, que l'on sert sans accompagnement. Dans ces sortes de repas, cela va sans dire, on ne mange qu'avec ses mains. Le second plat, la pièce principale, consiste en un mouton entier, auquel il ne manque que la peau, et qui, rôti sur une simple broche de bois, est servi avec ses cornes, ses yeux, ses pieds et ses entrailles. On arrache avec ses doigts la viande toute brûlante : elle est très tendre et a bon goût. On fit encore circuler de petites pâtisseries excellentes et fortement épicées; le tout se termina par le pilau inévitable en tout pays mahométan. L'eau était tirée d'outres en peau de bouc et versée dans une coupe d'argent ciselé, où l'on voyait encore nager, — assaisonne-

ment dont on se fût passé aisément, — les poils du défunt bouc; mais dans un festin arabe, cela se supportait : d'autant plus que nous pûmes nous consoler en buvant du champagne que Yusuf nous fit passer secrètement.

Il fallait, hélas! déjà songer au retour. Nous revenons à cheval à Médéah; nous prenons affectueusement congé de la femme du général, et nous quittons cet endroit devenu pour nous si intéressant. Le séduisant Yusuf nous accompagna encore jusqu'à une certaine distance. Quand nous nous trouvâmes sur la hauteur, il nous fit ses adieux, au milieu de nos remercîments les plus sincères et les plus mérités pour tout ce qu'il nous avait témoigné d'amabilité et de grâce princière. Avec lui s'évanouit tout le charme romantique du voyage.

Il nous avait encore invités à faire une expédition dans le petit désert, qui n'est éloigné que de quatorze lieues; mais la nécessité du retour s'y opposa. Dans mon enthousiasme pour la libre vie des Bédouins, je me sentis saisi d'un genre de tristesse qui n'a pas de nom, d'une ardeur inquiète qui me poussait à aller plus loin : je l'appellerais volontiers *le mal du désert*. Aussi près que nous l'étions des mystères de l'Afrique, je ne sais ce que j'aurais donné, pour y pouvoir seulement jeter un coup d'œil. Mon imagination était pleine de tableaux de la vie nomade et indépendante, de fantasias, de chasses à l'autruche et à l'antilope; j'avais dans l'esprit ces espaces immenses, prodigieux, avec la simplicité de la végétation primitive; je tenais le désert... et au moment de

réaliser ce beau rêve, voilà que tout m'échappait! Ce mal dont parle Pückler, le mal de la curiosité inassouvie, existe réellement : je l'ai ressenti aujourd'hui.

Notre retour se fit par le même chemin. Nous fûmes escortés de nouveau par des spahis jusqu'à Blidah, où nous nous arrêtâmes un moment chez le général C***. Arrivés sur les hauteurs voisines d'Alger, nous rencontrâmes treize omnibus, tout bourrés d'une bande de vauriens, expédiés de France. Ils avaient débarqué le matin même, en chantant la *Marseillaise* : on les envoyait dans un cloître, sous la discipline des jésuites.

Nous atteignîmes la ville vers neuf heures du soir. Pour nous rafraîchir, nous prîmes un bain dans un établissement français fort élégant où nous trouvâmes d'excellentes fraises glacées. Enfin, nous retournâmes à bord, le corps reposé, et l'esprit tout ravi de satisfaction et d'enthousiasme.

22 juillet 1852.

Nous avons déjeuné chez le gouverneur général, à sa villa du Marabout. La table était dressée dans le jardin, sous une riche tente pavoisée, au milieu des buissons et des fleurs. Deux musiques militaires égayaient le repas. La société était nombreuse, le festin digne de la réputation de la cuisine parisienne, le champagne excellent : des entretiens animés et spirituels assaisonnaient le plaisir de la table.

De là, nous sommes allés visiter la villa de Yusuf, qui est située sur la pente de la colline, attenante au jardin du gouverneur général. On y reconnaît l'aimable empreinte de l'esprit brillant et du caractère romantique du propriétaire. Au dehors, selon l'usage mauresque, la maison est d'une blancheur éclatante et sans ornements : au dedans elle n'en déploie que plus de luxe et de goût. Le centre est formé par un *patio*, entouré de colonnes peintes et dorées, et couvert d'une légère toiture de verre. Des arcades mauresques véritablement aériennes relient cette cour aux appartements disposés tout autour et remplis d'objets d'art et de curiosité. Dans la chambre à coucher, on admire le lit de parade que Yusuf se fit faire lorsqu'il était encore bey de Constantine. Nous remarquons dans une petite galerie de précieuses étagères arabes et deux portraits du maître de la maison. L'un le représente en uniforme de général français, l'autre en musulman, avec le riche costume à larges plis des orientaux et la longue barbe ondoyante. Mille autres objets témoignent de l'imagination féconde du propriétaire, ou du goût fin et délicat de la maîtresse de la maison. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant une gravure représentant la *Revue nocturne*, avec une traduction des beaux vers de notre cher et honoré Zedlitz, dont le nom est inscrit au bas avec la qualification de *poète allemand!* Ce serait là un objet à réjouir le cœur du poète, car on est toujours flatté de se retrouver dans les régions lointaines, au milieu des plus grandes merveilles de la nature.

J'ai fait aujourd'hui la connaissance de l'ami de cœur de Yusuf, actuellement le général Arnaud. Voilà encore un personnage dont la vie romantique nous est dépeinte de la façon la plus attrayante par Semilasso. Je me suis entretenu de Pückler-Muskau avec le général, qui a gardé de lui le plus noble souvenir.

A côté de la maison est un jardin de bananiers, plein d'ombre et de fraîcheur : c'est une plantation groupée autour d'une petite cascade, et qui présente l'image de la nature américaine : on doit y recueillir des fruits délicieux. Des arbres hauts et touffus étendent leur feuillage : leur rapide croissance témoigne de la vigueur du sol, car tout a été planté de la main même de Yusuf.

Mais le coin le plus joli, le plus poétique est devant la villa du côté de la mer. Au pied d'un palmier élancé, se trouve un petit bassin bordé de pierre : une eau toujours fraîche gazouille sur les coquillages et les coraux; ce vivier est ombragé de charmants buissons et de magnifiques châtaigniers. Sur les eaux limpides et transparentes, un cygne majestueux qu'on prendrait volontiers pour quelque prince métamorphosé et retenu là par un enchantement, décrit en silence des courbes gracieuses. Il a fallu infiniment d'esprit et d'imagination pour inventer ce ravissant tableau.

Cette visite terminée, nous montâmes en voiture avec le général Randon et quelques-uns de ses hôtes, pour nous transporter à Staouéli, couvent des trappistes, et l'un des plus intéressants établissements des

environs d'Alger. L'ordre austère de la Trappe partage l'emploi du temps entre la prière et la culture du sol. Où pourrait-il se trouver mieux à sa place que dans une colonie naissante, où les bras et le goût du travail faisaient défaut autant que les bons exemples et les encouragements?

Staouéli est à deux lieues d'Alger sur la côte. C'est là que les Français abordèrent pour la première fois. Le dey était assis sous un palmier en éventail à triple tige : ses yeux étaient fixés sur les vaisseaux de guerre et sur les chiens de chrétiens qui abordaient. Plus il en voyait paraître, plus il était joyeux : car, suivant ses expressions, c'était autant de victimes de plus qu'il pourrait sacrifier au Prophète et à ses vastes desseins. Mais le sort tourna autrement: les Francs battirent les Maures ; et, pour consacrer cette journée, le sacrifice de la messe fut célébré devant les troupes victorieuses à l'ombre de ces mêmes palmiers qui avaient abrité le chef musulman.

C'est en cet endroit! si intéressant pour l'histoire moderne de l'Algérie, que les trappistes ont fondé leur couvent d'après les vrais principes des anciens chrétiens. Ils commencèrent leur œuvre modestement, avec de terribles sacrifices, dans un des lieux les plus sauvages de la côte, où ne poussait que le palmier nain, hérissé d'aiguillons, semblable à une plante maudite. Nombre de frères succombèrent aux ardeurs d'un climat nouveau pour eux, et furent enterrés dans le cimetière récemment établi. Les survivants attirèrent des recrues; et leur abbé à leur tête, ils travaillèrent avec la pioche et la pelle, à la

sueur de leur front, sans se laisser décourager. Dieu bénit leurs rudes efforts, auxquels on ne peut songer sans étonnement et sans effroi : on agrandit le couvent, on en fit un bâtiment régulier, à quatre faces. Une métairie fut fondée et garnie de nombreux animaux domestiques : la culture, grâce aux prodiges accomplis par un travail discipliné et consacré à Dieu, ne tarda pas à s'étendre et devint florissante.

L'abbé, véritable apôtre des anciens temps, a supporté toutes les épreuves depuis la fondation, et a surmonté jusqu'à ce jour avec un courage plein de sérénité les fatigues et les souffrances que le climat réserve à une pareille entreprise. C'est un homme dont le caractère a quelque chose de vraiment grand. Il faut le voir, avec sa vénérable barbe grise, dans ses amples vêtements blancs et noirs, montrer aux étrangers son établissement. Il le fait avec amour et avec une sorte de joie enfantine : il désigne successivement chaque plante et chaque bête, et en raconte l'histoire avec des yeux étincelants.

Il faut connaître la région où se trouve Staouéli, et la chaleur brûlante de l'Afrique; il faut voir ces petits arbres fruitiers de France déjà couverts de fruits magnifiques; il faut avoir goûté du lait et du beurre excellents que donnent les vaches de la métairie, pour pouvoir apprécier les travaux de ces bons et saints colons, pour se rendre compte du profit que toute cette terre nouvelle peut tirer de leurs exemples, pour bénir enfin, avec la reconnaissance qu'elle mérite, une des plus sages institutions de

l'Église à laquelle nous appartenons. Le gouverneur général et tous les fonctionnaires font grand cas de ce couvent; et en toute occasion, ils accordent des distinctions à ses pieux habitants : c'est que nos libres penseurs tiennent encore à la vieille religion partout où l'utilité pratique en devient plus sensible, et où les sacrifices qu'elle inspire sont accomplis de manière à devenir palpables.

En dehors du cloître, un kiosque est disposé pour recevoir la femme du gouverneur général et autres dames de haut rang, qui ne peuvent pénétrer dans le monastère. Il est bâti moitié en style mauresque, moitié en forme de chapelle. On nous y servit une collation composée des excellents produits de l'endroit; après quoi, nous prîmes congé de ces bons moines..

Leur règle est extrêmement austère : ils travaillent tout le jour, doivent chanter au chœur fort avant dans la nuit, et ne peuvent parler qu'avec la permission de leur abbé.

La séparation fut cordiale, et nous quittâmes à regret ce lieu si intéressant pour l'histoire du progrès de la culture en Algérie.

En revenant, nous avons vu un autre établissement qui n'est guère moins digne d'éloges. C'est le couvent *du Bon Pasteur*, lieu de refuge pour les filles perdues. Elles n'y entrent que volontairement; et là, sous une discipline rigoureuse, elles ont le temps de se repentir et de se corriger. Récemment, on y a vu arriver une jeune dame très élégante et très jolie; personne ne sait d'où elle venait. Revêtue de l'habit

gris de la maison, elle y fait pénitence avec une humilité toute chrétienne.

Notre dernière soirée à Alger fut consacrée à une foule d'achats de marchandises orientales. Entre autres choses, nous avons trouvé là de très belles armes et des ustensiles fort curieux à l'usage des Bédouins et des Kabyles. C'est un plaisir des plus instructifs, que de se promener en badaud dans ces bazars et dans ces magasins.

Vers onze heures du soir, notre colonne de fumée adressait le dernier adieu à la ville mauresque francisée.

ALBANIE

CHAPITRE II

UN COIN DE L'ALBANIE

25 juillet 1853.

Aux confins de la civilisation se trouve un pays sauvage, qui porte le nom harmonieux d'Albanie. Ce sont des cantons forestiers où l'homme et le sanglier, le Turc et le chrétien se font tour à tour une chasse furibonde, et vivent animés de haines et de ressentiments implacables. En ces lieux, la messe se dit encore, comme au temps de Dioclétien, dans les transes de la peur; les fidèles se rassemblent dans des endroits ténébreux qui ne sont éclairés que par les lumières de l'autel.

C'est pour porter un appui moral à ces pauvres catholiques dont le nombre est considérable, et pour constater sur place leur triste situation, que la cor-

vette *la Minerva* avait été envoyée sous mon commandement dans les eaux de l'Albanie. Cette mission aurait été des plus utiles, si les moyens d'action et le temps ne nous avaient pas manqué pour des opérations énergiques. Elle n'était pas exempte de désagréments : après les épisodes sanglants qui venaient de se passer à Smyrne, il n'y avait pas un coin de la Turquie qui ne fût livré à la plus terrible fermentation. A titre d'étrangers, désintéressés il est vrai, mais de qui l'on pouvait craindre des humiliations, nous étions considérés avec méfiance et jalousie. Visiter l'Albanie en de telles circonstances était une entreprise qui demandait de la prudence, de l'énergie, de la modération, et qui ne nous promettait que des privations et des contrariétés. Cette perspective nous devenait plus désagréable encore, quand nous pensions que nous avions espéré cette année-là faire un voyage à Constantinople, dans l'Asie-Mineure, la Terre Promise et l'Égypte, et que la maudite politique nous privait d'un pareil plaisir.

Le 25 juillet 1853, nous atteignîmes Antivari. Un clair soleil brillait dans un ciel d'un bleu sombre; un souffle vivifiant passait sur la vaste étendue de la mer : les vagues se jouaient autour de la corvette qui les fendait doucement. C'était une de ces soirées comme on n'en voit qu'en Orient : ici, cela se répète durant des mois entiers pour le bonheur de ceux qui naviguent sur ces mers admirables.

Notre corvette glissait légèrement sur la belle et vaste rade, dont le fond, qui s'élève graduellement, offre un bon mouillage à des profondeurs diverses

pour un grand nombre de vaisseaux; mais par un vent du nord violent et tenace, les navires pourraient chasser sur leurs ancres, à cause du peu de résistance du fond, et se voir portés sur les bancs de sable qui forment cette côte plate. Nous jetâmes l'ancre par neuf brasses et demie de profondeur, et nous nous trouvâmes, avec deux petits navires marchands, seuls sur cette vaste rade.

Il me sembla que j'étais transporté dans une partie du monde toute nouvelle, dans ces contrées sauvages, à peine découvertes par les navigateurs; et en vérité, il n'en était guère autrement. L'Albanie, bien qu'elle soit géographiquement près de nous, est en réalité séparée de nos pays par un abîme large comme un océan. Car elle est située dans ces régions désertes du domaine du Croissant où aucune civilisation n'a encore trouvé accès, qui sont abandonnées au caprice des pachas et de leurs bandits, dont l'existence est à peine remarquée à Constantinople, et dont on n'a même en Europe qu'une idée fort vague. Qui connaît l'Albanie? où sont les voyageurs qui l'ont parcourue? Le monde a seulement entendu parler de ces beaux Albanais à la taille élancée, qu'on voit dans les villes maritimes du midi de l'Europe traîner de café en café avec leur fustanelle à larges plis et leur fez hardiment posé sur la tête; leur costume pittoresque, dans les bals travestis, donne une tournure même au dandy le plus vulgaire: c'est tout ce qu'on en sait.

De l'endroit où nous étions à l'ancre, nous jouissions du panorama le plus splendide. Devant nous,

une plaine riante, riche en oliviers, et encadrée dans les roches escarpées de Scutari. Un promontoire de cette chaîne de rochers porte la citadelle d'Antivari, au dessus de laquelle on voit scintiller un minaret. A droite, une langue de terre, formée de roches nues, abrite la vaste rade contre les ouragans du sud-ouest. A gauche, s'élèvent les montagnes gigantesques du Montenegro, toutes chauves et colorées de teintes méridionales. Au milieu de ces roches dénudées, on distingue çà et là de petites taches verdâtres : ce sont des forêts de sapins. Sur le côté de la rade qui présente une plage de sable, on aperçoit seulement la maison de la douane. Un silence de mort règne au loin, et quand arrive le soir ce silence devient presque sinistre.

Les manœuvres pour nous mettre à l'ancre furent bien exécutées. Les officiers me demandèrent alors la permission d'aller à terre, pour se reposer des chaleurs de l'après-midi, en prenant un bain de mer; j'accordai la permission, tout en recommandant la prudence. A peine étaient-ils descendus, que des Albanais en armes se montrèrent, les observant avec défiance, et les suivant pas à pas. A la tombée de la nuit, je m'approchai de la douane, également dans l'intention de prendre mon bain de mer accoutumé. En ce moment, un coup de feu partit des fenêtres de l'édifice, et une bande de gaillards à mine sauvage, vêtus du costume albanais et bien armés, s'approcha du rivage. Peut-être voulait-on seulement nous intimider; mais je ne daignai pas me retourner, et je me déshabillai tranquillement pour me baigner, *in con-*

spectu barbarorum, dans la tiède atmosphère du soir. *Take it coolly* est ma devise, et certainement elle est bonne. Nos sauvages nous regardèrent avec des mines déconcertées, et après nous être rafraîchis et reposés à notre aise, nous retournâmes tranquillement à notre chère *Minerva*, assez mal satisfaits du premier accueil que nous recevions dans ce pays barbare.

Le lendemain, notre agent consulaire se présenta à mon bord, et protesta que d'Antivari, qui est situé à une lieue de la côte, on nous avait pris d'abord pour un vaisseau turc. Cela n'était pas flatteur pour ma jolie corvette; mais les opinions des *rats de terre* ne font pas loi. Le bonhomme fut renvoyé à la ville, pour nous annoncer aux soi-disant autorités, et il nous amena bientôt à bord le vicaire de l'évêché d'Antivari et l'aga.

Le vicaire, monsignor Poten, est un grand et bel homme, d'extérieur tout à fait apostolique, fait pour commander le respect. C'est un vrai prince de l'Église : on lit sa sainte vocation dans sa physionomie calme et douce; et de plus, ce qui nous causa une surprise agréable, c'est un Allemand. Ses yeux bleus et bienveillants sont un miroir où se reflète la pureté d'une âme toute germanique. C'est un de ces hommes auxquels nous appliquons, dans notre langue cette belle expression : “ Il n'y a pas en lui de malice; „ et peut-être est-ce le seul défaut qu'on ait à lui reprocher dans cette Albanie sauvage et agitée. On reconnaît en lui un de ces naturels d'agneaux qui se laissent égorger pour leur maître et seigneur, sans se mettre en garde; qui se représentent toujours

Jésus-Christ sous la figure du bon pasteur, jamais sous celle du vengeur qui chasse les larrons du temple; un de ces esprits enfin qui n'ont jamais compris cette parole de l'Écriture: " Soyez prudents comme des serpents. „ Aussi n'est-il pas en état de serrer la bride à cette race perfide et rusée de mahométans; tandis qu'un homme qui joindrait la prudence et l'énergie à la douceur et à la charité chrétiennes, finirait par remporter la victoire même sur ces barbares.

Originaire de la belle et sainte ville de Cologne, cet homme pieux se rendit à Rome, il y a bien des années, et entra à la Propagande où il fut formé pour les missions. On l'envoya ensuite comme prêtre en Albanie. Il y a parcouru toute sa rude carrière, jusqu'au poste honorable qu'il occupe aujourd'hui; et vraisemblablement il y recevra bientôt la crosse épiscopale. Mais voilà vingt ans qu'il vit dans ce lieu perdu d'Antivari; depuis plus de vingt ans, il n'a pas vu son pays, et c'est à peine s'il y a conservé quelques relations. La pensée des missions lui a fait perdre de vue celle de sa patrie, et la seule patrie à laquelle il aspire est celle de l'autre monde promis au chrétien.

J'essayai, à bonne intention, de lui parler de Cologne; mais ce nom n'avait presque plus de sens pour lui, et même la langue maternelle ne faisait plus que l'embarrasser. C'est une affligeante vérité, que nous autres Allemands, nous perdons bien vite nos traits distinctifs et notre physionomie nationale. Il n'y a que la haine et l'amour ardent qui laissent une forte

empreinte : or nous n'avons aucune occasion de nous livrer à l'un ou à l'autre de ces sentiments, et c'est pour cela que nous oublions si vite. L'idée d'Allemagne est devenue quelque chose de vague, et c'est la cause d'un mal si grave et si profond.

Le vicaire se plaignait amèrement de la malheureuse situation des catholiques. Abandonnés, sans appui, même sans argent et sans consolations, ils sont un jouet tout trouvé pour l'intrigue. Devant la justice turque, le chrétien n'a pas de droits. D'où donc lui en viendrait-il? On ne peut nier que le Sultan, dans ces dernières années, n'ait garanti beaucoup de droits; mais à quoi servent ces concessions? Même dans les murs de Stamboul, la volonté du Sultan n'est pas exécutée : à plus forte raison dans ces provinces lointaines, où le pacha règne sans aucune responsabilité, où il n'est obligé de payer au gouvernement qu'une somme déterminée, et peut administrer comme il veut dans son propre intérêt. Si ce petit tyran est trop scélérat, ou s'il a des ennemis puissants, il est déposé en un tour de main; mais d'ordinaire, il fait place à un autre encore pire, qui devore toute la substance du malheureux coin de terre soumis à sa domination : les populations asservies préfèrent ne pas se plaindre. Les commerçants chrétiens surtout sont réduits au désespoir par les exigences d'argent qui se renouvellent sans cesse. Le pacha trouve aisément des motifs pour les pressurer, et il a par malheur tous les moyens de les contraindre. Il ne reste donc aux chrétiens qu'à payer et à payer toujours.

Il est défendu en Albanie de construire des églises. Ce n'est que dans de misérables huttes que la messe peut se célébrer sous le coup de menaces perpétuelles et grâce à une tolérance fort suspecte. On n'aurait d'ailleurs point d'argent pour bâtir. Rome elle-même est si malade, qu'elle ne saurait donner des secours suffisants : mère commune de tout l'univers catholique, elle ne peut consacrer des soins particuliers à ce pays perdu. L'Autriche est la seule puissance qui vienne réellement à son aide : c'est elle qui rétribue les évêques et bon nombre de curés ; mais ses finances compromises ne lui permettent pas non plus de faire de grandes dépenses.

Le mauvais génie d'Antivari est le pacha de Scutari : c'est un homme très puissant, et plein de haine à l'égard des chrétiens. Il avait établi ici une de ses créatures pour y exercer le commandement. Ce personnage donnait beaucoup à faire aussi bien au vicaire apostolique qu'à l'agent consulaire autrichien. Quand il se fut bien enrichi, il fut enfin déposé, et remplacé par l'aga actuel, dont on peut se montrer content à la rigueur, parce qu'il reste tranquille et ne suscite pas de querelles.

A peine le digne prélat m'avait-il quitté, que le musulman dont je viens de parler entra dans ma cabine. C'est un véritable rustre, dont la physionomie est empreinte d'une bonhomie triviale. Il porte le costume pittoresque des Albanais, le spencer rouge bordé de fourrures, la veste brodée d'or, la ceinture garnie d'armes, le châle bariolé autour des reins, la fustanelle, les guêtres richement brodées

et le fez rouge. En dépit de la beauté de ces vêtement, celui qui les porte n'a l'air que du valet d'un prince oriental.

L'entretien eut lieu à l'aide d'un interprète : cela donne une sorte de vertige, comme si l'on passait sur un pont sans garde-fou. La conversation fut donc très incommode; mais le drôle paraissait flatté des compliments que je lui faisais sur son bon vouloir à l'égard des chrétiens. Il fut régalé de toute espèce de confitures et de fruits, et grisé de champagne. Au moment où il commençait à se trouver à son aise, et où déjà un entretien diplomatique s'engageait, il bondit tout à coup au bruit des décharges d'artillerie qui retentissaient au dessus de sa tête. C'était le départ du vicaire apostolique que l'on saluait. Au premier moment, il est bien possible que l'idée d'une trahison méditée sur ce vaisseau étranger ait traversé son esprit; cependant il sut promptement se remettre, et à son départ, il se montra joyeux et flatté de recevoir le même honneur. Notre agent consulaire fit entendre à ce brave homme qu'il devait me saluer d'une salve de vingt et un coups de canon à mon entrée dans sa petite ville et venir me recevoir sur le seuil de sa maison. Dans ces pays peu civilisés, où toutes les questions d'étiquette sont si importantes, il faut imiter l'exemple de la sage Angleterre, et dicter soi-même les honneurs qu'on prétend recevoir. Ce n'est qu'ainsi qu'on arrive à imposer le respect.

Dans l'après-midi, nous nous disposâmes à faire notre visite. Une troupe de mauvais chevaux nous at-

tendait sur la plage; mais une partie seulement était sellée : sur les autres, on avait placé je ne sais quelles machines en bois, comme celles qui servent à transporter les produits de la campagne. Il eût été inutile de rester là à s'étonner : nos jeunes gens, en dépit de leurs épaulettes brillantes et de leurs beaux uniformes, durent se percher sur ces pauvres rossinantes; et le cortégé partit gaîment à travers la campagne. Nous étions environnés d'hommes armés à pied et à cheval, selon l'usage de l'Orient; et c'est ainsi que nous franchîmes la plaine verdoyante.

Des plantations d'oliviers et des buissons touffus environnent les champs et les vignes, et bordent les chemins. Ceux-ci traversent de temps en temps le lit d'un fleuve, qui descend des hauts rochers de Scutari vers la mer. Quelquefois un de ces ponts escarpés, particuliers à la Turquie, est jeté sur le ravin.

C'est surtout en suivant le bord des eaux, que le voyageur découvre des aspects pittoresques. D'épais fourrés de buissons descendent, comme des nappes doucement ondulantes, jusque dans le courant aux eaux calmes, limpides et verdâtres; de hauts platanes et des figuiers séculaires étendent au dessus leurs larges branches; l'azur profond du ciel apparaît de place en place à travers le feuillage et se reflette dans le miroir de l'eau. Derrière les arbres, on aperçoit de hautes collines, dont le pied est couvert d'une riche culture et parsemé de maisons. Cette large et poétique vallée me rappelait le souvenir ineffaçable des environs de Burnaba, que j'avais aussi traversés en appareil militaire. Des femmes à demi

voilées, qui travaillaient dans les champs, s'enfuyaient à l'approche de notre bruyant cortége.

Quelques habitations isolées, avec de grands arbres, nous annoncèrent la ville. C'est un monceau de maisons, serrées sur un rocher escarpé, d'où s'élance la pointe svelte et légère des minarets. Au pied du rocher s'étendent les bazars et les demeures des bohémiens; plus haut, le cimetière musulman, avec ses tombes pressées, enchevêtrées, et ses pierres surmontées du turban. Sur quelques-unes d'entre elles, on voyait briller des dorures illuminées par le soleil couchant.

Un peuple en guenilles, mais pittoresque dans sa misère, nous accueillit au bazar. Dans cette foule bigarrée, on distinguait des bohémiennes merveilleusement jolies, avec leur teint bronzé et leurs voiles blancs; c'était une image fidèle des bayadères de l'Inde. Leurs yeux noirs brillaient comme du feu, et leur abondante chevelure avait les reflets de l'aile du corbeau. Comme elles ne sont pas musulmanes, et qu'elles appartiennent Dieu sait à quelle religion, il leur est permis de se montrer aux hommes à visage découvert.

Le bazar se compose, comme dans tous les pays soumis au Croissant, de huttes de bois serrées les unes contre les autres, ouvertes par devant, avec des toits en saillie. Elles sont séparées de la rue par un coffre, sur lequel le marchand, qui fabrique lui-même un grand nombre de ses produits, se tient assis d'un air flegmatique, avec les jambes croisées. Il ne faut pas qu'ici le mot de bazar fasse penser à Smyrne.

L'endroit, dont je parle, n'est qu'une misérable rue, qui ne se remplit guère de marchandises qu'une fois par semaine : on n'y voit travailler que quelques vieux Turcs à barbe blanche et à lunettes, avec quelques garçons de magasin au visage hébété, jaunâtre, stupide, ébahi. Le bazar de Smyrne, au contraire, est une ville entière, où la population se renouvelle sans cesse, où les plus riches costumes s'entremêlent au milieu des files de chameaux à l'air indolent et rêveur. Et cependant, en petit ou en grand, c'est toujours le même caractère : travail et industrie en plein air, malpropreté pittoresque, odeur de ragoût à l'ail et à l'huile, cette odeur qui est propre à l'Orient, et s'y retrouve partout, dans les villes comme dans les villages, dans le palais comme dans les chaumières.

A la porte du mur d'enceinte, qui tombe en ruine, je trouvai l'aga prêt à me recevoir avec sa séquelle. Je descendis de cheval, pour faire à pied mon entrée solennelle dans la place. Alors commencèrent les salves prescrites : ce ne fut pas sans nous inspirer des craintes sérieuses, car ces fiers remparts, qui, depuis longtemps, n'avaient pas assisté à pareille fête, faisaient mine de vouloir s'écrouler sur nos têtes. Le tonnerre de la place partait de petites pièces vénitiennes en vieux bronze verdâtre qui gisaient piteusement sur la plate-forme d'une tour dégradée : elles étaient allumées par un pauvre diable qui suait sang et eau. C'était le seul militaire régulier de la place d'Antivari : comme signes irrécusables de sa qualité de régulier, il portait un frac bleu à revers

rouges, qui entourait son gros cou dépourvu de cravate, une culotte blanche en piteux état, des souliers sans bas et le fez tombant sur la nuque.

L'intérieur de la ville n'est qu'un écheveau embrouillé de ruelles sales, montueuses, étroites, tout à fait misérables, où l'on trébuche sur un mauvais galet. Les maisons présentent en partie le type de l'architecture turque, avec ses balcons de bois en saillie et soigneusement grillagés, en partie celui de l'architecture vénitienne, qui date de l'époque antérieure à la domination turque.

Enfin, nous arrivons à la maison de l'aga. Un escalier de bois nous conduit dans une espèce de salon orné à la turque, avec des divans bas, très commodes. La pipe et le café de rigueur complètent les cérémonies de la réception. Parmi les gens de service, je reconnus deux colosses nègres, que l'aga avait déjà amenés à mon bord, armés jusqu'aux dents : ils présentaient les pipes à la société, en tirant la première bouffée de fumée : cela ne donne pas grande envie de continuer; mais, en Orient, on n'y regarde pas de si près.

De là, nous nous rendîmes par des chemins admirablement ombragés à la résidence du grand vicaire, qui, environné de son clergé, nous reçut à l'entrée de son territoire. Le sol était jonché de rameaux et de fleurs, et la porte en était tout ornée; un peuple de chrétiens se pressait pour nous voir; les costumes orientaux se mêlaient à ceux de l'Eglise : des visages confiants et joyeux nous adressaient la bienvenue. Le tout formait, avec un entourage simple, mais pitto-

resque un tableau original de mission chrétienne, comme on en voit surtout dans la Terre Sainte. Nous avions là un avant-goût des scènes religieuses qui frappent la vüe des voyageurs à Jérusalem, une de ces réceptions paisibles, dont nous lisons de si belles descriptions (1). Nous nous trouvions transportés dans le monde chrétien des temps apostoliques, à ces époques où la persécution entretient la foi et le culte dans toute leur pureté et les tient toujours en éveil, où l'on est encore chrétien et rien autre chose, et où cette idée renferme tout : alors le matérialisme, l'esprit de spéculation n'ont pas encore poussé de racines, et en dépit des orages de ce monde, on estime encore, comme le plus précieux de tous les biens, la paix intérieure, cette paix véritable que la religion seule peut donner.

Le vénérable vicaire est le centre de cette vie chrétienne, le vrai pasteur de ce troupeau. Quand il s'avança au devant de nous dans sa robe de soie violette, avec sa croix d'or et son large chapeau, sous le libre azur des cieux, au milieu des grâces de la nature qui souriait dans tout l'éclat de sa fraîcheur, ce fut un coup d'œil vraiment saisissant, et peut-être plus rempli de sens que tant de réceptions pompeuses qu'on admire dans les pays civilisés. C'était le peuple catholique qui venait recevoir ses

(1) Nous les avons trouvées beaucoup plus belles et plus édifiantes encore deux ans plus tard, lorsqu'il nous a été donné de recevoir nous-mêmes dans la cité sainte ces impressions ineffaçables et fortifiantes. (*Note de Maximilien*).

frères : la joie qui brillait dans tous les yeux proclamait le sentiment dont les cœurs étaient touchés.

La résidence du prélat répond à l'histoire de l'église d'Albanie : c'est une petite maison sans apparence, entourée d'une haute et solide muraille, destinée à braver les accès subits d'humeur sanguinaire auxquels les musulmans sont sujets. Les chambres sont blanches, propres, mais pauvres : elles ne renferment que ce qui est strictement nécessaire à une vie d'ascète. Les seuls ornements qu'on y voie sont quelques images de sainteté et les portraits du saint-père et de notre jeune souverain.

Après quelques moments d'affectueux entretien, nous nous disposâmes à visiter la maison de Dieu : ou plutôt ce n'est point une maison, encore moins une église : ce n'est qu'une pauvre hutte; cachée à l'ombre d'arbres épais, petite, sans apparence, elle a tout l'air d'une misérable échoppe ou d'une étable. L'ouverture de la porte est si basse, qu'il faut se courber quand on y entre. On se trouve alors dans une pièce sombre, étroite, aux murailles blanchies. A l'extrémité, on aperçoit un autel, que la communauté a paré, selon ses faibles moyens, pour la réception de ce jour. Il y a au milieu de l'autel, une image de la Vierge, et sur les côtés des lumières, qui sont de première nécessité dans ces humbles maisons de Dieu.

On éprouve une sensation toute particulière, à la vue de cette pauvreté, engendrée par l'oppression. Accoutumé à voir l'église s'élever dans un espace libre et ouvert, sur un point dominant, comme le

principe et le centre de toutes choses, on se sent offensé de n'être que toléré; offensé, dis-je, mais en même temps affermi dans sa foi : car il est beau de voir la religion, sans aucun moyen d'éblouir, sans aucun déploiement de richesse et de puissance terrestre, se soutenir par sa propre force, et ne rien perdre de son empire. On sent alors combien les amertumes de l'oppression fortifient les âmes; et l'on apprend quelle folie c'est d'opprimer les dissidents, quand on voudrait les voir faibles, et qu'on ne peut ou ne veut pas les exterminer.

Avant de quitter cette pauvre cabane, hommes du Nord et hommes du Sud, tous prièrent en silence et tous les cœurs s'unirent en Dieu.

28 juillet 1853.

Le cap de Rondoni décrit une vaste courbe, qui forme une grande rade naturelle. Nous y arrivâmes vers une heure, et l'ancre fut jetée près du rivage, dans un fond favorable.

On éprouve quelque chose d'étrange, lorsqu'on mouille près d'une côte inhabitée. Là, rien du mouvement qui accompagne d'ordinaire une arrivée : une chaloupe portant les autorités sanitaires, qui vient au devant de vous; une tour des signaux qui vous adresse des énigmes à deviner; une forêt de navires à franchir; une nuée de curieux et de marchands qui assiége le bâtiment à son entrée; les regards des matelots qui, d'une écoutille voisine

observent la manœuvre de l'amarrage ; un consul qui se balance sur les vagues lourdes et sales du port dans un canot orné d'un immense pavillon, et qui vient saluer ses nationaux avec le sentiment d'importance qui sied à un représentant diplomatique de sa nation. Ici, rien de tout cela : partout le silence de la mort : on n'entend que ses propres commandements ; on n'aperçoit pas un être vivant, hormis soi et les siens ; on s'émeut seulement de la vue des flots que personne n'agite ; on s'effraie en entendant le bouillonnement et le choc produits par l'ancre qu'on a jetée ; et quand les voiles sont ployées, quand vergues et cordages sont arrangés comme dans un port, on s'étonne du silence et du calme profond dont on est environné. On a trop de place, un champ trop libre sur l'étendue des eaux, et l'on se sent le cœur serré.

Au delà du rivage, nous n'apercevions que des bois, et par intervalles des prairies nues. Ce n'est qu'à force de regarder, que l'on découvrait çà et là un troupeau de brebis dans le voisinage de la plage, ce qui faisait supposer des habitations. Après avoir longtemps exploré le pays à l'aide de la lunette, nous découvrîmes enfin quelques toits dans la verdure, et un grand bâtiment blanchâtre vers la pointe du cap. Dans le cours de l'après-midi, on vit paraître quelques figures sauvages, qui se plaçaient sur l'escarpement du rivage pour épier avec un air d'étonnement ce grand vaisseau qui venait les visiter ; ce fut le seul signe d'intérêt que nous donna cette population inconnue. C'était donc à nous à rompre la

glace et à entreprendre une expédition pour nous mettre autant que possible en relation avec les naturels; nous étions comme le capitaine Cook au milieu des insulaires de la mer du Sud.

Cette mission diplomatique fut confiée à notre vieux pilote, le seul homme de l'équipage qui parlât un peu albanais, et qui pût s'entendre avec cette race de sauvages. Du reste, c'était l'homme de ces entreprises, une figure tout à fait singulière, peut-être la plus intéressante qu'il y eût à bord.

Originaire des îles grecques, il s'était trouvé dès sa première jeunesse engagé dans les luttes de l'indépendance et de la piraterie, auxquelles se livraient alors ses compatriotes. Tandis que sa main droite versait avec une volupté sauvage le sang des Turcs, sa gauche empochait mainte somme rondelette. Rien ne lui plaisait davantage que lorsqu'on le mettait sur le chapitre de ces temps-là, et alors il racontait ses exploits, véritablement effrayants. On lui demandait, par manière de plaisanterie, combien il avait tué de Turcs et s'il en avait bien expédié deux cents dans l'autre monde. Il souriait d'un air narquois et trouvait le nombre trop petit, beaucoup trop petit, et il ajoutait avec dédain, en son mauvais jargon italien : « *Ho amazza un ebreo che non cunta* ». Pour lui, tout meurtre accompli sur un Turc était un degré du paradis. Son vieux père, sorte d'amiral tunisien, avait été assassiné sur la côte d'Afrique par des brigands musulmans, et le fils se regardait comme le vengeur envoyé de Dieu pour punir ce crime.

Il a consciencieusement accompli cette mission. Il se félicitait en particulier d'un épisode de sa jeunesse, qu'il se plaisait à raconter pour divertir l'auditoire. Dans les luttes de l'indépendance, c'était principalement sur la mer qu'il déployait son activité : tantôt il fallait faire des abordages, tantôt il fallait conduire de ces brûlots qui portèrent les coups décisifs dans cette guerre sanglante. Un jour on prit une frégate turque, sur laquelle des centaines de musulmans avaient trouvé un refuge avec leurs familles. Selon l'habitude des Grecs, tout fut jeté par dessus bord, ceux qui ne se noyèrent pas sur le champ, furent expédiés dans l'autre monde à coups de poignard par des gens placés dans des canots; et Wassili, notre homme (dont le vrai nom était Basilius Mertica), était un de ceux qui montaient ces canots où se faisait la tuerie.

Une autre aventure lui paraissait encore très plaisante quand il y pensait. Il s'agissait de trois captifs, deux blancs et un noir, qui avaient été rôtis. On les avait liés ensemble et on avait allumé le feu autour d'eux : les Grecs regardèrent tranquillement, jusqu'à ce que l'ardeur des flammes les fît périr tous les trois. Wassili ne parlait qu'avec mépris de l'un de ces infortunés, à qui la peur avait fait rendre l'âme avant que l'expérience commençât.

Ces diverses aventures avaient bronzé son caractère, il était à l'épreuve de tout. Mais à cette dureté de fer, il joignait la profonde astuce des Grecs et une certaine bonhomie, qui se concilie souvent avec ce fanatisme féroce qui considère le meurtre comme

une vertu. En son genre, c'était un philosophe : il avait rompu avec sa conscience ; rien ne pouvait l'étonner, il connaissait les vicissitudes du destin, et savait toujours se tirer d'affaire. C'était un homme si complet, avec son esprit pratique et ses ressources, que nous trouvions tous du plaisir à l'avoir, et nous prêtions l'oreille avec grand intérêt à ses vues originales et toujours ingénieuses. Il était né diplomate : ses idées politiques et ses conjectures sur la question d'Orient étaient extrêmement divertissantes. Il fallait le voir, dans son habit bleu, le bonnet de marin enfoncé sur un front élevé, d'un type grec des plus purs, avec des yeux étincelants sous des sourcils touffus, les mains croisées sur son petit ventre arrondi, qui contrastait, ainsi que toute sa petite personne, avec ses effroyables exploits : debout au pied du grand mât, il attendait de pied ferme nos questions. Quand on l'interrogeait sur la situation de sa patrie, il répondait coup sur coup : “ *Macedonia alza*, *Epiro alza*, *Thessalia alza*, *paese di Re Otton no alza !* ” Et les événements qui arrivèrent bientôt après montrèrent qu'il n'avait pas tort.

Ajoutez à cela qu'il connaissait les anses et les passes de l'Archipel comme pas un, ce qui rendait ses services, comme pilote, inappréciables dans ces eaux.

Tout ce que j'ai dit de cet intéressant et amusant personnage montre qu'il pouvait être d'une grande utilité pour l'expédition délicate dont il s'agissait.

29 juillet 1853.

Dès le matin, Wassili fut envoyé à terre en compagnie du pourvoyeur, afin de se procurer de la viande fraîche pour l'équipage. Nous le suivîmes bientôt : il était sur la pente de la chaîne de collines, au milieu d'un pâturage couvert d'un gazon court et jaunâtre, et ombragé çà et là par des arbres touffus. En présence d'un troupeau de bêtes à cornes, il négociait avec des bergers d'un extérieur sauvage et repoussant. Il marchandait un petit bœuf à poil roux, qui semblait destiné à être abattu. Nous hâtâmes la conclusion du marché et nous assistâmes à l'égorgement de la pauvre bête. On s'était d'abord proposé de l'abattre d'un coup de feu; mais on se décida à le prendre avec une espèce de *lasso;* après quoi on lui attacha les pieds, et on lui plongea dans la gorge le yatagan, instrument habituel de supplice: le sang jaillit et retomba sur l'herbe desséchée. Au moment où la victime se débattait dans les dernières convulsions, le sol, comme indigné, s'ébranla d'une façon assez rude. C'était un de ces tremblements de terre qui sont si communs dans l'Albanie turque et autrichienne jusqu'à Stagno, et qui ont détruit ce dernier endroit entièrement et Raguse en partie. Celui-ci, qui fut très notable, a été ressenti en différents lieux, et particulièrement dans la ville maritime de Durazzo.

Nous fîmes sur place la connaissance du chef de

cette population. Il s'appelle Michele de Nicolo : son extérieur repoussant et étrange tient le milieu entre le chameau et la tortue. Son col long et desséché, son nez, sa bouche, sa démarche glissante et sans bruit, font songer au premier de ces animaux; sa peau singulièrement tannée, couverte de pustules et de verrues, sa tête petite, qui s'avance et se retire brusquement, appartiennent au second. Quant au moral, la suite nous apprit que c'était une combinaison parfaite du renard, du serpent et du chien. Du renard, il tient l'instinct de ruse; du serpent, la facilité à se retourner; du chien, l'aboiement et la bassesse. En dépit, ou plutôt à cause de ces qualités réunies, c'est une des figures les plus originales qui me soient restées dans mes souvenirs de voyage; nous en avons souvent parlé dans nos conversations joyeuses, et, sans doute, nous parlerons encore plus d'une fois de Michele de Nicolo.

Il y a des figures qui se dressent dans ma mémoire comme des bornes milliaires; mais ce sont celles en général d'individus qui sont entièrement ce qu'ils sont, ou tout à fait excellents ou tout à fait bandits. Le *pater patriæ* était tout entier de la dernière espèce : ce fait ne sera nié par aucun de ceux qui ont eu le plaisir de faire sa connaissance. Il aurait dû vivre au moyen âge, au temps où ces belles scènes de coups de poignard se jouaient en Italie. Michele aurait été bon à tout faire, comme le nègre dans la *Conjuration de Fiesque* et Méphisto dans *Faust*. Sa personne répond à ces offices diaboliques : je dois confesser que plus d'une fois, en galopant seul avec

lui dans les profondeurs de la forêt, je me suis senti mal à mon aise, j'ai eu le frisson, et je me suis vu prêt à m'écrier : " Mon Dieu protégez-moi! „ Aussi Michele m'a-t-il avoué dans un moment d'attendrissement, que déjà il lui était arrivé deux fois, *nel bosco*, d'expédier des gens en poste dans l'autre monde, après quoi il s'était vu forcé, par crainte de la *vendetta*, d'errer pendant trois ans, comme un sauvage dans les bois. Ces aventures, qui arrivent tous les jours, jettent une lumière assez sinistre sur l'état de l'Albanie.

Le nom du grand héros Scanderbeg, toujours vainqueur, jamais vaincu (chose rare chez un homme de guerre), est encore, après quatre siècles, sur les lèvres du peuple albanais. Aussi m'amusais-je, un peu hardiment, à donner à Michele, le nom pompeux de Scanderbeg II. Il l'acceptait avec un sourire satanique et une satisfaction manifeste : il eut même l'effronterie, un an après, de m'écrire à Vienne en signant sa lettre de ce titre magnifique.

Dès le début, il se jeta à notre tête comme l'unique célébrité du pays, de telle sorte que nous fûmes obligés de l'accepter comme directeur de nos excursions, maître de vénerie et commissaire de police : et même, il fallut le prendre pour notre conseiller politique et notre unique autorité en matière d'histoire.

Si le paysage d'Antivari, avec ses minarets baignés dans l'atmosphère, avec ses montagnes éclairées des teintes chaudes du midi, porte le caractère magnifique et sensuel des pays turcs, celui de Rondoni,

abstraction faite des flots bleus, de la voûte céleste plus bleue encore, et d'une température africaine, rappelle les pays allemands : je parle, bien entendu, de contrées inhabitées, comme on en trouvait encore autrefois, avant que l'on entendît le vacarme des fabriques et le sifflement des locomotives : au reste, grâce à l'ardeur d'émigration qui entraîne nos populations vers l'Amérique, nous en reverrons peut-être bientôt de semblables. Le premier trait de ressemblance avec l'Allemagne, nous le trouvions dans un vaste pacage couvert de serpolet et d'ajoncs, de ronces et de quelques chênes isolés, que nous traversions en soufflant et en pensant à la canicule allemande. Mais le soleil nous fit bientôt souvenir que nous étions en Orient, et nous força de chercher un refuge sous le feuillage gris de quelques oliviers centenaires.

Des mouchoirs furent étendus en guise de tapis; mon vieux burnous algérien prit la place de l'habit de cérémonie, qui m'étouffait; et je tirai de ma poche de voyage, à la stupéfaction de mon nouvel ami Méphisto, un éventail chinois, que j'avais rapporté de Cadix. Je ne faisais que suivre l'exemple de sir William Napier, qui savait si bien tenir l'épée, et ne dédaignait pas l'éventail. Je m'assis les jambes croisées, je m'éventai le visage : les cigales sonnaient leur chant de l'après-midi ; je me retrouvais tout à fait en Orient, et même au cœur de la barbarie.

Plus d'une fois, à titre de commandant responsable de mon vaisseau, j'avais dû passer la nuit en-

tière à la pluie en plein orage : dans ces occasions, j'enviais le sort des jeunes officiers subalternes. Quand l'un d'eux a terminé son temps de quart, il peut se glisser tranquillement dans sa cabine ; il laisse le commandant se démener et s'enrouer : et, charmé d'en avoir fini avec l'humidité et le froid, il s'abandonne aux douceurs du sommeil. Mais aujourd'hui, j'étais enchanté des avantages du commandement. Messieurs les officiers avaient l'agrément par mon ordre, de lever le plan de la baie, tandis que je goûtais le repos à l'ombre des oliviers.

Reposés et ranimés par la fraîcheur de l'arbre de la paix, nous quittâmes cet endroit pour diriger nos pas vers le village chrétien, résidence princière de Scanderbeg II. Sa Seigneurie me fit elle-même, avec une grâce royale, les honneurs de mes appartements. Pour ne rien omettre, il faut dire que le tout, vestibules, appartements d'apparat, chambres de la famille, corps de logis pour les hommes et les bestiaux, avec la salle du trône du roi des forêts, se composait d'une seule pièce dont le parquet était le sein de la terre, notre mère, dont les murailles étaient construites avec des pierres de l'épaisseur d'une semelle, et dont le toit était tapissé de chaume pourri et saturé de noir de fumée.

“ Tel pays, tel prince : „ vieux proverbe, dont la vérité se trouvait attestée ici en traits éclatants, ou plutôt en traits d'une parfaite noirceur. C'est dans cette noire caverne, sans fenêtre et sans issue pour la fumée, que demeurait Méphisto, avec sa sorcière de femme, sa brillante postérité et toute une couvée

de dindons indiscrets. Madame Scanderbeg était enveloppée d'une blanche toison de brebis : un voile vaporeux abritait les charmes un peu blêmes de son visage décharné; ses mains agiles s'occupaient, avec une dignité antique, à manier le sceptre des princesses d'Homère, la quenouille traditionnelle. Répondant au budget de l'empire, qui, sans doute, a été doté aussi d'une constitution en 1848, le mobilier du palais se compose d'un coffre de bois peint de couleurs criardes, où sont probablement enfermés la couronne et le sceptre de Scanderberg, le voile de fiancée de sa tendre épouse et la charte de cet heureux empire. Au reste, le sol nu est l'unique manége où puissent s'exercer les membres de la famille régnante.

Et cependant cet homme a des terres et des troupeaux; mais les habitants de l'Albanie n'ont pas le moindre goût pour les raffinements de la civilisation: ce qui a plu aux ancêtres plaît aux petits-neveux et aux arrière-petits-neveux. J'ai acheté plus tard, par manière de plaisanterie, toute la résidence princière, d'après l'estimation du propriétaire, pour la somme de deux *Zwanziger* en bon argent, le contrat signé des deux croix de Michele, qui à cette époque ne savait pas encore écrire. Je possède cette pièce dans mes archives domestiques. Si j'étais Anglais, ce document, qui établit mes droits sur la province, pourrait donner lieu à un blocus et à une occupation, et l'on pourrait bien m'acheter ce chiffon de papier avec de l'or et des distinctions nationales.

Voici comment la chose arriva. Dans une excur-

sion, comme Michele est un personnage qui s'entend en affaires, je lui demandai, pour avoir une idée de la statistique du pays, à combien il évaluerait ses terres : ce fut alors qu'entre autres évaluations, il estima son palais au prix que j'ai indiqué. L'affaire me parut si avantageuse, que je conclus l'achat. Pour le double de la somme, il m'aurait, dit-il, donné par dessus le marché femme et enfants. Il avait bien envie d'engager le prince héritier sur la corvette : cette proposition n'étant pas acceptée, il se tourna d'un autre côté, et me communiqua le projet d'acheter une fiancée pour son fils, qui avait dix-huit ans. Je lui fis observer qu'on devait laisser au jeune homme la liberté du choix : mais cette observation ne lui parut pas sérieuse. On voit par là qu'en ces pays l'autorité paternelle subsiste encore dans toute sa splendeur.

30 juillet 1853.

Du haut du promontoire, on jouit d'une perspective qui éclaire la topographie à une grande distance : c'était comme une carte du pays étendue sous nos yeux. Quand on parcourt une contrée inconnue, ou qu'on visite une ville étrangère, de pareils points de vue mettent de l'ordre dans les idées du voyageur, jusque-là brouillées par la multitude des images qu'il a recueillies séparément. Aussitôt qu'on a gravé dans son esprit un pareil tableau, on a comme un daguerréotype du pays ou de la ville, et l'on en saisit les dispositions principales.

Ici, le paysage était à la fois riche et beau : c'était l'image de l'abondance et de la force, mais sans culture. On avait sous les yeux un tableau antique, un de ces tableaux éclairés de la chaude lumière de l'Orient, où la mer, semblable à un miroir d'argent, forme le fond : les divers plans présentent des rivages couverts de forêts verdoyantes, de grasses prairies et des marécages couverts de roseaux, des promontoires aux formes majestueuses et des montagnes bleues. L'artiste aimerait à y peindre des sujets tels que Thésée poursuivant un sanglier, ou une nymphe fuyant un serpent, ou encore Abraham recevant la visite d'un ange. En un mot, c'est un de ces tableaux larges, chauds, vaporeux, tels qu'en dessinaient autrefois le Poussin et Marco dans les derniers temps.

Du côté du sud, on apercevait le cap Pali, derrière lequel se cache Durazzo, si célèbre à l'époque byzantine. Entre ce promontoire et celui de Rondoni, la côte, doucement contournée, présente à l'observateur de vastes campagnes verdoyantes, couvertes de bosquets opulents et de gras pâturages. On retrouvait là les bois mystérieux et la poésie de la nature primitive. Derrière nous, tirant vers le sud, s'allongeait une chaîne de collines pittoresques ; du côté du nord, on découvrait la baie mollement arrondie, avec la plaine lointaine de la Bajana, terminée par la hauteur de Dulcigno, qui s'abaisse brusquement dans la mer. Devant nous, le cap, avec ses douces collines et ses vallons arrosés de nombreux ruisseaux, présentait l'image des paysages

d'Allemagne. Sur la vaste étendue de la mer, on voyait au loin passer quelques voiles.

Je ne sais quel désir inexprimable s'empare souvent de nous à la vue des voiles gonflées qui se montrent à l'horizon. On voudrait pouvoir se transporter par une opération magique dans ce monde silencieux et lointain. Si satisfait et si heureux qu'on se trouve sur le rivage, une voix intérieure est là qui nous crie : „ Là-bas, là-bas! au delà des horizons lointains de la mer! sur ces rivages dorés, qui se cachent de l'autre côté! „ Cet appel, cette aspiration jamais satisfaite nous causent du bien et du mal; mais le bonheur terrestre n'est que dans ce mélange. L'âme ne veut pas être assouvie : car l'assouvissement, c'est la mort du bonheur, c'est l'hébétement, qu'il vienne de l'habitude ou de la perte des illusions. Il ne peut y avoir de satisfaction durable qu'après la mort. Mais l'aspiration infinie fait le charme de la mer, de cet espace sans limites, qui exerce sur nous la même séduction que le ciel bleu sans bornes, avec ses étoiles qui nous invitent, ou que les montagnes avec leurs sommets qui nous arrêtent, et nous excitent à monter toujours plus haut.

31 juillet 1853.

Il s'agissait aujourd'hui d'entreprendre une chasse au sanglier. Le soleil n'était pas levé : le crépuscule étendait encore sur la nature ses ombres fraîches et vivifiantes, quand la troupe joyeuse de mes compa-

gnons se mit en campagne. Je tiens pour le sage principe des Anglais qui pensent que le commandant ou le premier lieutenant d'un vaisseau doit toujours rester à bord quelque beau que le temps puisse être, quelque sûr que soit le mouillage du bâtiment. Comme d'une part, lorsqu'on tient à une discipline sévère, il faut donner soi même le bon exemple, et que de l'autre on doit chercher autant que possible à rendre la vie agréable à ses subordonnés, j'avais donc renoncé pour cette fois au plaisir de la chasse qui semblait devoir être fort intéressante et à laquelle jeunes et vieux se faisaient une fête d'assister, et javais envoyé à ma place mon premier lieutenant : c'était un vrai marin qui, d'ordinaire et comme il est naturel, n'a point pour le rivage une bien grande prédilection, et affectionne son vaisseau par dessus toute chose. Mais cette expédition paraissait lui faire grand plaisir : la joie rayonnait sur son visage; sa personne et sa démarche respiraient la confiance dans la victoire et l'attente fiévreuse des événements de la journée. C'est que les gens de mer se mettent tout entiers dans ce qu'ils font; ils ne connaissent pas d'obstacles, et de la sorte ils se trouvent partout à leur place. A terre, nous jouons assez bien notre rôle; à cheval, nous ne demeurons pas trop en arrière; et sur mer, nous avons la suprématie sans conteste, ou plutôt nous y avons le monopole.

Pour moi, j'employai ma journée à passer en revue le vaisseau et à faire faire à mon équipage toute sorte d'exercices. Je me trouvai fort à mon aise et content de moi dans mon rôle de commandant; c'est

un sentiment qui n'est pas le moins du monde à dédaigner, et qui vaut bien qu'on le gagne au prix de quelques heures de désagrément.

Il était déjà tard dans l'après-midi, lorsque j'aperçus la caravane qui revenait le long du rivage. Au moment même où je dirigeais ma lunette de ce côté, notre infortuné commissaire perdit l'équilibre sur sa monture arabe, et tomba rudement dans une flaque d'eau de mer. Cette mésaventure faisait suite, comme je l'appris plus tard, à toute une série d'événements tragi-comiques qui étaient arrivés au pauvre diable dans le cours de la journée.

J'étais le seul à bord qui connusse le sanglier, par des promenades et des chasses dans de vastes parcs : je m'étais amusé à peindre à nos chasseurs en couleurs effrayantes les dangers que l'on avait à courir avec cette bête sauvage. Ces avertissements produisirent une impression étrange sur les plus paisibles de nos gens : quelques-uns voulaient emporter des harpons d'abordage et emmener leurs domestiques pour se couvrir ; d'autres s'étaient bien promis que, lorsqu'ils entendraient le grognement du monstre et verraient briller ses défenses, ils grimperaient sur un arbre. Notre commissaire, qui n'est point chasseur tant s'en faut, ne voulait accompagner la société qu'à titre de spectateur, et en attendant, il s'arma d'un fusil et de pistolets.

Ainsi qu'il arrive souvent en pareille circonstance, on fit lever une forte bande de sangliers ; mais ceux-ci, au lieu de se diriger du côté des chasseurs exercés et ardents, pour qui cette visite eût été le comble du

bonheur, allèrent droit vers le buisson d'où notre commissaire suivait, non sans inquiétude, le train de la chasse. Il entendit à travers le feuillage le bruit et les grognements des animaux : aussitôt se présentèrent à son esprit, tous les fantômes sanglants que ma fantaisie avait évoqués, un frisson parcourut tout son être : le cœur commençait à lui manquer. Dans son désespoir, il cherche des yeux du secours, s'arme d'un pistolet chargé à poudre, fait feu, et comme par enchantement éloigne le danger de sa pacifique personne et du poste qu'il occupait. Les sangliers se détournent, et forcent, sans recevoir une égratignure, la ligne de nos gens. Les vieux chasseurs éprouvés étaient furieux : la partie était manquée ; mais le commissaire s'en était tiré sain et sauf.

J'appris tout cela, avant le retour de la caravane, de la bouche d'un de ces messieurs, qui vint à bord me demander, au nom de la société, la permission de renouveler la partie dans la soirée. J'accordai volontiers la permission, et leur envoyai, en même temps de bonnes provisions de bouche avec du vin : sur ce chapitre, je connaissais mes gens. Quant à mon premier lieutenant qui, par zèle pour son devoir et par égard pour moi, voulait revenir à bord, je lui fis parvenir l'ordre formel de prendre part à la seconde moitié de la chasse. La soirée fut encore plus malheureuse : pas un sanglier ne se laissa voir. A partir de ce jour, le pauvre commissaire devint le plastron des chasseurs ; mais, satisfait d'avoir sauvé sa vie, il supportait stoïquement les plaisanteries.

1er août 1853.

Aujourd'hui, c'était mon tour de prendre part à la chasse. J'emmenai avec moi les officiers qui étaient restés hier à bord. Nos chevaux, avec leurs affreuses selles, nous attendaient sur le rivage, sous la garde de l'infatigable Scanderbeg. Wassili, qui avait déjà hier rempli les fonctions de cuisinier, nous découvrit dans la forêt une clairière bien ombragée et aussi fraîche qu'on en peut trouver ici. Cet endroit fut élu d'une voix unanime pour servir de cuisine et de salle à manger. Voilà notre pilote en fonction pour préparer le déjeuner : nous le laissons sur les lieux et nous partons au galop.

La température était fraîche, presque froide pour l'Albanie. Une clarté crépusculaire couvrait le pays comme d'un voile d'argent; les silhouettes des arbres se dessinaient vigoureusement à l'horizon, qui commençait à s'éclairer : une brise vivifiante nous apportait comme un salut matinal. Après avoir quelque temps longé la côte rocheuse, nous tournons dans une vallée parcourue par un ruisseau limpide; nous dépassons des champs et des troupeaux dispersés sur des pentes rapides, et nous arrivons enfin sur une colline qui forme un amphithéâtre couvert de myrtes en fleur et d'une variété infinie de buissons aromatiques et toujours verts.

Là, nous descendons de cheval, et nous nous échelonnons le long de la pente, de manière à former un grand arc. J'étais posté à l'aile droite, et pouvais

d'en haut apercevoir une partie de mes compagnons. Avant de nous séparer, j'avais prescrit à chacun, et particulièrement à nos jeunes officiers, dont l'humeur est un peu pétulante, la direction dans laquelle ils devaient tirer.

Je ne suis pas précisément un Nemrod : s'il passe quelque chose devant moi, je tire avec bonheur ; mais attendre dans une posture immobile et gênante, toujours prêt à saisir le moment favorable, je n'en ai pas la patience. Je m'établis donc à mon aise sur le gazon, en me disant : tant mieux, si la fortune me favorise ! Je regardais au dessous de moi nos jeunes gens, qui, possédés de la fièvre de la chasse, sans avoir le calme du chasseur, étaient à peine maîtres de leurs mouvements.

Après une assez longue attente, au moment où le soleil se levait dans tout son éclat, j'entendis enfin un feu de tirailleurs bien nourri, mêlé aux cris des rabatteurs, et le bruit particulier que font les sangliers en se précipitant dans les broussailles. Mais c'était à l'aile opposée ; l'attente ne pouvait nous offrir d'autre intérêt que celui de nous demander si toute cette dépense de poudre n'était pas faite en pure perte.

Les rabatteurs parurent ; et, bientôt après eux, notre cher docteur, le vrai chasseur de la troupe. Son air respirait le triomphe : la sueur perlait sur son front ; il avait la démarche assurée que donne un exploit accompli, et montait joyeusement la colline, véritable image d'un franc tireur des varennes impériales. Derrière lui, des Albanais aux larges

épaules pliaient sous le poids du monstre que notre Hippocrate avait abattu d'une main ferme et sûre. La bête était une malheureuse mère à la fleur de l'âge, ce qu'on appelle un *ragot*. Ce coup était du moins une sorte de réparation d'honneur que nous obtenions aux yeux de la population albanaise, qui sans cela aurait pensé trop longtemps aux prouesses des jours précédents. D'autre part, cette chasse motivait jusqu'à un certain point nos courses éternelles autour du promontoire sauvage de Rondoni.

On se mit en marche à travers des herbes hautes de deux pieds et des buissons épineux bordés de quelques bouquets d'arbres magnifiques, vraiment dignes d'être reproduits par le pinceau. Une seconde battue fut entreprise sur le versant méridional du cap. J'obtins une place excellente, au frais, sous un bois de hêtres, dans un endroit souvent visité par les chasseurs. C'était une sorte de corbeille faite de branches et de racines, entre deux ou trois tiges jumelles, et suspendue sur le penchant de la colline comme un nid d'épervier. Assis là sur des couvertures, enveloppé du bournous, je me trouvais à merveille. Le regard tombait d'aplomb sur des branches d'arbre et des plantes rampantes, entre lesquelles un frais ruisseau se faisait jour jusqu'à la mer, qui n'est pas loin. Cette eau à moitié cachée sous le feuillage attire les sangliers, et c'est ici qu'on avait lieu de compter sur le succès ; au moins Méphisto, qui s'était blotti près de moi, me murmurait-il des paroles d'espérance.

Ce drôle, en posture de guetteur, avait une mine

impayable, avec son absurde profil de chameau et son air rusé. Je serais parti d'un éclat de rire à faire retentir toute la forêt, si nous n'avions pas été en chasse. On rencontre dans la vie des personnages qu'on serait enchanté, sans autre raison, de voir souffleter d'une main vigoureuse, ou qu'on aurait envie de combler de récompenses, comme des enfants mal élevés qu'on encourage dans leurs impertinences. J'ai vu de ces gens-là dans les cours, parmi des savants éminents; mais surtout j'en ai vu dans la classe des *ciceroni*, des garçons d'auberge et des commis voyageurs. Telle devait être la figure du singe de Ferney; telle est celle de Michele de Nicolo. Il va sans dire qu'en fait de correction, je me suis toujours borné avec lui au rire homérique, sans jamais m'abandonner à la tentation d'en venir aux voies de fait.

Le ciel me punit de ces velléités peu chrétiennes : je m'étais laissé bercer par le chant des cigales; je fus réveillé tout à coup par le bruit que faisait la bête dans le feuillage, mais je ne pus rien apercevoir. La partie se trouva manquée; personne n'avait tiré, et je m'aperçus que les chasses d'Albanie n'étaient pas aussi bien réglées que celles de nos parcs, où tout se passe si commodément.

Nous revînmes à notre rendez-vous, non sans être fort maltraités par les barres de bois de nos prétendues selles. Les matelots ont du goût pour les arrangements. Nos hommes avaient dressé un joli baldaquin avec des pavillons de vaisseaux : ils avaient étendu à terre des tapis et des coussins : cela for-

mait un campement oriental et princier, qui aurait parfaitement convenu à un chef de nomades.

A peine étions-nous débarrassés de notre attirail de chasse, que nos gens vinrent m'annoncer avec un certain trouble, qu'on apercevait un nuage de poussière, qui descendait le long de la côte dans la plaine de la Bojana et se dirigeait vers nous. On vit bientôt des armes briller, et l'on distinguait des chevaux dans le nuage. L'incident prenait un caractère suspect et romantique. De notre situation élevée, nous dirigeâmes nos regards vers cette apparition mystérieuse, sans rien perdre de notre dignité, soutenus par la confiance que nous inspiraient les forces de combat placées sous nos ordres. La poussière se partagea, èt l'on put distinguer une troupe d'hommes à cheval. Lorqu'ils approchèrent, ils furent reconnus pour des envoyés de l'aga d'Ischmi : c'était sans doute une reconnaissance de police inspirée par nos allures indépendantes dans les libres forêts de Rondoni.

Les cavaliers, qui paraissaient appartenir à l'aristocratie ottomane, descendirent de cheval sur la plage auprès de nos bagages. Pendant ce temps, je me hâtai, aux éclats de rire de nos jeunes gens, de faire mes dispositions pour recevoir ces mulsulmans avec une dignité orientale et une gracieuse condescendance. Je jetai mon burnous sur mes épaules, j'attachai mon sabre à mon côté, je pris dans ma main droite le calumet de la paix, je m'assis à la place la plus élevée, et je fis ranger tout le monde en cercle autour de moi. Wassili fut envoyé en qualité de

drogman au devant des gens du pacha, et les amena devant nous. C'étaient des *chibouktchis* et des séides de police, les uns en costume albanais, les autres dans l'ancien costume des Turcs, avec le turban et le caftan bordé de fourrures. Ils avaient entendu parler de l'arrivée d'un grand bâtiment avec un nombreux équipage, et venaient s'informer des intentions de ce vaisseau et de ce que voulait tout ce monde sur une côte inhabitée.

Une pareille méfiance en Turquie est inaccoutumée, et ne pouvait être provoquée que par la situation nouvelle de l'Orient. Au fond de leur cœur, ils nous tenaient, à ce qu'il paraît, pour des flibustiers, ou tout au moins pour des ennemis. Je les fis asseoir dans notre cercle : au premier moment, ils parurent intimidés; mais bientôt ils reprirent le calme oriental, et se laissèrent bonnement offrir des pipes par nos jeunes gens. Je leur déclarai alors à quelle nation nous appartenions, et je leur montrai notre pavillon, qui, hélas! *nostra culpa*, ne paraissait pas leur être connu. Je leur affirmai que nous vivions en très bonne intelligence avec leur padischah, et que nous étions ici principalement occupés de chasse. Le sanglier abattu confirmait ce témoignage.

Après un certain temps, nous ne fûmes pas peu contrariés de voir que ces braves gens se mettaient à leur aise, et ne paraissaient pas disposés à lever de sitôt la séance. Ils connaissaient notre position, et nous en réalité, nous ne savions rien de la leur. Les liens de la civilisation et de ses bienséances ne pouvaient s'établir entre les deux parties. Il fallait donc,

puisqu'ils ne paraissaient pas vouloir abandonner la place, trouver un moyen diplomatique pour les expulser poliment. Je me composai une physionomie aussi digne et aussi bienveillante que je pus, et me tournant vers notre drogman improvisé, je lui dis de faire entendre à ces nobles Turcomans d'une manière courtoise, qu'à cette heure du jour une loi, que nous observions strictement, nous ordonnait de prendre pour nous sanctifier des bains de mer. L'observation parut faire son effet sur ces croyants : en bons disciples de Mahomet ils respectaient les ablutions prescrites : ils désiraient seulement de manière ou d'autre voir encore la corvette. Je les y expédiai avec un sauf-conduit, au bas duquel j'ajoutai l'ordre perfide de leur offrir, outre le café, le vin si cher aux enfants du Prophète. Au moment où, bien repus, ils furent réexpédiés du vaisseau dans une chaloupe, nous étions justement plongés dans les flots : à leur passage, nous eûmes soin de nous incliner dans toutes les directions avec force salamalecs, comme si nous étions occupés à remplir avec un grand zèle les prescriptions de notre religion. Les musulmans furent très édifiés de tant de dévotion, et nous adressèrent de loin des adieux affectueux.

4 août 1853.

Aujourd'hui, je suis resté de nouveau à bord, et j'ai laissé le reste de la troupe s'adonner aux plaisirs de la chasse. On se mit encore en quête du sanglier,

mais avec le même insuccès. Vers midi, les chasseurs, qui étaient allés se reposer dans le salon de la forêt, nous envoyèrent à bord l'aga d'Ischmi avec sa suite et ses porteurs de pipe. Je le laissai venir, et le reçus dans ma cabine, avec son escorte dépenaillée. Les bonnes gens s'abattirent dans mon appartement comme une nuée d'insectes et commencèrent par s'asseoir sans la moindre façon. Les enfants de l'aga (car on les avait aussi amenés) ôtèrent leurs pantoufles et se roulèrent par terre. Le *chibouktchi*, gros garçon au teint pâle, que sa charge actuelle conduira peut-être à briller un jour comme grand dignitaire à Stamboul, faisait la revue de tous les objets exposés dans ma cabine avec un air de satisfaction souriante. Pendant ce temps, l'aga lui-même ne se sentait pas à l'aise dans sa dignité, et s'efforçait de répondre aux questions que je lui adressai par l'intermédiaire de mon truchement. Un gros homme d'un certain âge, beau-frère de l'aga, et qui paraissait avoir à ce titre quelque influence sur lui, se montrait plus judicieux que tous les autres. Dans toute cette visite, il parut fort à son aise, fit de l'esprit, et ne se refusa ni biscuits ni champagne : c'était, en un mot, un bon compagnon, un brave homme de la vieille roche. Quant à l'aga, il éprouvait la plus grande défiance à la vue de ce vin de France pétillant. Il fallut, pour le décider à y toucher, lui affirmer que cette boisson n'était autre chose que du moût de pommes, ce qui au reste pourrait bien être en effet.

De toute la cabine ce qui parut lui plaire le plus, ce fut les chaises; il semblait n'avoir jamais rien

vu de pareil. Il trouva cet objet très commode ; et sans penser davantage à sa dignité de représentant diplomatique, il fit savoir par le truchement qu'il serait bien aise d'emporter un échantilllon de cette curiosité, pour le conserver dans son musée domestique. J'allais consentir à cette demande, lorsque le sage beau-frère entra, et fit comprendre à son allié a puérilité de son désir. L'aga se consola en se faisant donner du tabac par son *chibouktchi*, et il chargea sa pipe. Quand le nuage de nicotine devint trop épais, et que la cordialité orientale me parut aller un peu loin, je donnai le signal du départ, et je conduisis sur le pont les autorités mahométanes. Là, j'appelai le plus agile de nos marins, un brave garçon de l'île de Lissa, et je lui ordonnai de grimper sur le mât de misaine, ce qu'il fit en un temps, avec une légèreté qui eût fait honneur à un chat. La Turquie était bien étonnée. J'invitai l'aga à suivre le matelot dans la hune, pour jouir d'un panorama maritime; mais il déclina l'invitation avec une politesse empressée : c'était, à son avis, trop de bonté de ma part.

Je fus bien aise quand je vis toute la troupe redescendue dans la chaloupe. Je fis aérer et laver toute ma cabine, d'autant plus qu'on avait pu savoir, par suite de la demande que l'aga avait faite d'un méde cin, qu'il souffrait d'une maladie de peau des moins engageantes. Ce sont là les agréments d'une mission diplomatique sur les côtes de ce pays patriarcal.

La journée devait finir fort tristement pour moi et pour tout l'équipage. Un capitaine qui comprend

son rôle, et qui a vraiment des idées et des sentiments de marin, aime ses inférieurs et ne se trouve bien que parmi les matelots qu'il a formés. Avec le temps, sur un vaisseau bien ordonné, il s'établit un lien qui enlace tout l'équipage. On partage ensemble les dangers ; on se réjouit ensemble du succès des manœuvres, on traverse joyeusement ensemble l'immensité des mers ; et sur le vaste Océan, l'on forme un petit monde étroitement uni par toutes les circonstances de la vie. Si donc un enfant de cette grande famille se trouve en danger, il faudrait avoir peu de cœur, pour ne pas ressentir une anxiété douloureuse.

Un de nos matelots s'était la semaine précédente déclaré atteint d'un léger mal. Depuis ce moment, accablé par la chaleur brûlante, et faute de tout moyen de rafraîchissement, il était entre la vie et la mort. On l'avait transporté avec son hamac sous le gaillard d'avant, en plein air; les médecins avaient employé tous les moyens de leur art, hélas! si incomplet: rien n'avait réussi, la lampe allait en s'épuisant, et les esprits vitaux s'évanouissaient d'heure en heure. A chaque instant je m'adressais au mourant, et lui demandais : " Comment vous sentez-vous? „ Mais déjà ses yeux vitreux pouvaient à peine me reconnaître, et sa langue ne faisait plus que bégayer de confuses paroles.

Au moment où le reste de la société revenait de la chasse gaîment, quoique sans avoir rien fait, Marco Rugger était à l'agonie : douloureux contraste avec les joyeuses distractions auxquelles se livrait notre

colonie flottante. Quand le médecin m'annonça la mort comme prochaine, je donnai à Michele de Nicolo, puisqu'il était le factotum de Rondoni, la commission de trouver le plus vite possible un ecclésiastique. On envoya des messagers dans toutes les directions. De la côte, on nous faisait des signes télégraphiques, pour nous annoncer l'arrivée du prêtre impatiemment attendu. Mais les heures s'écoulaient, et les consolations de l'Église n'arrivaient pas : il fallut enfin prendre une résolution, car un matelot autrichien ne pouvait sortir de ce monde comme une créature sans âme.

L'équipage s'était groupé, par un mouvement de sympathie, autour du moribond. Je demandais que quelqu'un commençât les prières des agonisants; mais personne n'en eut le courage. Dans notre siècle, on se sent, aux heures solennelles, pris d'un embarras étrange : la religion est devenue un objet incommode; c'est un feu qui brûle encore, mais qui n'échauffe plus. Je vis le cercle demeurer muet et honteux autour de moi : le moment important, d'où dépend le salut, pouvait être perdu par légèreté. Je ne réfléchis pas longuement : en un instant, je descendis dans ma cabine, et je rapportai un fragment de la vraie croix, avec mon livre de prières. Je fis assujettir la précieuse relique sur le hamac : moi-même, je m'agenouillai auprès du moribond. Cet acte rompit le charme jeté par le mauvais esprit, et bientôt un chœur de pieuses prières s'éleva pour le salut de la pauvre âme. Au moment où les derniers rayons du soleil nous éclai-

raient par les ouvertures de l'avant, le pauvre jeune homme expira. La cloche du vaisseau fit entendre un glas funèbre, et la nuit qui tombait étendit paisiblement son linceul sur celui qui n'était plus.

Je n'avais encore vu mourir personne. Il me fallut faire un effort extraordinaire pour rester jusqu'au dernier moment. Ce qui m'émut le plus, fut de voir le mourant dans les dernières minutes se lever à plusieurs reprises pour se précipiter hors du hamac : ses compatriotes de l'île de Lissa durent, pour le retenir, s'attacher à ses bras qui se tordaient dans les convulsions. Tout à coup, sa tête s'affaissa en arrière, et il mourut. Assister à ce spectacle me paraissait quelque chose de terrible, et cependant mourir me sembla beaucoup plus facile que je ne me l'étais figuré. Ce moment fut solennel et, grâce à Dieu, édifiant. Je vis des larmes dans les yeux de nos jeunes officiers, qui d'ordinaire ne pensent guère à la mort. Cette grave leçon fut salutaire à moi-même et à eux tous.

Dans le cours de la soirée, les matelots me demandèrent encore, ce qui me causa un vif plaisir, la permission de dire le chapelet en chœur auprès du défunt. Avant minuit, le cercueil fut prêt : on le descendit lentement avec son fardeau dans une chaloupe : les rames se mirent en mouvement; la pâle lune disparaissait à l'horizon. Nous entendîmes encore longtemps dans le silence de la nuit la chaloupe ramer vers le cloître : le corps fut déposé dans la chapelle, où il fut confié à la garde de la population catholique de la côte. Tout ce drame s'était

accompli avec une rapidité effrayante; à peine tombé malade, le pauvre matelot quittait le navire, et allait reposer seul en pays lointain dans une chapelle étrangère. Chacun aujourd'hui a regagné son hamac l'âme remplie des plus graves pensées.

5 août 1853.

La matinée à bord fut employée à des travaux et à des exercices. A deux heures, le pavillon fut hissé à mi-hauteur. Une longue suite de chaloupes se dirigea vers le monastère avec toute la partie disponible de l'équipage. En tête, s'avançait la yole du capitaine, portant également le pavillon à mi-hauteur.

Nous trouvâmes la population catholique rassemblée dans la cour de l'édifice en ruine, pour nous recevoir et nous conduire dans l'église, qui est toute délabrée. La bière était là, découverte : un suaire couvrait le visage du cadavre : un petit crucifix en bois, fait à la hâte par le charpentier du vaisseau, avait été placé dans ses mains. L'équipage fut disposé en rangs : notre médecin s'avança et fit une courte allocution, appropriée aux circonstances, qui se termina par le *De Profundis*. La bière fut close : les camarades du mort se levèrent et l'emportèrent à pas lents. Ils ouvraient le cortége, et nous suivions. Le corps fut déposé dans la cour du cloître et inhumé à l'ombre d'un vieux figuier. Les salves de mousqueterie retentirent; chacun de nous jeta un peu de terre dans la fosse qui se remplissait; une

croix avec une courte inscription fut plantée sur la tombe.

Ce fut une cérémonie simple, sans apparat; mais c'était un tribut payé par des matelots à un matelot. On était attristé à la pensée que le mort reposerait isolé sur une terre étrangère. L'impression produite sur la population catholique fut profonde. Nous distribuâmes le pain et le vin entre les familles présentes, nous prîmes congé de Michele, et l'on revint à bord avec le pavillon hissé.

Pour effacer l'impression pénible que nous causait maintenant la vue de Rondoni, nous voulions faire voile sur-le-champ pour Durazzo, qui était le premier point où nous devions toucher. Mais le calme qui survint, nous retint là.

Vers le soir, nous vîmes tout à coup la côte se couvrir d'une foule de gens : à terre, on nous faisait des signes avec le geste et la voix. Pensant que l'ecclésiastique arrivé trop tard, hélas! voulait venir à bord, nous envoyâmes une chaloupe. Elle revint à force de rames : Scanderbeg II escalada le bordage, et à ma grande surprise, se jeta à mes pieds avec des pleurs et des hurlements. Dans sa douleur il nous raconta que le pacha de Tiranna était arrivé avec deux mille hommes, avait fait saisir et lier son fils, et l'avait menacé de faire trancher la tête à cet enfant, si la corvette mettait à la voile avant qu'il eût pu la visiter.

L'affaire paraissait sérieuse, et les troubles actuels de l'Orient ne l'expliquaient que trop. Michele de Nicolo était chrétien, ainsi que toute sa famille.

Il n'était pas permis qu'un seul cheveu tombât de leurs têtes, tant que la bannière de l'Autriche flotterait sur la côte d'Albanie, puisque l'Autriche venait de prendre sous son patronage les chrétiens d'Orient. J'étais révolté de l'outrage qu'on nous faisait, et fermement résolu, en cas que la nouvelle se confirmât, à prendre contre le pacha les mesures les plus vigoureuses. Je fis armer en guerre une chaloupe, et je l'envoyai à terre avec le plus habile et le plus calme de mes officiers, pour demander péremptoirement des explications.

Ce n'est pas sans une vive émotion que je la vis s'éloigner : je me sentais au fond presque joyeux de donner une leçon aux musulmans dans l'intérêt de nos frères chrétiens. Je me tenais prêt à appeler mes hommes à leurs postes de combat : j'étais décidé, en donnant aux affaires une tournure sérieuse, à forcer le pacha de venir à mon bord, ou bien à purger le pays de la présence de ses séides, au moyen de quelques coups de canon bien dirigés dans le bois de la côte. Il y eut un moment d'attente qui parut d'une longueur insupportable. Enfin la chaloupe revint à la tombée de la nuit et nous apporta le mot de l'énigme.

Le pacha était réellement arrivé : ses janissaires campaient dans la forêt; et il avait exprimé d'une manière assez rude son désir de voir la corvette. Mais Scanderbeg II, comme cela devenait évident, s'était oublié au festin funéraire; avec ses yeux de renard, il avait trop regardé au fond de la cruche : son visage était illuminé plus que de coutume, et

tout le roman, avec l'enlèvement de son héritier bien-aimé, n'était qu'une fantasmagorie albanaise. On ne pouvait pas dire cette fois *in vino veritas*. Le pacha était-il tout à fait venu sans mauvaises intentions? Les janissaires prouvaient assez le contraire. Mais le langage habile et froid de notre envoyé l'avait ramené à l'équilibre diplomatique, et il me faisait demander humblement une audience à bord. Il ne pouvait être question de mettre à la voile, puisque le calme durait toujours : sa demande lui fut donc accordée pour le jour suivant. Quant à Scanderbeg II, ce disciple ingénu et inventif de Bacchus, nous le renvoyâmes dans le sein de sa noble famille, non sans lui avoir adressé les reproches et les railleries qu'il méritait.

Durazzo, 6 août 1853.

Je suis resté douze grands jours dans le port de Durazzo. Il y avait beaucoup à faire sur la corvette pour introduire le commandement en allemand. Les officiers durent l'apprendre d'abord, pour l'enseigner aux cadets, qui l'enseignèrent à leur tour à l'équipage. Les matinées étaient employées à l'exercice des voiles. Bientôt, à ma grande joie, et grâce à la bonne volonté de tous, un progrès sensible se manifesta.

Nous trouvions notre divertissement dans les chasses, qui prenaient souvent le reste de la journée. La première fois, le théâtre de notre excursion

fut un vaste étang situé dans une plaine aux environs de la ville, et nous nous y rendîmes après la messe.

J'avais entendu le service divin dans l'intérieur du pays, à la paroisse. Quelle paroisse! et quel local! peut-on rien voir de plus triste, de plus décourageant? Qu'on s'imagine une maison bâtie à la turque, une porte qui n'est qu'un trou par lequel on ne passe qu'en se baissant : on traverse une cuisine noire et enfumée, on monte un escalier de bois, c'est à dire une sorte d'échelle chancelante, et l'on parvient enfin dans une petite chambre basse, où l'église de Durazzo est installée. Du linge en guenilles, des galons de clinquant qui montrent la corde, des bouquets de fleurs jaunis composent la décoration de l'autel. Et cependant cette messe basse ne s'effacera jamais de ma mémoire, grâce à la majesté touchante et au caractère profondément religieux de la célébration.

Le P. Negri, avec qui nous avions déjà lié amitié, nous reconduisit jusqu'à la porte de la ville. De vigoureux chevaux turcs, dont les brides étaient décorées d'ornements fantastiques, nous portèrent d'une course rapide jusqu'aux bords humides et spongieux de notre rendez-vous de chasse. C'est un lac salé, qui fumait par l'effet de la chaleur, et dont le limon servait de retraite à des troupeaux de buffles. Le buffle est le type de la création primitive : il fait partie de ces tableaux mélancoliques que présentent les marécages encore vierges ; il est le citoyen des empires déchus ou des empires à naître : il a son

domicile aux lieux où règne la nature sauvage, la nature non encore soumise au travail et au génie de l'homme. Sur la vaste lagune flottaient des myriades d'oiseaux aquatiques, dont le plumage éblouissait par sa blancheur sous les rayons du soleil; des troupes de chevaux et de mulets paissaient sur les bords du marécage, recouverts au loin de verdure.

Vers midi, au moment de la plus grande chaleur, nous descendons de cheval, et, la carabine en main, nous nous mettons en quête, à travers les roseaux, sur un sol spongieux. L'air et l'eau n'étaient que reflets et vapeur brûlante : pas un mouvement, pas un son. L'air semblait trop lourd pour s'agiter, l'eau trop pesante pour se soulever à cette heure d'anxiété et de silence qui suspend la vie de la nature dans les pays du Sud. Quelques pélicans seulement, de retour de leurs courses matinales, le jabot bien rempli, descendaient avec un lourd battement d'ailes dans les roseaux, dont l'ombre abritait leur couvée.

Lorsqu'un coup de feu retentissait, on voyait se lever pour un moment des essaims d'échassiers aux ailes d'argent, de cygnes, de cigognes et d'autres habitants du marais : troublés dans leur sommeil, ils brillaient un instant aux rayons du soleil, et s'allaient reposer un peu plus loin. Seules, les mouettes inquiètes tournoyaient comme des éclairs autour du chasseur et semblaient ne pouvoir rassasier leur curiosité. Lorsqu'une victime tombait lourdement dans les eaux fumantes, on entendait pendant longtemps encore le cri aigu de ces oiseaux aquatiques, et la plainte douloureuse du pluvier.

Ces images originales d'une nature étrangère me charmaient. Mon imagination toute remplie de l'idée des pampas et des lacs de l'Amérique du nord, éprise des vastes surfaces d'eau stagnante, trouvait ici une pleine satisfaction. Il y a un charme particulier, inexplicable dans toute manifestation de la vie où l'homme ne survient pas pour la troubler. Ce charme repose sur les mystérieuses forêts vierges, où vit un monde de plantes et d'animaux inconnus; sur le fleuve des Amazones, rempli de crocodiles et couvert de guirlandes de lianes; sur les *fiörds* de la Norwége, où règne au loin un silence de mort; sur les solitudes de l'Écosse, qui ne sont fréquentées que par le coq de bruyère et le cerf; sur les déserts d'Afrique traversés par les autruches et les gazelles; et enfin, dans nos pays, sur les sommets glacés des Alpes, où demeurent l'aigle et le chamois.

Je prolongeai la partie d'heure en heure, jusqu'au soir, sans pouvoir me rassasier de la vue de l'étang et de son monde aquatique.

La seconde chasse eut pour objet le sanglier. C'était par une belle et fraîche matinée : la société était gaie et nombreuse. La noblesse de Durazzo m'accompagnait avec une troupe assez considérable de piétons. Cette escorte s'était recrutée parmi la population chrétienne, à qui l'on avait accordé, pour le temps de ma présence, la permission de porter des armes. On se rendit dans une belle forêt d'arbres et de buissons, qui s'étend derrière la ville le long du promontoire, jusqu'à la mer. Chemin faisant, dans la plaine du lac, nous rencontrâmes une cigogne,

plongée dans de profondes méditations, à l'ombre d'un chêne séculaire : on aurait dit un de ces vénérables ermites des anciens temps. Je ne sais quel étrange caprice me fit tirer sur elle. La balle siffla : l'ermite albanais secoua d'un air grave sa tête inclinée, jeta un regard calme et dédaigneux sur le perturbateur de son repos, et se retira dans le sanctuaire domestique de ses bois.

La forêt était épaisse et remplie de fraîcheur; les gouttes de la rosée matinale pendaient encore aux branches, comme des diamants étincelants; le soleil naissant brillait à travers la verdure, et l'on entendait, comme une musique lointaine, le bruit des vagues qui se brisaient au pied du promontoire. Rien de plus enchanteur que la traversée de cette forêt; jamais je ne m'étais senti plus frais et plus dispos.

Chacun prit son poste : le mien était sous l'abri d'un cerisier sauvage, dont les fruits rouges et appétissants jonchaient le sol. Près de moi s'accroupit un riche marchand turc, armé du long fusil : c'était un élégant de Durazzo, qui avait fait aussi son voyage à Constantinople pour son instruction.

Un vacarme épouvantable retentissait dans la forêt : on eût dit que Samiel lui-même chassait en ces lieux. Des populations entières rôdaient en tous sens; cependant on n'entendit qu'une fois les sangliers débucher : encore personne n'eut-il la bonne fortune de les voir. Cette battue ne nous donna rien, que le plaisir de passer la matinée dans les bois et de voir une belle troupe de Dryades.

Nous nous dirigions vers une hauteur, quand tout

à coup, dans un buisson épineux, — ce n'étaientpas des roses, mais bien de vrais chardons, — une troupe joyeuse nous apparut : c'étaient des créatures du sexe féminin, qui folâtraient dans le costume de notre mère Ève, ou peu s'en faut. Mais par quel hasard le chœur de Diane prenait-il ses ébats dans les bois obscurs de l'Albanie ? Hélas ! ce n'étaient pas les compagnes de la déesse, mais bien, — je frémis encore quand j'y pense, — une horde de filles bohémiennes, noires comme le diable et laides comme sa grand'mère. A leur tête marchait, d'un pas hardi et résolu, une espèce de housard, c'est à dire, une vieille, vêtue d'une légère pièce de toile enroulée autour des reins, au visage tanné par les intempéries des saisons, une femme dont l'aspect eût répandu le frisson dans l'enfer, dont le ventre énorme semblait porter une couvée de dragons, dont les seins longs d'une aune, auraient pu allaiter des générations de reptiles. Son cuir, brun comme le café en poudre, semblait emprunté à l'éléphant, son visage au chameau : avec cette physionomie elle avait encore l'audace de nous adresser un sourire effronté et provoquant. Sa chevelure, noire comme le corbeau, flottait autour de sa tête comme une poignée de serpents vénimeux : un mouchoir roulé en forme de turban couvrait le sommet de son crâne; et pour compléter le caractère monstrueux de toute sa personne, elle portait une pipe turque, d'où elle tirait, en riant d'une voix enrouée, des nuages de fumée. De ma vie je n'ai rien vu de pareil. Seul dans un bois, j'aimerais mieux rencontrer je ne sais quelle

bête farouche que cette reine des bohémiens. Ces femmes étaient censées s'occuper à ramasser des fruits sauvages : c'était peut-être du poison pour leurs opérations de sorcellerie.

Les mâles de ces affreuses créatures étaient nos principaux rabatteurs. Ils s'acquittaient de leurs fonctions à l'aide de grandes caisses turques, qu'ils faisaient retentir d'une manière lamentable; et par ce moyen, je crois qu'ils effrayaient la bête au lieu de la rabattre. La preuve en est que, dans la battue du soir, qui se fit dans une partie plus basse de la montagne, nous ne pûmes rien voir, pas plus que le matin.

On mangea, comme à Rondoni, en plein air, à l'ombre d'un grand chêne : le poulet d'Inde et le mouton firent les frais du repas, après quoi fantassins et cavaliers s'exercèrent à tirer sur un vieux bonnet albanais. On s'y divertit beaucoup, et la rivalité fut grande entre l'Orient et l'Occident. Le meilleur coup, à ma grande joie, fut tiré par un de mes hommes, un jeune matelot de Trieste.

On revint le carnier vide, mais de bonne humeur. La plaine verdoyante que l'on traversait rappelait, par l'épaisseur de ses bois, les contrées du Nord. Le retour se fit à la course : dans cet exercice encore, mes matelots se montrèrent égaux à de vieux housards par leur entrain et leur persévérance vraiment comique.

Le troisième jour, on chassa au becfigue. Le marais aux buffles fut traversé, et l'on se transporta de l'autre côté du lac, dans une région où de vertes collines et des plateaux boisés se succèdent jusqu'aux

grandes montagnes qu'on aperçoit dans le lointain. L'une de ces collines est couronnée par un village turc. C'est là que nous fûmes conduits par les principaux membres de la communauté chrétienne. On nous posta dans des buissons épineux, très riches en insectes; et nous voilà à guetter les malheureux — ou plutôt trop heureux—becfigues qui devaient venir s'abattre sur les cimes au dessus de nous. Au moins était-ce un spectacle vivifiant, que la vue de ces forêts magnifiques, aux arbres séculaires, qui couvrent ce pays si riche d'avenir.

Assis fort à mon aise dans les broussailles remplies de grillons et de papillons, je goûtais le bien-être d'un savant allemand au dîner du dimanche : j'éprouvais ce calme si propre à raffermir les nerfs, qu'on ressent au milieu de la verdure, lorsque sur les confins du sommeil, on observe tous les mouvements de la nature avec des sentiments de piété enfantine. Mais de becfigues point! Le grillon chantait, le frelon bourdonnait : voilà tout. Nous serions encore assis dans le buisson, si la vue de melons d'eau, de ces melons si frais et si sucrés dont le pays abonde, ne nous avait attirés dans le village. Décidément il y avait un *jettatore* parmi nous, ou plutôt nous étions ensorcelés par la vieille qui s'était trouvée au départ en travers de notre chemin.

Nos Albanais, qui étaient insatiables, proposèrent une chasse au lièvre en plaine, dans un bois de sapins. On remonte à cheval prestement et l'on descend dans la vallée : les lignes de tireurs se reforment; en avant, le bruit des tambours turcs et les

aboiements des chiens; rabatteurs de toute croyance et de toute nation se remettent en quête : mais de lièvre aucune trace. Pour moi, c'en était trop. Je saute en selle; je laisse la société faire une seconde battue, et me voilà parti pour la ville, avec mon burnous flottant, comme un prince du désert; mon cheval soufflait et renâclait, et je traverse ainsi le vaste marécage, renonçant pour longtemps aux plaisirs de la chasse sans piqueurs.

J'ai reçu dans le port de Durazzo la visite du bey, gouverneur de Cavalia : longue figure aux traits rudes, personnage encore plus grossier, plus sot, s'il est possible, que ceux qui l'avaient précédé, mais d'autant plus cordial, à ce qu'on dit.

L'anniversaire de la naissance de notre bien-aimé souverain approchait. Je résolus de donner à ce jour solennel le caractère d'une fête nationale, et en raison des circonstances, d'une fête avant tout catholique. Le P. Negri m'avait raconté que la résidence de l'archevêque de Durazzo, Don Ambrosio, était à douze lieues de là, à Delbinisti, dans les hautes montagnes. A la suite de menaces de mort et de violences qu'on avait exercées contre lui, une ancienne famille turque l'avait recueilli là, et le retenait en quelque sorte captif. La présence de ce prélat était nécessaire pour donner de l'éclat à la solennité. J'envoyai donc quatorze chrétiens montés et armés à Delbinisti, avec mission de délivrer le malheureux apôtre de sa captivité, pour le rendre à son diocèse et à notre protection.

Le 17 au soir, les préparatifs commencèrent sur

la corvette. Une vaste tente fut dressée sur le gaillard d'arrière et le susain : des pavillons et des flammes de diverses couleurs décoraient le faîte et les côtés; des écussons aux armes de l'Autriche entourés de grandes couronnes de chêne étaient disposés symétriquement. Sur les canons, l'on dressa des épieux d'abordage d'où partaient des guirlandes de feuillage avec des banderolles : le tout allait se réunir au milieu de la tente. Entre les canons, on avait planté tout un bosquet de jeunes chênes, que nos matelots étaient allés chercher sur le promontoire. Au pied du mât d'artimon, un autel avait été dressé sur un large degré : il était orné avec luxe, tout resplendissant d'argent et de fleurs, et portait une châsse décorée de peintures, et surmontée d'une croix étincelante de diamants. Au dessus de cette châsse, au milieu de l'autel, s'élevait un élégant baldaquin de soie pourpre, sur lequel flottait le pavillon du saint-siége, avec la tiare et les clefs de saint Pierre. Au pied du grand mât, sous un dais formé par les étendards de l'Autriche, on avait fixé l'image couronnée du souverain, entourée d'un trophée d'armes et d'emblèmes maritimes. L'ensemble présentait un caractère de gravité et de bon goût, digne de la célébration d'une grande fête, et réunissait le double aspect d'une église et d'un salon. A force de zèle, de bonne volonté et d'adresse, tout avait été achevé en quelques heures.

18 août 1853.

Dès l'aube, la fête commença par une salve de coups de canon en l'honneur de l'Empereur. Les batteries de la forteresse répétèrent notre salut de leur mieux, quoique d'une haleine un peu faible et haletante. Notre grand pavillon de gala, aux couleurs fraîches et brillantes, flottait joyeusement dans les airs. Tout ce qui appartenait à la corvette se parait à la hâte de ses plus beaux habits pour le service divin, qui était la cérémonie la plus importante, et dont l'heure approchait.

Une grande chaloupe nous amena Don Ambrosio, le prélat sorti de captivité, avec une suite de quatre ou cinq ecclésiastiques. D'innombrables barques approchaient avec toute la population chrétienne, vieillards et enfants, hommes armés, matrones et jeunes filles. Notre invitation pour la fête avait été accueillie avec joie. Dignitaires et peuple, tout le monde se groupa entre les canons et la verdure des jeunes arbres, sous la tente bariolée où le soleil répandait une lumière amortie et mystérieuse. C'était un tableau du plus grand effet, dans lequel se distinguaient surtout les magnifiques costumes des femmes albanaises, les plus beaux du monde, selon lord Byron.

Le joyau de l'assemblée était la fille de Tedeschini, la nièce de notre consul. Qu'on se figure une jeune femme admirable : une tête antique, un profil grec de la plus grande pureté, un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur éclatantes, des yeux taillés

en amande, noirs, doux comme ceux d'une gazelle, avec une expression de tristesse qui ressemblait à un voile de deuil et lui allait à ravir. Elle portait une robe écarlate, semée des plus riches et des plus délicates broderies d'or, descendant à larges plis jusqu'au genou, avec de larges manches en soie blanche comme la neige, et une élégante et légère chemise autour de son sein; une jupe brodée, attachée à la ceinture, tombait sur un pantalon à vastes plis en soie magnifique. Sa tête était couverte d'un voile de religieuse, sous lequel brillaient des tresses opulentes relevées d'ornements d'or; enfin sa ravissante personne était tout entière constellée de diamants étincelants. Ce brillant costume est merveilleusement beau pour demeurer assise sur un divan, mais il n'est certes pas fait pour aller et venir dans une maison.

L'archevêque, après avoir terminé ses apprêts, reparut au milieu des fidèles, environné de son clergé, avec la mitre et la crosse. Il se dirigea vers l'autel éblouissant de lumières, et commença l'office pontifical. C'était une consolation spirituelle qui lui avait été refusée depuis sa captivité. On lisait sur le visage rayonnant du digne prélat combien il se trouvait heureux de pouvoir encore une fois accomplir ses devoirs pastoraux à l'abri de toute violence. Il paraissait se sentir tout à fait à l'aise, ce qui me causait une grande joie. La messe fut suivie de la bénédiction, et, au milieu du retentissement du canon, le *Te Deum* fut entonné, et fort bien chanté par nos jeunes matelots allemands parfaitement

dressés par le commissaire du bord, qui est un musicien consommé. Assurément, le service divin n'avait pas été célébré depuis longtemps avec autant de ferveur et de recueillement.

Lorsqu'il fut terminé, une légère agitation de la mer obligea une partie de l'assemblée à regagner le rivage. L'archevêque se retira avec moi dans ma cabine, où nous eûmes un entretien fort intéressant sur la triste situation de la communauté chrétienne en Albanie.

La chapelle disposée sur le pont fut transformée en un salon de fête. Une longue table en fer à cheval fut disposée autour du bâtiment, et couverte d'argenterie, de vins de luxe, de vases de fleurs : le service était fait par de nombreux domestiques en costume du temps de Louis XIV. J'aime, quand je suis sur la mer, entre le ciel et l'eau, à tout disposer de manière à faire contraste avec la simplicité de cet élément, et de telle sorte que l'on puisse se croire au cœur d'une ville opulente.

Le prélat prit place au banquet à ma droite. Le chef de cuisine, connaissant mes goûts, avait tout ordonné avec art selon la mode parisienne. Subitement transporté du sein de la captivité et d'une vie d'anachorète dans un monde où régnaient la sécurité, la confiance et la joie, le pauvre archevêque ne savait trop où il en était, et jouissait avec reconnaissance des biens que Dieu lui envoyait.

Au moment où le champagne rafraîchi à la glace écumait dans les coupes, je me levai et je portai la santé de l'Empereur. Des salves de coups de canon

retentirent, et tout l'équipage jusqu'au dernier mousse chanta en chœur l'hymne national, entonné par le commandant. J'en avais écrit les paroles seulement la veille ; notre docteur durant la nuit les avait mises en italien. C'était peut-être la première fois qu'un chant populaire était exécuté simultanément en deux langues. L'effet en fut saisissant : ce bel hymne, chanté par tant de voix jeunes et mâles, avec tant de sincérité et de chaleur, avait un caractère de grandeur qui ne pouvait manquer de produire son impression sur nos hôtes étrangers.

Combien n'aurais-je pas été plus ému encore, si ma vue avait pu s'étendre à plusieurs centaines de milles, franchir la mer et les terres, et voir ce qui se passait en ce moment-là dans les provinces des Alpes! Ce jour se trouvait pour la personne même de l'Empereur le plus important peut-être de son existence. Entouré de ses parents bien-aimés et de toute sa famille, tandis que mes vœux s'adressaient à lui de loin, il choisissait, au printemps de sa vie, une aimable et douce compagne. Mieux valait que je n'en fusse pas instruit : car la pensée de ne pouvoir être témoin de ce bonheur naissant, m'aurait profondément attristé en cette fête consacrée à la joie.

Après le banquet, le digne archevêque, qui avait déjà conquis notre vénération, prit congé de nous. La séparation fut cordiale. Les chrétiens albanais le suivirent; mais les jeunes gens de l'équipage, égayés par le champagne, se divertirent encore longtemps sous l'ombre du feuillage et des pavillons. Ce fut un beau jour, dont rien ne troubla la sérénité, et

dont nos cœurs garderont longtemps le riant et précieux souvenir.

Rade d'Aulona, 20 août 1853.

Il n'y a pas d'église catholique à Aulona. C'est le P. Negri qui apporte de Durazzo les consolations spirituelles au petit nombre de fidèles qui se trouvent en cet endroit.

Après avoir congédié le bey, le consul Reinecke et tout leur monde *intra muros*, nous réprîmes notre course vers la côte, en nous livrant à de joyeuses plaisanteries et à toute sorte d'exercices équestres. Là, pour gagner le vaisseau, nos légères chaloupes engagèrent entre elles une régate véritable. Naturellement, la victoire fut pour ma fine yole anglaise, précieux héritage de mon défunt ami K*** : montée par les meilleurs rameurs de la corvette, quatre hommes vigoureux, et marins consommés, elle volait sur les vagues comme une hirondelle de mer. Et cependant je trouvai qu'en dépit de la victoire qu'ils avaient remportée, mes drôles n'avaient pas ramé assez vivement. Pour les punir, je me fis promener par eux de minuit à une heure autour de la vaste baie d'Aulona.

C'était une de ces nuits mystérieuses, comme on en voit sur la mer quand aucun souffle ne soulève les eaux argentées par la lune, et qu'une légère vapeur les couvre comme d'un voile magique. Les montagnes paraissent plus grandes, la clarté des étoiles semble

doublée ; le plus léger coup de rame retentit au loin sur la surface des eaux : on ressent une sorte d'inquiétude délicieuse, une impression de solitude et en même temps d'indépendance et de confiance. C'est encore maintenant une énigme pour mes matelots de savoir pourquoi leur capitaine a entrepris cette excursion à *l'heure des esprits*.

Nous avions entendu parler vaguement d'un présent de victuailles que le bey nous destinait : c'est un usage insupportable de l'Orient auquel je voulais échapper. Comme Aulona, ainsi que je m'en étais assuré par moi-même, n'a aucune importance au point de vue des intérêts catholiques, je mis à la voile le 21 de bon matin, pour revenir le long de la côte de Dalmatie. Une brise légère nous éloignait déjà, lorsque nous entendîmes le bétail qui nous était destiné par le bey nous appeler du rivage par ses bêlements. Peut-être cet appel fit-il venir l'eau à la bouche de plus d'un ; pour moi, j'étais charmé d'avoir rompu tout lien avec l'Albanie.

Si ce pays est riche d'espérances pour l'avenir, pour le moment, il n'est riche qu'en déceptions en fait de villes et de chasses au sanglier.

AU DELA DE LA LIGNE

CHAPITRE III

1859-1860

10 novembre 1859.

A un long été de douloureuse mémoire, avait succédé un doux automne plus semblable au printemps qu'à la morne saison où tout languit et meurt. Les roses, les violettes parfumées, les fleurs de l'oranger à la senteur enivrante s'épanouissaient encore dans notre aimable résidence de Miramar, où nous vivions entourés d'une fraîche verdure et des flots bleus de la mer. Tout à coup, le froid s'annonça tristement par une bise glaciale, qui souffla pendant la nuit. Le vent du nord fit invasion dans notre petit parterre, abattant sans pitié nos fleurs et détruisant nos illusions. L'hiver, que nous nous préparions à fuir, troublait les rêves de la dernière nuit que nous devions passer

sous notre toit, et nous poursuivait de ses gémissements sinistres qui semblent dire *memento mori*.

La matinée eut quelques heures de calme, juste pour le départ. Mon cher Miramar se montrait pour la dernière fois dans toute la séduction de sa beauté méridionale. Au lever du soleil, je fis à la hâte un tour de jardin, je cueillis les dernières violettes, je promenai encore mes regards de tous côtés; enfin je descendis l'escalier de marbre de l'embarcadère, et je m'éloignai avec la chaloupe, le cœur oppressé d'un mélancolie profonde.

Quelques instants après, je me trouvais à bord de la *Fantaisie*, petit bâtiment d'une coupe hardie et légère. Ses roues frappaient déjà les flots; les canons de la batterie retentirent en signe d'adieu, et nous nous mîmes en route sur mon élément favori.

La côte et la mer étaient enveloppées d'ombre; Miramar seul brillait, éclairé d'un rayon du soleil d'automne que je pris pour un présage favorable. Bientôt la mer, fouettée par le souffle de la bise, se mit à écumer. La *Fantaisie* dansait à perdre haleine; mais, confiants dans ce navire, déjà plus d'une fois éprouvé, nous voulions gagner encore Pola, où m'appelaient des affaires relatives à la marine. J'avais à visiter un beau bassin à flot, déjà presque terminé, et les travaux de l'arsenal nouvellement ouvert.

A Pola, la bise soufflait si violemment, qu'on se sentait glacé jusqu'à la moelle des os. Je m'indignais d'avoir à supporter ce jour hivernal, bien que ce dût être le premier et le dernier : je m'étais flatté de m'y

dérober, et d'atteindre auparavant la région des tropiques. Je comptais ainsi passer d'un automne chaud et fleuri à la riante saison du printemps, sans avoir à subir les rigueurs de l'hiver.

Messine, 21 novembre 1859.

Le temps s'était éclairci : l'air était merveilleusement doux et bienfaisant. Pour employer la matinée, on fit une petite promenade dans la ville. On visita le jardin public, où les arbres étaient encore couverts d'un épais feuillage; ce n'était partout que fleurs et que bourgeons. Enfin nous donnâmes quelques moments à la cathédrale et à la superbe place sur laquelle elle s'élève.

Vers trois heures, on se réunit pour dîner. Le repas fut joyeux; notre consul, homme de beaucoup d'esprit, et grand causeur, y assistait. A cinq heures, la vapeur nous emportait vers le Phare. Le soleil, près de disparaître, envoyait ses derniers rayons aux nobles montagnes de la Calabre, qui semblaient lui sourire avec un air de gratitude.

Étrange pays que ce royaume des Deux-Siciles! Chaque fois que je le revois, je me sens séduit, enivré des charmes du climat et de la nature, et chaque fois je frémis de nouveau en pensant à l'état où se trouvent ces contrées magnifiques. Il n'y a pas un peuple en Europe, à l'exception peut-être des Lapons, qui soit aussi bas sur l'échelle de la civilisation. Il n'y a pas un gouvernement en Europe qui se

soucie aussi peu que celui-là de l'esprit du temps et des droits de l'homme : ceux qui se sont succédé ici depuis des siècles, tantôt corrompus et perfides, tantôt abêtissants, n'ont su qu'affermir de plus en plus ce préjugé, que le souverain est tout et peut faire tout ce qu'il lui plaît.

Louis XIV a le premier inventé cette maxime, que le prince n'est responsable qu'envers Dieu. Mais Dieu est bien loin de nous, et ne parle pas le langage des hommes. Ses arrêts, même lorsqu'on y aurait dû voir des châtiments, ont toujours été interprétés en faveur du souverain irresponsable ; aussi cette maxime est-elle devenue la pierre d'achoppement du principe monarchique. Il n'y a que ceux qui ne l'ont pas suivie et se sont attachés fermement aux principes du droit, qui se tiennent encore debout.

Ici, on n'a rien fait pour relever la dignité du pays et du peuple. Point de chemins de fer, pas même de routes pour livrer au commerce les trésors de la nature. La justice, ce bien auquel le peuple a un droit imprescriptible, est rendue de telle sorte que seuls les puissants peuvent gagner leur procès. On semble redouter tout ce qui est noble et grand : l'enthousiasme est puni ; l'esprit d'association est étouffé dans son germe, et cependant c'est la seule et vraie force d'impulsion du dix-neuvième siècle, une force sans laquelle un État tombe infailliblement en léthargie.

Et malgré tout, le dernier roi, par cela même qu'il avait un système et qu'il le suivait avec logique et énergie, trouvait des adhérents. Son successeur,

chargé, sans l'avoir mérité, d'un héritage fatal, n'aura peut-être jamais l'occasion de montrer s'il avait le dessein de gouverner d'après de meilleurs principes. Le peuple chante maintenant :

Vivan di Napoli i maccaroni,
Che han più credito de' suoi padroni (1).

Que n'auraient pas fait de ce pays des mains habiles et équitables! Dieu lui a tout donné : il lui a prodigué les trésors naturels; mais les produits indigènes doivent s'en aller à l'état brut, pour être transformés par les fabriques de l'étranger et revenir ici sous la forme d'objets nécessaires à la vie.

L'or même ne manque pas; mais on le dépose, comme un capital improductif, dans la caisse communale, pour le mettre à l'abri des attaques incessantes des brigands. Huit millions sont actuellement enfermés à Messine et moisissent là sans emploi : les habitants ont sollicité la faveur de pouvoir fonder une maison de banque; mais le gouvernement napolitain a fait la sourde oreille.

Les bras mêmes seraient à bon marché, condition des plus favorables pour l'établissement de fabriques; la preuve en est qu'à Messine nous avons aisément trouvé des hommes pour charger à bord le charbon de terre à raison de 11 kreutzers par tonne, tandis qu'à Gravosa, nous ne trouvions personne à raison d'un florin.

(1) Vivent les macaroni de Naples !
Ils valent mieux que les maitres.

Pour finir, montrons par un exemple comment on invite ici les fonctionnaires à voler. A Messine, un officier public a été dernièrement favorisé d'une nomination, dont voici la teneur:

Visti i meriti distinti del di Lei signor padre, ed i lunghi servigi da Lei prestati gratuitamente, noi la nominiamo ad Aggiunto presso l'esazione delle imposte indirette in Messina provvisoriamente, fuori di numero e senza soldo, affine che possa provvedere onestamente ai bisogni della sua famiglia (1).

(Environs de Malaga.) Buen Retiro, 27 novembre 1859.

Nous partîmes de Malaga au galop. On apercevait dans le lointain le bel aqueduc mauresque éclairé par les rayons du soleil; enfin on atteignit le village et le bois d'oliviers, que je connaissais déjà. Les vignes étaient encore couvertes de feuilles; partout les fleurs embaumaient l'air: même les arbres qui se dépouillaient avaient un reste de verdure. Était-ce encore l'automne, ou déjà le printemps? Le ciel était radieux; l'atmosphère avait la chaleur intense qu'elle a chez nous dans la saison fleurie. Le chant

(1) Vu les mérites distingués de monsieur votre père et vos longs services gratuits, nous vous nommons adjoint à la perception des impôts indirects à Messine, provisoirement hors de cadre et sans traitement, afin que vous puissiez pourvoir honnêtement aux besoins de votre famille.

des alouettes retentissait joyeux dans l'azur; les hirondelles décrivaient leurs courbes capricieuses, et les papillons voltigeaient de fleur en fleur.

Au milieu des rochers sur lesquels est assis le village j'aperçus un âne qui cherchait bravement ses chardons en plein soleil. Chemin faisant, je disais à part moi : " Mieux vaut être un âne à Malaga, qu'un savant dans les régions froides et humides du Nord. „ A peine cette pensée malséante avait-elle traversé mon esprit, que la réponse suivait, comme le châtiment après la faute. Nous trouvâmes au milieu de la route, dans un endroit hérissé d'aloès, un pauvre quadrupède aux longues oreilles qui agonisait abandonné de l'univers, et dont l'œil mourant semblait nous demander de l'aide et implorer notre pitié. Il est vrai que chez nous, dans le Nord, on a vu aussi des savants mourir dans l'abandon; et il n'ont pas eu le bienfait d'un chaud soleil pour éclairer leur agonie.

Arrivés à *Buen Retiro*, nous frappons avec le marteau. Après une longue attente, nous voyons paraître l'intendant qui nous demande en marmottant notre permis. Des changements avaient été introduits dans cette demeure, ordinairement si hospitalière. La belle señorita, la propriétaire de ce séjour enchanté, venait d'épouser un personnage de Madrid, le comte de Villacazar; et son mari avait rendu l'heureuse résidence un peu moins accessible. Cependant, après maint pourparler, nous fûmes enfin introduits.

Je ne fis que parcourir les appartements, qui m'étaient déjà connus; et tout à coup je me retrouvai

sur la terrasse, baignée dans les rayons du soleil et embaumée du parfum des fleurs. C'était comme un rêve doré dans un palais de fées. Partout autour de moi, les balcons et les fenêtres étaient couverts de jasmins fleuris : les roses à cent feuilles s'épanouissaient dans tout leur éclat; la rose de l'Alhambra et le *Salvia splendens* brillaient comme des flammes dans la verdure : d'innombrables orangers étaient parés de leurs pommes d'or. A droite, le tableau était encadré d'une verte couronne de *doubangas* centenaires et chargés de leurs fruits; à gauche, on voyait se détacher sur un ciel étincelant une balustrade, où se succèdent régulièrement des statues de marbre d'une blancheur nacrée, des orangers verdoyants et de grands vases d'argile aux formes fantastiques. Comme contraste à cet ensemble si gracieux illuminé par les rayons dorés du soleil, une rangée de sombres cyprès s'élève au fond du jardin. Franchissant leurs cimes sévères, le regard flotte sur la plaine entourée d'une chaîne de montagnes gigantesques. A l'extrémité de cette plaine, on découvre la ville, baignée dans une lumière éblouissante, et assise au bord de la mer dont les eaux tranquilles sont d'un bleu de turquoise. Quelques voiles blanches passaient dans le lointain, comme les images d'un rêve.

Lorsqu'on est placé sur cette terrasse, on se trouve environné des splendeurs de la nature la plus riche, mariées à tout le luxe des arts : le marbre, la verdure et les fleurs s'unissent pour produire une sensation qui excite, échauffe, élève l'imagination. En

de pareils instants, il semble que tout fleurisse au dedans de nous, que notre âme ait des ailes et qu'elle s'élève et chante avec l'alouette dans l'azur dés cieux. *Buen Retiro* est un paradis aérien : là, dans la solitude, sous l'ombrage des arbres séculaires, plongé dans un océan de fleurs et de parfums, on voit étendue à ses pieds la belle terre avec toutes ses richesses ; le regard embrasse la mer sans limites : le monde avec ce qu'il renferme de vie et de mouvement, d'efforts et de luttes, est ouvert devant vous comme un livre immense que vous pouvez feuilleter à loisir.

L'été n'abandonne jamais *Buen Retiro :* jamais ce séjour ne dépouille son vêtement de fleurs. Nos nouveaux arrivés, qui ne connaissaient pas l'Espagne, ni le véritable Midi, étaient comme ravis en extase. Semblables à des hommes qu'on aurait brusquement transportés d'un cachot ténébreux dans un salon éblouissant de lumières et plein de monde, ils ne savaient de quel côté tourner d'abord leurs regards. On se promena dans tous ces endroits délicieux, dans toutes ces allées de feuillage, qui réveillaient en moi les plus doux souvenirs, sans nuire au présent, toujours plein de surprises. Nous pénétrâmes de nouveau, par une allée remplie d'ombre, sous cette vaste couronne de *doubangas* à la riche verdure, où les eaux fraîches de la montagne coulent dans de longues rigoles ornées de coquillages. Nous visitâmes pour la seconde fois le bassin bordé de cyprès qui s'élèvent jusqu'au ciel. Là, nous trouvâmes une nouvelle plantation de bananiers aux larges feuilles et chargés

de fruits innombrables. Les palmiers et le pin géant eurent aussi notre visite : nous allâmes nous délecter à leur pied de la fraîcheur de l'ombre et de la pureté de l'eau.

Il fallut parlementer longuement avec l'intendant, pour lui persuader de nous montrer les grands jets d'eau du parterre. Il se plaignait de ce qu'on dépensait l'eau pour les presses à huile, de sorte qu'il n'en restait plus pour les bassins. Enfin, quand la société se trouva réunie tout entière, le bonhomme se laissa fléchir : les robinets furent tournés, la communication fut établie; on entendit de toutes parts un sourd murmure, et soudain la merveille de *Buen Retiro* se produisit devant nos yeux.

Sous le long berceau de feuillage, une double fontaine jaillit à la fois du sol et de la voûte. L'eau, s'échappant d'une issue en forme de coquille, décrivait un arc et retombait de coupe en coupe; plus loin, le lion espagnol vomissait une nappe limpide dans le bassin peuplé de truites. Des jets d'eau s'élançaient des innombrables vases de marbre : une cascade se précipitait avec bruit au pied de la balustrade sur les larges degrés; les coquillages brillaient, ravivés par l'élément liquide; des sources jaillissaient parmi les fleurs et les buissons du parterre; une poussière argentée enveloppait le noir feuillage des cyprès. Dans le grand bassin, grenouilles et lézards lançaient des rayons de cristal; les divinités aquatiques semblaient se délecter de la fraîcheur du bain : des milliards de perles humides étincelaient joyeusement dans l'air aux rayons du

soleil, et formaient sur le fond de verdure un-arc-en-ciel qui s'élevait jusque dans l'azur des cieux. En se plaçant dans le feuillage de la vigne, à l'extrémité des pièces d'eau, on jouit de l'ensemble de ce tableau féerique, que notre ami le peintre sut reproduire avec une rare inspiration.

L'artiste éminent qui a dessiné ce jardin, a si bien su tirer parti du terrain, que toutes les figures représentées dans l'air par les eaux, encadrées dans les sombres murailles de cyprès, exécutent leurs jeux fantastiques entre le spectateur et les rayons dorés du soleil. Éclairé par derrière, le moindre jet d'eau resplendit comme une gerbe de diamants, sans qu'une seule des perles qui le composent échappe aux yeux éblouis.

Le nouveau propriétaire doit être un homme d'esprit et de goût, car il a choisi ce feuillage pour en faire sa salle à manger. Là, tout en prenant son repas à l'ombre, dans une atmosphère tiède et douce, il fait jouer et murmurer autour de lui les jets d'eau. Un roi ne saurait prendre ses repas d'une manière plus princière, ni rien offrir à ses hôtes de plus parfait. *Buen Retiro* est retourné en de bonnes mains. Que le comte, au sortir de table, se promène sur la terrasse en fumant un cigare odorant, ou qu'assis sur un siége de marbre, environné des senteurs du jasmin, il contemple en un doux loisir le soleil couchant qui jette une teinte pourpre sur les statues, les oranges et les roses, et répand sur la plaine et les montagnes une expression de langueur et d'attente, ce comte est un heureux mortel; c'est un épi-

curien réfléchi et raffiné, qui ne saurait jamais assez rendre grâce au destin de lui avoir donné en partage un pareil coin de terre.

Ce sont les Grecs, ces artistes si ingénieux, si délicats, qui ont su inventer l'harmonie des jouissances. Les Romains, plus grossiers, se sont formés à leur école. Chez nous autres Allemands, buveurs de bière, le sentiment de ces choses fait complétement défaut. Mais aussi nous n'avons pas de soleil pour nous sourire, nous n'avons pas un climat auquel on puisse se fier; notre air est âpre et rude, comme notre vie. Ce n'est que dans le Midi, et particulièrement chez les Italiens, qu'on retrouve encore l'écho des bons vieux temps classiques. Les anciens Arabes ont semé en quelque sorte des oasis dans la suite des âges : nous voyons encore les restes de leurs rêves pétrifiés et comme cristallisés à Séville, à Grenade, au Caire, à Damas. Mais les gens du Nord sont, d'une part, trop étrangers au sentiment des proportions, et de l'autre, nourris par un sang trop épais, pour avoir de pareilles conceptions. L'harmonie des jouissances, entendue dans un sens élevé, suppose la fleur de tous les arts, les lignes heureuses de l'architecture, les plus riches couleurs de la peinture, les nobles formes de la sculpture, les plus doux accents de la musique; et elle fond tout cela avec les parfums de la nature, avec les avantages d'un climat et d'un siècle privilégiés, avec tout ce qui flatte les sens sans les troubler, avec tout ce qui embellit l'existence et affine l'esprit. C'est ainsi que se forment les talents, que l'esprit devient créateur, et que le cœur sait trouver la poésie et les chants.

Nous voulions aujourd'hui essayer un peu de réaliser cette harmonie, en prenant notre *lunch* sur la terrasse aux aspects féeriques, parmi les senteurs du jasmin. Mais à la porte du paradis un ange armé du glaive flamboyant faisait la garde, sous la figure du rigide intendant. Il ne voulut pas souffrir qu'un comestible quelconque vînt profaner l'Éden confié à ses soins. Il nous déclara, avec autant de dignité que d'esprit, que le jardin de *Buen Retiro* n'était pas une hôtellerie, et que s'il accordait à une seule personne la permission demandée, il en viendrait bientôt des centaines. On essaya de le corrompre à prix d'argent : il rejeta fièrement ces offres; et, à la place du vil métal, il gagna ma parfaite estime.

Et moi aussi, je suis possesseur d'un petit paradis, où une foule de gens auraient bien envie de venir faire leur déjeuner, à l'ombre des camellias, sur un moelleux tapis de gazon, devant les flots bleus de l'Adriatique! Plût au ciel que j'eusse toujours un pareil intendant!

La seule concession qu'il nous fit, fut de nous indiquer la cour de la métairie, pour y savourer nos jouissances culinaires. Pâté de foie gras, saumon, chester et viandes froides furent déballés; on déboucha les bouteilles. La charmante princesse A***, toujours aimable, toujours active, nous fit un café délicieux, et *monsignor* fit bouillir le lait avec un rare talent; je dis un rare talent, car il réussit à faire avec ce lait de chèvre espagnol, une crême très convenable pour un déjeuner de septentrionaux. La gaîté et l'esprit assaisonnèrent le repas, qui n'était

pas trop mauvais pour des gens chassés du paradis. J'offris à l'intendant un plein verre de xérès ; mais il refusa, regardant cela sans doute comme un moyen détourné de corruption. " *J'aime que l'Espagnol soit fier :* „ et nous nous retrouvions dans un pays et chez un peuple où le mot " commun „ est rayé du dictionnaire.

Pendant ce temps, notre peintre achevait un portrait fort agréable de ce digne personnage. Celui-ci avait pour compagnon inséparable un jeune homme, qui le regardait avec un air sérieux et étonné. C'était un joli garçon, coiffé du coquet petit chapeau de velours, vêtu du spencer serré à la taille, de la culotte courte et collante, avec des boucles d'argent, et des guêtres de cuir richement brodées. Dans ce pays, où tout le monde est noble et important, ce jeune homme nous fit d'abord l'effet d'un garçon de la campagne; mais nous apprîmes bientôt que c'était le fils du plus riche propriétaire des environs. Il accepta un cigare de la Havane, que je lui offris, et me remercia avec grâce.

Ce ne fut qu'à regret que je quittai mon cher *Buen Retiro* et sa terrasse magnifique ; mais la journée était courte et nos moments étaient comptés.

Gibraltar, 30 novembre 1859.

Il s'agissait aujourd'hui d'assister à une cérémonie fort curieuse, à une noce juive, en compagnie de plusieurs dames de notre connaissance, de la famille du

gouverneur et de quelques invités. Après avoir traversé la ville haute, nous parvînmes, par des chemins en zigzag, devant une maison d'un extérieur assez propre : le fiancé et les anciens nous attendaient sur la porte pour nous recevoir. Nous avions déjà été accompagnés, depuis le *Couvent*, par le plus riche des israélites de Gibraltar, un juif vêtu du frac à la mode moderne.

A notre entrée, nous fûmes accueillis par une musique orientale, accompagnée d'un chant nasillard, qui nous fit songer aux musiciens de l'Évangile. Des groupes nombreux de juifs se pressaient dans un étroit escalier. Conduits par le fiancé, nous nous fîmes jour à travers cette foule. La maîtresse de la maison vint au devant de nous et nous prit les mains d'un air affectueux : c'était une juive aux grands yeux noirs, brillants, au regard fin et réfléchi. Elle était vêtue d'une robe noire à la mode européenne, avec la perruque orthodoxe, où des perles d'or et d'argent étaient enlacées suivant le goût oriental.

Cette femme nous conduisit dans la pièce consacrée à la noce, c'est à dire, dans un salon simple et propre, arrangé à l'européenne. Seulement, en l'honneur de la cérémonie sainte qui allait s'accomplir, une quantité de bougies étaient allumées, en dépit de la clarté du jour. Les plus riches parures resplendissaient dans cette salle : les belles filles d'Israël, venues de Tanger et de Tétuan, avaient prodigué dans leurs toilettes fastueuses l'or et les couleurs les plus vives. Mais, au milieu de cet éclat, parmi ces groupes étincelants, il y en avait un qui éclipsait

tous les autres, autant par sa bizarrerie que par son luxe.

Au pied du mur principal de la chambre, on avait dressé une estrade élevée, tendue d'étoffe verte. Le mur était tapissé de damas rouge : un baldaquin de même couleur couvrait l'estrade. Deux figures assises contre la muraille, semblables à deux sphinx d'Égypte, promenaient autour d'elles des regards sévères et presque menaçants. C'étaient des matrones de Tanger, au teint basanné, et vêtues de riches caftans écarlates, brodés d'or. Leur tête était coiffée d'une pièce de soie retombant à plat, comme la coiffure des rois égyptiens; elles portaient des perruques d'un noir foncé toutes parsemées de pièces de monnaie antique et de joyaux. Entre elles deux, assise sur un divan et appuyée au mur, une personne voilée d'une étoffe de couleur blonde et couronnée d'une tiare relevée de perles, se tenait immobile, comme une figure de cire sur laquelle l'art aurait su imiter, au moyen de couleurs éclatantes, la fraîcheur et la transparence de tons que donne la vie.

Ce spectacle nous frappa d'étonnement. On eût dit le dieu Vischnou dans le temple de Bénarès : cela ressemblait à une idole parée de joyaux, assise sur un autel élevé, entre deux dragons exhalant des flammes.

Ce n'est qu'après l'avoir longtemps regardée, que je pus m'assurer que cette statue de cire était bien de la chair et du sang, et que l'idole immobile, aux yeux fermés, n'était autre que la fiancée juive. Elle était là comme une morte : pas un tressaillement dans les muscles; il fallait une attention soutenue

pour s'apercevoir qu'un léger souffle soulevait son corsage. Sa carnation ne pouvait être entrevue que sous le double voile du tissu et du rouge éclatant qui couvrait ses joues; ses sourcils étaient peints en noir, et trois petites mouches étaient collées sur son visage d'une beauté régulière. Sa tiare élevée, divisée par de riches broderies et entièrement couverte de perles, lui donnait l'air d'un être surnaturel. Son sein se soulevait sous un léger voile, qui recouvrait un justaucorps superbement brodé. Un spencer également brodé d'or, avec de larges manches de soie, était passé par dessus le corsage. Une belle écharpe de soie entourait sa taille; un caftan d'étoffe rouge, avec des broderies d'or, était jeté sur le tout et enveloppait ses jambes; ses pieds étaient chaussés de pantoufles enjolivées de brillants ornements. Les bras et les mains étaient soigneusement enveloppés dans une étoffe de soie rouge.

La fiancée était d'ailleurs couverte de toute sorte de parures. Elle portait des pendants d'oreilles en filigrane avec des perles et des émeraudes; des guirlandes de pièces de monnaie et de pierres précieuses retombaient avec grâce des deux côtés de sa tête; son cou était orné d'un grand nombre de chaînes d'or, avec des médaillons étincelants et des nœuds de corail. Plus tard, il nous fut permis de voir que ses beaux bras blancs étaient encore parés de riches bracelets mauresques, et que ses jolis doigts effilés étaient couverts de bagues. Tel était le costume de cette jeune fille de quatorze ans; l'ensemble en était pittoresque et splendide.

Les deux *mères* de la fiancée, pénétrées de l'importance de leur rôle, gardaient sur leurs trônes une contenance pleine de fierté et de défi. Elles mesuraient la foule avec des regards foudroyants qui auraient fait honneur, en son temps, à la reine Jézabel. Leur animation formait un contraste saisissant avec l'effrayante immobilité de cette jeune figure.

Enfin, le fiancé entra. Sa tête était surmontée d'une sorte de cornet de bois ; une poche de velours, brodée d'or, pendait à son côté. Il était suivi de deux rabbins : l'un était le grand rabbin de Tanger, belle figure pâle, ornée d'une barbe rutilante : un turban, sur lequel était jetée une pièce d'étoffe violette, couvrait sa tête. C'était un vrai personnage de l'Ancien Testament. Derrière lui venait l'autre rabbin, gras, déguenillé, avec des traits grossiers et une barbe de bouc toute blanche. Ce personnage était escorté d'un homme et d'un jeune garçon, qui portaient de gros cierges.

On présenta au grand rabbin un verre rempli de vin sur une assiette. Il commença à se dandiner en chantant d'une voix nasillarde des prières en langue hébraïque, que l'assistance répétait en chœur de temps en temps. Il but ensuite une gorgée, et passa le verre au fiancé pour y boire à son tour ; le vin fut présenté par ses deux *mères* à la mariée. On lui inclina la tête comme à un cadavre, on souleva son voile, et on approcha le verre de sa bouche vermeille ; elle y trempa les lèvres sans ouvrir les yeux, et retomba dans son immobilité. Le verre fut alors brisé. En même temps une vieille juive de

Tétuan poussa le cri de joie aigu et étrange des femmes bédouines.

Le fiancé, garçon affreusement laid et ressemblant assez à un bouc d'Égypte, offrit alors à la jeune fille un large anneau d'or couvert d'ornements. Le vieux rabbin s'avança à son tour, et recommença avec une timbale d'argent la même cérémonie, toujours accompagnée de prières chantées ou plutôt piaillées.

Ces diverses cérémonies amusaient fort les Anglais et les Anglaises qui assistaient en nombre à cette solennité dans des dispositions fort joviales. Ils suivaient les moindres mouvements des personnages, et faisaient les observations les plus comiques. Une vieille dame, qui était assise auprès de moi dans son fauteuil, me contait que le fiancé, pendant huit jours, n'obtenait rien de sa nouvelle épouse, parce qu'elle devait tout ce temps-là rester assise sur son trône, à côté de ses père et mère, afin de recevoir ses parents et toutes ses amies. Elle ajoutait que, comme le mariage n'était qu'une affaire d'argent, la femme avait le droit, au bout d'un an, de se séparer de son mari. A la place de la jeune fille, disait-elle, elle prendrait de suite ce parti, tant le fiancé lui paraissait hideux et repoussant.

Pendant les prières, il nous fallut rester couverts, par respect pour le culte, en dépit de la chaleur qui était effroyable.

Enfin, un parent donna lecture du contrat de mariage écrit sur parchemin. Puis il y eut encore une prière pour la reine Victoria et sa famille.

La fiancée fut alors, non sans peine, descendue de

son trône, toujours les yeux fermés. Elle dut faire deux tours de danse autour de la chambre, sur un rhythme semblable à une sorte de polonaise. Elle était soutenue par deux notables ou parents, à tour de rôle, avec un accompagnement de chants religieux. La peinture dont son visage était couvert ne permettait pas de saisir le moindre mouvement, ni la moindre animation dans ses traits.

Quand on l'eut ramenée sur son trône, la cérémonie proprement dite se trouva terminée. Alors vint la musique, composée d'un violon et d'un homme qui frappait sur un vase, à la manière arabe. Ces artistes s'accroupirent à terre et exécutèrent des airs mauresques avec un chant nasillard. Une petite fille, une espèce d'*enfant terrible* (1), vêtue à l'européenne d'une robe de soie chatoyante comme le caméléon, se réunit à eux. Elle chanta et dansa le *Nahlie ho*, cette danse peu décente que je connaissais bien pour l'avoir vue en Egypte et à Alger. C'est la même danse qui se retrouve, avec une mélodie qui lui est propre, dans tout le monde arabe et mauresque, et qui n'atteint à sa perfection qu'en Espagne.

Après l'enfant, toutes les femmes dansèrent chacune à leur tour, les unes presque contraintes, les autres de bon gré, avec le mouchoir à la main, comme à Alger, ou en s'accompagnant du tambourin. Les plus belles étaient, comme chez nous, les plus parées. Elles se faisaient longtemps prier;

(1) En français dans le texte.

quelques-unes même, au grand divertissement du gouverneur, se laissaient traîner par les hommes, après une bataille en règle, jusqu'au milieu de la chambre. Une fois là, elles ne faisaient plus difficulté pour exécuter, aux applaudissements de l'assemblée, les mouvements qui composent cette danse : contorsions, évolutions, inclinaisons, allongements et autres figures, qui leur donnent l'air de femmes en caoutchouc. A cette représentation, le plus heureux était sir William Codrington, le gouverneur, et la plus étonnée l'excellente lady. Les plus vieilles et les plus laides des femmes juives se mirent en avant et s'offrirent avec empressement pour danser.

L'étoile de l'assistance était une certaine Hadra Nahon, de Tétuan. Elle portait, ainsi que toutes les autres, un costume analogue à celui de la fiancée, mais arrangé avec plus de goût encore et composé de couleurs plus brillantes. Son caftan était de velours bleu brodé d'or; sa tête portait, par dessus le mouchoir de soie rouge, une toque posée en avant, assez semblable à la toque écossaise, et toute garnie de perles. Ces toques sont le signe distinctif des dames de Tétuan : celles de Tanger ne portent que le mouchoir de soie posé à plat.

Le visage de cette jeune femme avait quelque chose de bizarre et de fantasque : des yeux d'un bleu violet, des sourcils hauts, bien arqués, un petit nez relevé, des lèvres fortes et vermeilles, des dents qui brillaient comme des perles. Ses bras, ronds et blancs comme le marbre, ses mains mignonnes et roses, parées d'émeraudes précieuses, étaient de la plus

grande beauté. Hadra Nahon dut danser trois fois, et trois fois elle fut applaudie avec enthousiasme.

La plus belle après elle était une israélite de Tanger, une vraie Judith par la taille et l'attitude : je la reconnus tout d'abord pour celle que j'avais vue à Tanger en 1852. En troisième lieu venait une femme de Tétuan, autre beauté orientale, avec un mélange de coquetterie européenne, des yeux d'antilope, noirs, découpés en amande, un admirable nez grec, une bouche toujours souriante, une expression aimable et mutine. Tout son être avait quelque chose d'opulent et de voluptueux ; quand elle dansait en s'accompagnant du tambourin, c'était la séduction en personne.

Une autre était comique à voir : c'était une femme habillée de vert, taillée à la serpe, toute préoccupée de faire montre de ses membres rustiques. Quant aux *mères* de la mariée, elles lancèrent des regards de vipère lorsqu'on les força de descendre de leur trône pous danser à leur tour. Pendant qu'elles dansaient, je vis les cils noirs de la fiancée s'entr'ouvrir lentement et à la dérobée, puis elle ouvrit un œil après l'autre, comme si elle se réveillait d'un long sommeil de marmotte.

Une vieille femme, grosse et courte, vive comme un lézard, faisait mon bonheur. Il fallait qu'elle vît tout, qu'elle entendît tout, qu'elle menât tout. Ses yeux noirs, vifs, d'une expression enjouée, était toujours en mouvement et furetaient dans tous les coins de la salle pour chercher quelque chose dont elle

pût se mêler. C'étaient des sourires de complaisance, des éclats de gaîté, des étonnements, des questions! Toute sa personne me rappelait singulièrement certaine soubrette hongroise de ma connaissance, commère décidée, à qui le vocabulaire des imprécations, qu'elle lance d'ailleurs sans intention mauvaise, est plus familier que son livre de prières. Son mouchoir de soie était cavalièrement attaché, de manière à former en avant une sorte de corne. Quand on la pria de danser, ses yeux étincelèrent de bonheur, et elle exécuta son chef-d'œuvre avec une animation juvénile. Cette femme doit avoir la mémoire remplie de gais souvenirs, qui font d'elle la coqueluche des siens: aussi, lorsqu'elle se mit à danser, fut-elle saluée par des acclamations.

Je voyais l'enthousiasme du gouverneur s'échauffer de plus en plus : on ne pouvait attendre de lui qu'il mît fin à ce divertissement. Je me décidai donc à en interrompre le cours par des interrogations savamment calculées.

On nous conduisit encore dans une pièce de l'étage inférieur pour nous offrir des rafraîchissements, à savoir : des fruits conservés, un magnifique gâteau de noce, des fleurs d'oranger au miel, que les juifs appellent des *chevelures d'anges*, du vin d'Espagne, que nous bûmes à la santé des nouveaux époux, et d'excellent *Rosoglio di Barberia*. Hadra Nahon et la belle juive de Tétuan descendirent avec une des *mères* de la fiancée, pour faire admirer de près leur riche toilette. Elles se comportaient avec l'assurance de dames du grand monde. Nous leur serrâmes cor-

dialement la main, ainsi qu'au fiancé, et nous revînmes chez nous à la nuit tombante.

Madère, 6 décembre 1859.

Nous étions arrivés devant Madère, et nous longions la côte orientale de l'île. Je revis avec tristesse la vallée de Machico et l'aimable Santa Cruz où il y avait sept années nous avions vécu de si doux moments. Sur le vaste navire rempli de monde, où tous les passagers contemplaient avec extase les merveilles de la nature qui se déroulaient à leurs yeux, j'étais le seul pèlerin de cette époque bienheureuse. Sept ans étaient passés depuis lors sur ma tête, sept ans remplis de joies et de peines, féconds en épreuves et en désillusions amères, rude école d'expérience pendant laquelle la roue de la fortune avait tourné bien des fois d'une façon imprévue et soudaine, amenant tour à tour la prospérité et l'affliction. Ce devaient être mes *années d'apprentissage et de voyage* depuis que j'avais fêté si joyeusement ici mon vingtième anniversaire. Et maintenant, infatigable pèlerin, moderne Ahasvérus, je me retrouvais là, seul de cette société d'alors si heureuse et si brillante. Ils sont tous morts ou dispersés par le monde ceux qui dans la joie des festins me souhaitaient le bonheur ! Fidèle à ma parole, je reviens chercher, sur les flots de l'Océan, un repos que l'Europe chancelante ne peut plus donner à mon âme agitée. Mais une mélancolie profonde me saisit quand je compare les deux époques : il y a sept ans je m'éveillais à la vie, et je

marchais allègrement vers l'avenir; aujourd'hui, en revoyant ces rivages, je me sens une incroyable lassitude : mes épaules ne sont plus libres et légères, elles ont à porter le fardeau d'un amer passé.

Madère : Funchal, 11 décembre 1859.

J'ai visité aujourd'hui l'hôpital récemment fondé par l'impératrice douairière du Brésil. C'est un bel édifice à la fois simple et princier, dans le goût de la Renaissance, et dont la façade rappelle les palais et les hospices de Naples. Il est fait pour recevoir douze poitrinaires de chaque sexe. Les pauvres gens y sont bien installés, et lors même qu'aucun soin ne peut guérir en eux un mal sans remède, du moins leurs derniers instants s'écoulent-ils dans une calme et douce paix. Chaque malade a sa chambre, vaste, belle, aérée, avec une vue admirable sur l'Océan; au centre est l'aimable chapelle toute baignée de soleil, où l'âme s'élève à Dieu, et se réconcilie avec le ciel dont elle est si près. L'hospice dans ses dimensions restreintes est ce qui existe de plus parfait en ce genre, et l'on chercherait en vain en Europe quelque chose de semblable. Il était réservé à Funchal de posséder une création aussi belle. Sur l'escalier une inscription en lettres d'or gravées sur marbre noir rappelle la triste origine de cet établissement. C'est ici que mourut de la poitrine, le 4 février 1853, la fille unique (1)

(1) Comp. la page 318 et les dernières lignes du tome Ier.
(*Note du traducteur.*)

de l'Impératrice; créature accomplie, elle a quitté ce monde imparfait comme un pur ange de lumière, pour remonter au ciel sa vraie patrie. L'hospice est le noble enfantement de la douleur immense d'une mère infortunée, qui a laissé le nom de sa fille à l'édifice où elle cherche la seule consolation qui lui reste désormais, celle de soulager les malheureux. Cette expression sublime de la douleur, cet emploi des biens que Dieu vous a donnés sont le plus beau témoignage d'une âme vraiment chrétienne. De l'hôpital, je me rendis, non loin de là, à la maison où l'ange amèrement pleuré a quitté la terre, et je demeurai longtemps abîmé dans des pensées de tristesse et de deuil sous l'arbre magnifique qui l'entoure et la protége de ses rameaux et de son ombre.

Ile de Ténériffe : Tacoronte, 19 décembre.

On se mit en route de bonne heure. La matinée était froide et âpre. Nous suivîmes assez longtemps le versant nord de l'île, entre des champs bien cultivés et des palmiers, jusqu'à Tacoronte, grand village où l'on nous avait signalé l'existence d'un riche collectionneur, don Sebastiano Cassilde. Nous fûmes reçus de la manière la plus prévenante par cet aimable vieillard, qui collectionne sans se lasser depuis bientôt quarante ans.

Il nous conduisit dans sa maison, qui porte le cachet de l'aisance et du bien-être. De grandes pièces au rez-de-chaussée renferment une collection fort

bien organisée et qui mérite d'être vue. La pièce la plus intéressante pour nous fut celle qui renferme les antiquités du temps des Guanches.

Il y avait quatre momies royales, dont trois étaient étendues dans un coffre. Les corps, desséchés, noircis, mais bien conservés, étaient enfermés dans des peaux de bouc : leur aspect me rappela les figures si horriblement grimaçantes des *Frati secchi* de Palerme. Celles-ci avaient gardé leur chevelure brune ondulée et des dents blanches bien rangées. La quatrième momie était debout dans une vitrine, encore enveloppée de peau et de bandelettes à la manière égyptienne, telle qu'elle avait été trouvée dans la tombe. A ses pieds gisaient les sceaux des rois, c'est à dire, de simples pierres sur lesquelles étaient gravés des bâtons entre-croisés. Les Guanches ne savaient pas écrire et se servaient de ces cachets comme d'une insigne de la dignité souveraine.

Notre collectionneur conservait dans une fiole un échantillon de la substance avec laquelle les momies avaient été embaumées : elle a l'air composée de sang-dragon et d'eau salée. Au dire de Cassilde, elle se liquéfie spontanément par une haute chaleur et par un grand froid : ce dernier point me paraît peu vraisemblable. Don Sebastiano nous donna un assez gros morceau de la substance dure, que nous acceptâmes avec gratitude ; quant à celle qui est liquide, elle ressemble à du café.

Une collection très intéressante encore était celle des armes des conquérants et des victimes de la conquête. Les premières appartiennent naturellement

au moyen âge espagnol : ce sont des épées gigantesques et des hallebardes. Les autres sont des lances à pointe de pierre, des bâtons et des épées de bois. Quand on compare ces armes, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage des Guanches, qui résistèrent comme des lions à leurs ennemis.

Il y a aussi une collection d'autographes des conquérants, qui n'est pas sans intérêt, surtout pour les Espagnols.

En fait de mobilier des anciens habitants, nous vîmes des meules à main et des aiguières de basalte et de brique, semblables à celles que j'avais achetées à Orotava. L'objet le plus curieux à coup sûr était une amphore de forme romaine, avec le chiffre romain XXI gravé sur un côté. Elle a été trouvée dans une tombe royale, et fut sans doute apportée d'Afrique par les anciens habitants.

Nous fûmes très frappés d'une inscription tracée sur le basalte, et découverte dans une carrière de l'île de Palma. Notre ami le peintre, qui s'entend fort aux choses orientales, y reconnut des traces très manifestes d'écriture arabe. Il se trouvait au moins plus près de la vérité que l'évêque de Palma, qui tenait cette inscription pour de l'écriture babylonienne, exécutée par des ouvriers chinois; opinion à laquelle on s'était généralement rangé.

Au reste, le musée Cassilde contient des échantillons de minéralogie, de zoologie, un peu de tout, depuis un fœtus nageant dans l'esprit-de-vin jusqu'à des œuvres d'art. Mais, les beaux-arts s'y trouvent assez mal représentés. Nous nous arrêtâmes de pré-

férence devant les objets d'ethnographie. Les colonies des Philippines et de l'Amérique ont fourni des choses fort curieuses. Mon digne hôte me montra un vieil ouvrage des plus intéressants sur le Mexique: on y voyait dessiné, avec des armes et des costumes, un zodiaque des anciens Mexicains.

Pour revenir aux Guanches, tous les restes que l'on découvre paraissent démontrer qu'ils étaient originaires d'Afrique, et qu'ils appartenaient à une race sémitique qui avait gardé des traditions des anciens Égyptiens. Ce qui prouve qu'ils étaient sémites et vraisemblablement d'une branche berbère, ce sont leurs longues chevelures lisses. Leurs armes et leur mobilier rappellent, par leur forme et leur matière, les usages de l'Abyssinie et de la Barbarie intérieure. La manière dont les momies sont préparées et la forme des sépultures portent le caractère égyptien.

La pierre dont j'ai parlé plus haut serait aussi une preuve d'origine orientale, et renverserait l'hypothèse d'après laquelle les habitants des îles Canaries descendraient des cinquante mille Carthaginois qui, au moment de la prise de Carthage, s'échappèrent de la citadelle et se sauvèrent sur leurs vaisseaux. Malheureusement, on ne sait pas à quelle époque les îles ont été peuplées. L'amphore dont je parlais semblerait indiquer un temps où les Romains dominaient déjà dans quelques parties de l'Afrique septentrionale.

L'émigration a dû partir de l'Afrique : c'est ce qui ressort non seulement des dates que nous avons données, mais encore de la disposition des lieux. On

est si près du continent, que de Fortaventure on aperçoit la côte ; et d'autre part, de la rive africaine, on a dû découvrir les feux et les neiges du pic de Ténériffe. Chacune des îles paraît avoir été peuplée séparément, bien que par une seule et même race, car les conquérants y ont trouvé des analogies de langage et de mœurs, mais avec de grandes différences. Dans certaines îles, la polygamie était en honneur ; en revanche, à Lancerota, les femmes pouvaient avoir trois maris. Chacun d'eux prenait l'empire durant un mois, et pendant ce temps les deux autres devenaient ses serviteurs ; mais la plupart des femmes se contentaient, paraît-il, d'un seul mari.

L'historien Viera prétend reconnaître deux races et deux langues différentes. Comme les Guanches, — ceci est avéré, — n'avaient pas la moindre connaissance de la navigation, toute relation entre les îles était impossible. Cette ignorance et l'absence complète d'usages empruntés au mahométisme font supposer une grande antiquité chez ce peuple. Il est bien vrai que Pline parle de ces îles dès le temps de l'expédition phénicienne et carthaginoise, et dit qu'on y a trouvé les ruines d'un ancien temple ; mais de la population, il ne dit pas un mot. Les Guanches sont un peuple disparu depuis quatre cents ans, et malheureusement leur langue a péri avec eux. Sur leurs mœurs et leurs usages, au temps de la conquête qui les a exterminés, nous avons les documents espagnols, qui ne sont nulle part mieux exposés que chez les historiens Viera et Bergeron. Quelques détails de ces traditions ne sont pas sans intérêt.

Dans l'île de Ténériffe, les Guanches honoraient *Acheman* comme divinité suprême. Le réprésentant du mauvais principe, le démon, s'appelait *Kuaiota :* la croyance populaire plaçait sa résidence dans un cratère de volcan. Selon Viera, l'idolâtrie régnait à Grande-Canarie et à Palma. Dans la première de ces îles, un certain cratère, déjà éteint, jouait un rôle dans le culte religieux : les habitants y offraient constamment des victimes en sacrifice à un rocher qui menaçait ruine, en lui criant : „ Tomberas-tu bientôt? „

Ils avaient aussi un lieu de pèlerinage qu'ils allaient visiter quand la famine les tourmentait. Ce fléau sévissait si fréquemment chez eux, que les femmes n'avaient le droit de laisser vivre que leur premier-né. Ils emmenaient alors tous leurs troupeaux de chèvres, séparaient les jeunes bêtes des mères, et se flattaient d'attendrir l'oreille des dieux vengeurs par les cris lamentables des malheureux chevreaux, auxquels il joignaient leurs propres gémissements.

Les Guanches avaient une divinité particulière pour les hommes, *Eraoranhau;* et une pour les femmes, *Moraïba*. Après l'introduction du christianisme, Jésus et Marie en prirent respectivement la place. Ces deux divinités étaient établies sur deux rochers très élevés qu'on nommait *Pandaïga*, et qui s'appellent aujourd'hui *Santillos de los Antiguos*.

On gardait dans une caverne l'*Aranfaï bo*, animal appartenant à une espèce de pourceaux très petits. Dans les temps de calamité, on le faisait sortir de sa grotte avec de grandes clameurs, et il pouvait vaguer

en liberté jusqu'à ce que le mal fût conjuré. Alors, il était ramené en triomple à son domicile. Des jeunes filles partageaient avec lui la grotte sacrée. Elles portaient des vêtements de peau blanche, beaucoup plus longs que ceux des autres femmes : elles jouissaient de grands priviléges dans les conseils et de la préséance dans toutes les cérémonies; en revanche, elles avaient la charge de présenter tous les jours à l'*Aranfaï bo* une offrande de lait.

Les Guanches honoraient encore un prophète du nom de *Guanamare*, une prêtresse nommée *Tibabina* et sa fille *Tamaronte :* ces deux dernières étaient parentes de la divinité et jouissaient, par suite, d'une grande puissance.

Il y avait une classe particulière de prêtres qu'on entretenait pour embaumer les morts. Après plusieurs lavages à l'eau salée, ils frottaient les corps avec des herbes aromatiques et du beurre de chèvre. Comme les Égyptiens, ils ouvraient le cadavre sur le côté, avec une pierre d'obsidienne aiguisée qu'ils appelaient *tabaros*. Ils le remplissaient ensuite pendant quinze jours d'herbes aromatiques et de poudre de bois, et le laissaient sécher au soleil. Durant ce temps, on célébrait des réjouissances, et des orateurs vantaient les vertus du défunt. Par la dessiccation, le corps devenait léger comme du charbon. On l'enveloppait ensuite dans des peaux de boucs cousues au moyen d'arêtes de poissons, et qui portaient des traits distinctifs. Les personnes d'un rang élevé obtenaient des peaux plus fines que les autres : leurs corps étaient déposés dans des cercueils de

sapin et portés dans les plus hautes cavernes de l'île. Devant les corps, on plaçait un vase de lait, afin que lès morts, au moment de leur résurrection, ne manquassent point de nourriture. Des cavernes ornées étaient réservées aux rois et aux grands; le commun du peuple était entassé, sans embaumement, dans de grandes cavernes. Viera parle de grottes qu'il a vues, et dont les plus grandes, selon lui, étaient nommées *Arrigo* et *Gamar*; il dit y avoir trouvé environ deux mille morts. Au commencement du siècle, on a encore découvert un certain nombre de ces sépultures dans les rochers de Tacoronte et de Sauzal, et les momies qu'on y a trouvées ont approvisionné tous les cabinets de l'Europe. Mais un profond mystère était gardé sur ces endroits par le peuple et encore plus par les Espagnols qui s'y introduisaient; de sorte qu'on en découvre encore de temps en temps de nouveaux.

On distingue les momies d'hommes aux mains, qui sont étendues : les momies de femmes ont les mains croisées par devant. Les jambes sont pliées au genou, et les pieds solidement fixés contre les hanches. On prétend avoir découvert à Fortaventure la momie d'un géant de vingt-deux pieds, nommé *Mapaï*. On dit aussi que les descendants du roi *Uimar* atteignaient souvent à une taille de quatorze pieds, et avaient quatre-vingts dents. Mais tous les corps que l'on peut voir sont de grandeur ordinaire, bien qu'ils offrent selon les îles différents caractères.

Quand un Guanche sentait la mort approcher, il appelait les siens, en disant : *Vaco guare* (je vais

mourir). On le portait alors dans une caverne, on l'étendait sur une peau fine, on plaçait près de lui du lait et du beurre, et l'on fermait l'entrée, afin qu'il pût attendre la mort sans être troublé à ses derniers moments.

Le gouvernement des Guanches était monarchique ; une noblesse puissante se pressait autour du roi. Le dernier souverain indépendant se nomma *Bencomo*, et régna au quinzième siècle. Après une longue et glorieuse résistance, il succomba sous les forces supérieures des Espagnols, et se fit baptiser avec son dernier enfant, la belle et fameuse *Dacila*.

Pour l'île de Ténériffe, on sait qu'elle forma longtemps un royaume à part. Le dernier souverain qui l'ait possédée tout entière et sans diminution de son autorité, fut *Ténerfe* le Grand, qui vivait environ cent ans avant la conquête. Il laissa neuf fils légitimes et un bâtard, nommé *Acaïmo*. Ces dix héritiers se partagèrent l'île ; mais la discorde ne tarda pas à s'élever entre eux : le prince de *Tahoro* s'empara de la suprématie, et obtint par la victoire le titre d'*Onchibe*, ou " Majesté Suprême ".

Après la noblesse venaient le peuple et les esclaves. La distinction des castes est expliquée par la tradition suivante : Dieu créa d'abord des hommes et des femmes, la terre et l'eau : il donna aux habitants de la terre des troupeaux et des fruits ; mais comme l'espèce humaine se multipliait, il dit à ceux qui étaient venus les derniers : " Servez ceux qui sont venus avant vous, et ils vous donneront de

quoi vivre. „ C'est ainsi que la distinction des classes prit naissance.

Le *Tagean*, ou grand-prêtre, qui tenait le second rang dans le royaume, avait le privilége de donner l'investiture de la noblesse. Le candidat devait être né de parents nobles, être riche et en état de porter les armes. Il se présentait devant le *Faïkan*, qui était le grand conseil sacerdotal, et pour cette circonstance il devait avoir les cheveux longs et pendants. Le grand-prêtre prononçait alors à haute voix les paroles suivantes : “ Je vous adjure tous, au nom d'*Alcorak* (Dieu), de dire si vous avez jamais vu N***, fils de N***, entrer dans une basse-cour, ou si vous l'avez vu traire ou égorger une chèvre; ou si vous l'avez jamais vu préparer son repas de midi avec ses propres mains, ou s'il a jamais exercé le brigandage en temps de paix, ou s'il a jamais eu mauvaise réputation auprès des femmes. „ Si la réponse était favorable, le jeune homme recevait l'investiture par la lance, et ses cheveux étaient raccourcis derrière les oreilles. Si la réponse était mauvaise, toute sa chevelure était coupée, il était déclaré appartenir à la classe inférieure et à tout jamais incapable d'atteindre à la noblesse.

Les rois et les nobles avaient devant leurs demeures de grandes places carrées entourées de bancs de pierre, qu'on appelait *Tagoror* : c'est là qu'ils tenaient leurs assemblées et leurs conseils. Ces places leur servaient aussi pour les solennités et pour les fêtes du couronnement. On les ornait de palmiers, de lauriers et de plantes odoriférantes. Le roi vêtu d'une étoffe

précieuse qu'on appelait *tomarek*, s'asseyait sur un trône élevé recouvert de peaux magnifiques.

Voici de quelle manière s'accomplissait le couronnement du roi. Le plus âgé de ses parents ou de ses proches apportait respectueusement un os de l'ancien monarque de Téneriffe, et le présentait au nouveau, qui le baisait, le portait à sa tête, et s'écriait : " Je jure par les os de mon prédécesseur, le grand Ténerfe, d'imiter ses actions, et de veiller au bonheur de mon peuple. „ Après quoi les vassaux l'élevaient sur leurs épaules, en disant : " Nous jurons par la solennité de ce saint jour de nous unir pour la défense de son royaume et de ses descendants. „ Le peuple acclamait alors le nouveau monarque. En voyage, on portait devant le roi une lance ornée d'une banderole.

Le peuple des Guanches était gai et accessible au rire et à la plaisanterie. Même en guerre, les hostilités n'interrompaient pas les fêtes, ce qui est la marque d'une humeur vraiment joyeuse et d'un courage calme. En dansant, ils s'accompagnaient eux-mêmes avec de petits tambours et des flûtes, et ils frappaient des mains en cadence. La danse actuelle des insulaires ressemble étonnamment à celle des juifs de Tanger.

Tous les historiens font le portrait le plus avantageux des anciens habitants de Grande-Canarie : les hommes étaient grands, robustes, agiles, faciles à émouvoir, braves et fidèles ; les femmes étaient belles et tendres : leurs yeux en amande possédaient un charme particulier, comme ceux des femmes du nord de l'Afrique : leurs cheveux étaient longs et fins.

Voici un ancien usage de ce peuple qu'on trouve encore en vigueur au Maroc. Avant le mariage, la fiancée passait trente jours dans une grotte, où on la nourrissait de *gofio :* c'est le couscoussous des peuples berbères d'aujourd'hui. Il fallait qu'elle atteignît un certain degré d'embonpoint. Le mariage ne pouvait avoir lieu avant que le *faïkan* se fût prononcé sur l'aptitude de la mariée. C'était le prêtre ou le chef de la race qui remettait la fiancée à son mari, et qui jouissait, en récompense, du *jus primæ noctis.*

Les cavernes ornées que l'on rencontre ne servaient pas seulement de sépulture aux rois et aux riches : elles leur servaient aussi d'habitation : c'étaient des demeures chaudes en hiver et fraîches en été. La plupart sont devenues inaccessibles. Elles sont ordinairement carrées : des bancs règnent tout autour, et des niches sont pratiquées dans les parois. Les plus belles et les plus élégantes sont les cavernes royales du district de Guimar. Les pauvres habitaient des huttes de pierre.

Le mobilier des insulaires était fort restreint. Il se composait des meules à main dont j'ai déjà parlé, et qui servaient à la préparation du *gofio*, auxquelles il faut joindre les vases d'argile ou *ganigo* déjà mentionnés : ceux-ci servaient principalement, comme aujourd'hui encore chez les Berbères, à conserver le lait. On faisait du feu en frottant l'une contre l'autre des tiges de chardon desséchées, et cet usage s'est conservé dans les îles. Les instruments tranchants, nommés *taboras*, étaient ordinairement faits d'obsidienne; les cuillers étaient des coquillages de mer.

On faisait des aiguilles avec des arètes de poisson ou des épines de palmier : les fibres des animaux fournissaient le fil pour la couture.

Ils durcissaient au feu leurs lances, ainsi que leurs épées. Ces armes étaient de bois, comme on l'a déjà dit : ils se faisaient des boucliers avec l'écorce du dragonnier. Leurs lits étaient composés de fougère recouverte de peau. Ils savaient tresser élégamment des roseaux pour en faire des corbeilles et des armoires. La roche de basalte qui formait les cavernes leur servait de bancs. Ils façonnaient des torches, comme on en voit chez nous dans les Alpes, avec des éclats de bois de pin. Ils avaient même des filets pour la pêche.

Leur vêtement se composait d'une tunique de peau de chèvre, sans manches, attachée sur le côté et serrée au milieu par une ceinture, qu'ils teignaient en vert, en jaune ou en rouge au moyen du suc des plantes. Les femmes portaient le même habillement, mais plus long. C'était le privilége de la noblesse de porter des bas, qu'on appelait *nirmas :* leurs chaussures portaient le nom de *nercos*.

Ce peuple remarquable avait des lois fort justes; seulement il suivait le précepte de l'Ancien Testament : œil pour œil, et dent pour dent. Les sentences de mort étaient exécutées d'une façon horrible. C'était ordinairement au milieu d'une fête : on entendait le criminel sur le sol, et on lui écrasait la tête entre deux pierres.

Après avoir examiné en détail cette curieuse collection, nous prîmes congé du digne vieillard, et nous

le remerciâmes cordialement de l'aimable accueil qu'il nous avait fait.

Grande-Canarie : Las Palmas, 26 décembre.

Nous nous rendîmes à terre de grand matin. Notre première visite fut pour la cathédrale ; mais n'y trouvant pas de messe, nous nous dirigeâmes vers l'église du séminaire. Là, tous les jeunes lévites étaient rassemblés au milieu du temple. La tête coiffée de bonnets pointus, quelque peu chinois, rangés par sections, ils exécutaient assez régulièrement leurs manœuvres, tout en chantant matines. Ces pauvres jeunes garçons, sous leurs surplis, avaient plus envie de rire que de psalmodier leur office comme des machines.

J'éprouve une antipathie profonde pour ces sortes de fabriques où l'on fait du clergé à l'aune : à mon point de vue, rien n'est plus funeste à la vraie religion. L'on prend des enfants qui sont beaucoup trop jeunes, dont l'esprit est trop peu formé pour avoir le moindre sentiment de la grave mission qui les attend; et dès le premier âge on leur imprime une fausse direction : ils n'apprennent pas à connaître le monde par l'expérience de la vie ; on les remplit d'un esprit de caste excessif, intolérant et repoussant, qui n'est pas propre à accroître leur influence et leur autorité spirituelle sur la masse des fidèles.

Les grands saints et les vrais apôtres du christianisme ont tous obéi à une vocation personnelle et choisi leur état avec maturité et conviction. Depuis

saint Paul jusqu'à saint Augustin et à saint Ignace de Loyola, ces puissants esprits n'auraient jamais accompli de si grandes choses dans le domaine de la foi, s'ils n'avaient, auparavant, pu apprécier le monde par ses bons et ses mauvais côtés. Les zélateurs modernes prétendent que les séminaires d'enfants sont de la plus grande nécessité, parce qu'on ne trouverait pas sans cela d'ecclésiastiques. Cette affirmation seule renferme, ce me semble, la condamnation du principe de la contrainte. Le libre choix doit conduire à tout ce qu'il y a de bon dans ce monde; l'esprit est destiné à éclairer, et ne doit pas être enchaîné à la première lueur qu'il projette.

Qu'il s'agisse de militaires, d'artistes ou de prêtres, toutes les institutions destinées à fabriquer des hommes donnent de mauvais résultats. Les écoles militaires de l'Europe orientale, avec la raideur de leur discipline, ne produisent qu'une chose : des troupes exécutant des chefs-d'œuvre sur le terrain de parade, et apprenant les conversions et les déploiements de front comme les singes au théâtre de la foire.

Les écoles modernes de beaux-arts nous ont-elles jamais donné de grands artistes? Des professeurs de dessin, oui; mais le génie est toujours né hors des mœurs de la fabrique!

De même les grands génies de l'Église ne se sont pas formés dans les séminaires. Quiconque n'a pas vu le monde ne peut le comprendre, ni moins encore arriver à l'instruire.

Steamer impérial l'*Élisabeth*, 10 janvier 1860.

De larges dunes de sable et la couleur des eaux, qui devenaient tout à coup d'un vert pâle, nous permettaient de reconnaître l'endroit où le *Rio-San-Francisco* se jette dans l'Océan. Ces longues dunes d'un jaune d'or nous rappelaient merveilleusement les déserts qui s'avancent sur les bords de la mer auprès d'Alexandrie.

Vers le soir, nous vîmes s'éloigner de plus en plus la première île de l'Amérique. Les étoiles brillaient dans la nuit sereine avec un éclat que je n'avais jamais vu. On eût dit des myriades de diamants qui étincelaient dans le ciel d'un bleu sombre. Pour la première fois, il m'était donné d'admirer les *nuées de Magellan* : c'était comme une poussière d'étoiles, comme un souffle d'esprits qui semblait ternir le brillant miroir du firmament.

Brésil : Bahia (ou San-Salvador), 11 janvier 1860.

Au lever du soleil, la côte se trouvait près de nous : c'étaient de vastes dunes recouvertes de végétation. Avec la lunette, et même à l'œil nu, on pouvait distinguer des espaliers de cocotiers superbement alignés qui longeaient le rivage comme des bordures plantées par la main des hommes.

AMÉRIQUE

CHAPITRE IV

BAHIA ET LE BRÉSIL

Bahia (ou San-Salvador), 11 janvier 1860.

Il était dix heures du matin, quand nous entrâmes dans la vaste *Baie de Tous-les-Saints* (*Bahia de todos os Santos*). Le soleil resplendissait dans toute sa gloire ; le ciel d'un bleu d'azur était éblouissant. Mon âme se sentait inondée de joie et d'enthousiasme : c'était un de ces heureux moments où, dans toute la vérité de l'expression, un nouveau monde s'ouvre devant nous. On voudrait avoir cent yeux pour saisir à la fois les merveilles encore inconnues qui se révèlent coup sur coup et de toutes parts. Au milieu de l'allégresse qu'on ressent, on éprouve le chagrin de ne pouvoir tout comprendre et tout recueillir

dans sa mémoire. L'âme a beau goûter, trop rapidement, hélas! la magnificence du tableau : quand on veut la rendre par écrit, l'expression n'est plus qu'une photographie terne et fade, prise, il est vrai, sur la réalité, mais sans couleur et sans vie, lorsqu'on la compare au modèle.

Voilà ce qu'on éprouve plus que jamais dans une nouvelle partie du monde, où la nature seule règne dans sa richesse infinie, où l'attention du voyageur n'est sollicitée par aucune création de l'homme, par rien de limité. Les œuvres de l'architecture se gravent tout d'abord dans la mémoire et peuvent être décrites approximativement. Quant à la nature, partout où elle est maîtresse absolue, elle souffre bien qu'on la salue avec enthousiasme au moment où on la contemple, mais elle échappe au souvenir et à la description. Les sciences particulières peuvent bien décrire ou reproduire les objets dont elle se compose par une sorte d'anatomie qui ne s'exerce plus que sur des corps inanimés ; mais la vie exubérante de la nature, telle qu'elle se présente au Brésil, voilà ce qui est indescriptible. Aussi personne n'en a-t-il encore fait connaître toutes les merveilles : même le pinceau du peintre se sent impuissant ou tombe dans la confusion, dès qu'il essaie de reproduire les images de ces contrées.

Le Brésil est resté ce qu'il était en sortant des mains du Créateur. La forêt vierge, qui s'avance encore à présent jusqu'aux portes des villes capitales, est la même qui existait déjà aux premiers jours. L'homme n'a pas achevé la conquête du pays : il a commencé

la lutte, mais il n'a pas encore remporté la victoire; il n'a pas trouvé d'instrument pour mesurer ces grandeurs. Rome avec toutes les merveilles de l'art qu'elle renferme, est plus facile à embrasser et à décrire que la moindre éclaircie dans la vraie forêt vierge.

Je débute par cette sorte de préface, afin qu'on me pardonne de rester bien au dessous de ma tâche; c'est que dès le premier jour passé sur le sol de l'Amérique, j'ai senti le fardeau qui m'écrasait.

Le panorama de Bahia ou San-Salvador rappelle Lisbonne. Il en est de même du caractère des édifices, surtout des églises et des couvents, qui sont nombreux. On y reconnaît clairement l'effort qu'ont fait les fondateurs, pour imprimer à la colonie le cachet de la mère patrie.

Le nom véritable de la ville, avec tous ses titres officiels, est ainsi conçu : *A Cidade de San Salvador na Bahia de todos os Santos*. Le goût d'allonger les noms à l'infini est un trait distinctif du Brésil : il s'étend aux lieux et aux personnes; je connais des gens qui possèdent quatre ou cinq noms de famille et une vingtaine au moins de noms de baptême, C'est, à mon sens, le signe d'un mérite assez mince : des noms pompeux servent à déguiser le peu de valeur de l'objet qui les porte. Aujourd'hui, la ville s'appelle modestement *Bahia* : entre tous ses noms, on a justement choisi le moins heureux pour la désigner.

Bahia fut fondé en 1549 par le roi de Portugal Jean III. Peu de temps auparavant, ce prince avait

donné en fief à don Francisco Pereira Coutinho le pays tout entier, depuis le cap San Antonio jusqu'au fleuve de San Francisco. La coutume de donner ainsi à des favoris et à des grands de la cour d'immenses contrées pouvait avoir quelque chose de fastueux et d'économique à la fois; mais le progrès du pays en souffrait, et le Brésil en souffre encore. Certains domaines renferment depuis plusieurs siècles des royaumes entiers. Les propriétaires n'ont ni le moyen ni le courage de tout cultiver eux-mêmes : ils n'en cultivent donc qu'une petite partie; et ils sont trop orgueilleux pour diviser et pour vendre le reste des terres qui leur ont été transmises par héritage de père en fils. Ce fait explique en partie pourquoi les forêts primitives ont encore une aussi grande extension, et s'avancent jusqu'aux portes de Rio-Janeiro.

Quant à Coutinho, le premier propriétaire, il passa l'Océan pour prendre possession de son fabuleux domaine. Débarqué dans la Baie *de Tous-les-Saints* (ainsi nommée, je suppose, parce que tous les saints de l'univers y pourraient nager à la fois), notre héros, à son grand étonnement, y trouva établi un Portugais, nommé Alvarez Corrêa, qui, à la suite d'un naufrage, était resté sur ce rivage, et avait épousé la fille d'un chef de la puissante race des Tupinambas.

Corrêa jouissait d'une grande influence sur les Indiens de la contrée, grâce à sa femme, la belle Paraguassou. Il résista aux réclamations de son compatriote, tout chrétien qu'il était : le combat décida en faveur du maître qui représentait la civilisation, et cela pour le plus grand bien de ce côté de l'Océan.

L'infortuné Corrêa fut pris. La jeune Paraguassou, fidèle à son devoir et à son origine guerrière, souleva son peuple de peaux-rouges, et attaqua Coutinho avec tant de bravoure, qu'il dut se retirer avec ses Portugais jusqu'à Ilheos. Mais il emmena avec lui le prisonnier. Les Tupinambas eurent alors recours à la diplomatie : ils invitèrent Coutinho à abandonner sa forte position d'Ilheos et à revenir dans la baie. Coutinho suivit l'invitation ; mais il échoua sur l'île d'Itaparica. Il fut mangé avec ses compagnons par la belle Paraguassou et par les bons Tupinambas. Corrêa se trouvait libre.

Comment la connaissance de cet événement parvint-elle aux oreilles de Jean III, roi de Portugal? La tradition est muette à cet égard. Mais ce qui est historique, c'est que Jean résolut alors d'établir la capitale du Brésil sur la Baie de Tous-les-Saints. Il envoya cinq gros vaisseaux avec 600 volontaires et 1,500 condamnés, sous le commandement du vice-roi Thomé de Souza. A l'arrivée de cette expédition, Corrêa vivait encore : il rendit de grands services à ses compatriotes en leur ménageant des relations amicales avec les Tupinambas.

Bahia doit son rapide accroissement aux Jésuites, qui ne mirent qu'avec trop d'énergie la main à la civilisation du vaste empire du Brésil. En l'an 1588, la Compagnie défendit victorieusement la ville contre les Anglais. A la fin du seizième siècle, la colonisation avait fait de grands progrès : l'État fut divisé en deux provinces, avec deux capitales, Bahia et Rio-Janeiro. Les Portugais s'étendaient de plus en plus

autour de Bahia, si bien que les belliqueux Tupinambas durent se retirer au loin dans l'intérieur du pays. D'autres tribus de la contrée furent lentement anéanties, ou se fondirent peu à peu avec les colons et les nègres.

Quand l'orgueilleux et habile Philippe II s'empara de la couronne de Portugal, après la disparition fabuleuse du brave roi Sébastien, ce fut une ère d'abandon pour le Brésil naissant. Il devint facile aux Hollandais, sous Willekens, de chasser leurs ennemis les Espagnols qui n'étaient pas moins détestés des Portugais, malgré la parenté de race. Mais les Hollandais se comportèrent comme les Espagnols : ce ne fut qu'un étranger qui en abattait un autre. La cupidité égoïste de ce peuple de marchands devint si odieuse aux Brésiliens qui se développaient, qu'ils se soulevèrent en masse; et cela permit à l'amiral espagnol, don Fadrique de Toledo, de reprendre Bahia en 1625. Ces sortes de vicissitudes sont communes dans l'histoire.

Le rétablissement de l'indépendance du Portugal sous la maison de Bragance fut salué avec acclamations par le Brésil, et la domination espagnole prit fin pour toujours. La haine de races, si enracinée dans la péninsule ibérique, et qui a fait des Portugais et des Espagnols des ennemis irréconciliables, s'est transplantée avec une double énergie dans les pays transatlantiques.

A partir de cette époque, Bahia s'accrut rapidement en étendue, en population et en importance commerciale. Le ministère du grand Pombal ne lui

fut pas favorable. Ce ministre avait, avec l'ardeur des réformes, l'humeur inquiète et le goût du changement qu'ont les grands génies. Comme tous les hommes qui se sont élevés subitement, il ne tenait aucun compte des traditions historiques, parce qu'il prétendait faire lui-même l'histoire au pas de course. Avec la précipitation irréfléchie du novateur, il décréta que la capitale de cette colonie gigantesque serait transportée de la ville de Bahia, qui s'était accrue graduellement, sur le lointain rivage resserré par la forêt vierge où s'élève, au bord des eaux tranquilles, la ville bizarrement nommée Rio-Janeiro. A Bahia, cette mesure donna lieu à de violents mécontentements, et aujourd'hui encore ces dispositions se perpétuent par un antagonisme indomptable à l'égard de la cité qui est devenue la résidence de l'empereur.

Au point de vue politique le changement opéré par Pombal était déplorable. Abstraction faite de ce principe qu'un homme d'État doit tirer parti des traditions au lieu d'en faire litière, Rio se trouve trop près de la frontière du sud pour pouvoir servir de centre à cet empire colossal. Le défaut d'unité ne s'est jamais montré plus sensible qu'au moment de l'indépendance, quand la domination royale s'est maintenue à Bahia pendant trois ans contre l'empire qui commençait à naître. Depuis ce temps, les provinces du Nord, avec Bahia qui leur sert de centre, inclinent vers le gouvernement républicain ; et Rio est trop faible et trop éloigné pour faire sentir ses priviléges de capitale. L'empereur a donc pris une

sage résolution en visitant Bahia et les provinces : il a ainsi, par sa présence, tout au moins reculé une catastrophe qui se préparait à éclater.

Puisque nous sommes sur le chapitre de l'histoire, je dois parler d'un autre danger qui menace Bahia et sa population blanche. Deux mots suffisent pour le dire; mais c'est comme un orage suspendu sur la ville et qui pèse mystérieusement sur elle comme la fièvre jaune : Bahia compte dans sa population 80,000 nègres et seulement 40,000 blancs. Ces chiffres permettent de calculer mathématiquement les chances de l'avenir, dans le cas d'un de ces soulèvements qui se renouvellent périodiquement. Je ne parle pas des principes de ruine que l'esclavage porte invariablement dans son sein; j'y reviendrai au moment favorable et j'en donnerai des preuves. Mais laissons pour aujourd'hui les faits historiques, et passons aux spectacles extérieurs, dont la beauté nous charme et nous sourit.

En traversant, à l'heure du midi, la grande place de Vittoria, la chaleur ne nous parut pas aussi insupportable qu'on se l'imagine naturellement. Nous fîmes le tour du vieux fort, bâti en granit, qui défend la ville du côté de la mer; et nous nous engageâmes dans la rue qui conduit sur la hauteur où se trouve la ville de Bahia proprement dite. A droite, le long du mur d'un grand jardin, une troupe de négresses était accroupie sur le trottoir pour y vendre des fruits. Impossible d'imaginer un groupe plus curieux pour un nouvel arrivant. Toutes les tailles, tous les âges, toutes les dimen-

sions se trouvaient là représentés par les échantillons les plus bizarres. On voyait de vieilles négresses en vêtement léger et flottant, de vraies sorcières d'une rudesse repoussante, d'une laideur à faire frissonner : leur cuir noir ressemblait à du caoutchouc ratatiné et ridé; leurs mains et leurs pieds noirâtres se livraient à une gymnastique de singes; leur tête petite, semblable à celle de la tortue, était coiffée d'une laine courte et blanche : avec cela de longues dents d'une blancheur éblouissante, et des regards d'une hardiesse répulsive, illuminés par l'eau-de-vie. Ces affreuses créatures apostrophent l'étranger avec une faconde sarcastique, pour lui offrir des goyaves, des bananes, des noix de coco et mille autres fruits plus petits, qui m'étaient inconnus et que produisent les forêts vierges.

Près de là, semblables à des animaux qui ruminent, reposaient de véritables monstres, dans la plénitude des formes de la jeunesse, étalant aux regards des passants des masses de chair noire d'une amplitude et d'un développement véritablement gigantesques. Une femme en particulier frappa nos yeux par ses formes extraordinaires. Elle portait le costume pittoresque et singulier des négresses brésiliennes, qui rappelle encore la patrie africaine : une robe de cotonnade à fleurs éclatantes flotte négligemment autour des hanches qui se balancent mollement; une chemise blanche sans manches, qui semble jetée là par hasard, enveloppe le buste; pour circuler dans la ville, un châle de couleurs bariolées tombe des épaules en plis pittoresques; des perles de verroterie,

avec des amulettes païennes, descendent tout du long de la poitrine; un turban de gaze blanche ou bleu clair est roulé autour de la tête. Les couleurs claires et voyantes vont très bien à ces teints bronzés, dans l'embonpoint de la jeunesse; en ce sens et dans cette mesure, il y a place chez ces femmes pour une certaine coquetterie.

La femme dont j'ai parlé trônait avec un air de satisfaction au milieu du groupe. Son cou et ses épaules auraient fait honneur à l'empereur Vitellius: son sein, aux trois quarts découvert, était en harmonie avec ses amples proportions; et cependant ces charmes exotiques ne manquaient pas d'un certain éclat, grâce au ton velouté et bronzé de la peau. La dame en était bien persuadée pour son compte, et le manifestait assez par un sourire de contentement.

Ce qui me frappa le plus, je l'avouerai naïvement, ce fut de voir que les négresses pouvaient avoir des cheveux blancs comme la neige, ce qui fait un effet aussi désagréable que possible : d'ailleurs cette chevelure n'est, chez les femmes mêmes, qu'une laine courte. On est si habitué dans nos pays à regarder la longueur des cheveux comme une des principales parures du sexe féminin, qu'on recule d'abord d'étonnement à la vue de ces têtes de femme couvertes d'une frisure si parcimonieuse.

Dans les différentes familles d'animaux, nous ne regardons que le type fondamental, et faisons à peine attention aux différences individuelles : toutes les autruches, tous les ânes, tous les faisans nous paraissent se ressembler entre eux. Il en est de

même, cela est triste à dire, lorsque nous regardons nos semblables noirs, lesquels, pourrait-on objecter, ne sont qu'approximativement nos semblables. On trouve presque toujours chez les nègres le même type de visage: il n'y a de différences que celles de l'âge et de la stature. Ordinairement, la taille est élancée et bien prise : la nature dans cette race ne produit pas d'estropiés. Chez les hommes, on rencontre de temps en temps des corps d'athlètes, surtout parmi ces fameux portefaix, qui rappellent les bronzes antiques. La nuque et les omoplates sont remarquablement belles de formes ; les jambes au contraire sont grêles, et les mollets manquent absolument comme chez le singe.

Les femmes sont élancées pour la plupart : leur démarche est élégante, leurs mains sont petites et très jolies; le buste est très bien pris et souple; mais le sein pendant et presque toujours plat comme une planche, est un affreux caractère de la race.

Hommes et femmes ont en général des yeux étincelants, dont l'expression ordinaire est celle d'une bonhomie rusée; mais quelquefois aussi l'on y voit flamboyer soudainement les instincts du tigre : quant à l'expression de sentiments plus élevés, on la chercherait en vain dans ce sombre miroir de leur âme.

Les enfants des nègres sont de jolis joujous; malheureusement leurs mouvements rappellent trop le quadrumane des forêts vierges et des cocotiers. Quant aux vieillards, ils sont affreux : la dignité, cette beauté de la vieillesse, leur fait défaut; ils me

font penser malgré moi à certain vieux singe devenu tout blanc que j'ai vu si triste au *Jardin des Plantes*. Chez les noirs, l'enfance et la vieillesse se rapprochent de la bête : ce n'est que dans la jeunesse et dans la plénitude de la force qu'ils semblent un moment s'élever au rang d'êtres humains.

Le costume des hommes ne se compose absolument que d'un pantalon blanc et d'une chemise blanche ouverte : sur la tête ils ont un chapeau de paille tout déchiré, en forme de baquet. Les esclaves qui appartiennent à des maisons riches y joignent un spencer d'étoffe bleue.

J'étais surpris de rencontrer toutes les cinq minutes un cloître immense. Ces couvents sont des bâtiments semblables à des prisons, d'un aspect mystérieux, comme à Palerme. Des murailles gigantesques, percées de fenêtres étroitement grillées, témoignent de la réclusion dans laquelle vivent les habitants de ces demeures ; de hautes tours, en forme de donjons, avec des galeries grillagées, permettent de regarder de loin la cité bruyante, l'Océan aux eaux bleues et le pays couvert de sa verdure antique.

Il faut voyager pour apprendre. Je ne me serais jamais imaginé que dans une monarchie constitutionnelle et démocratique, comme le Brésil, et sous un gouvernement si pauvre, des couvents innombrables pussent subsister; ni que dans le voisinage des abris épais qu'offrent les forêts vierges, on eût besoin de la retraite d'un cloître. En Europe, un monastère peut devenir le seul asile paisible qui s'offre

à la liberté individuelle ; ces murs sacrés peuvent être une garantie désirable contre la passion, la séduction et l'intrigue. Le cloître peut être la seule tombe capable de renfermer celui qui se suicide moralement (je prends cette expression en bonne part). Mais à quoi bon tout cela en Amérique, où la forêt vierge, avec ses murailles de verdure et ses profondeurs non frayées, se présente comme la vraie patrie de la paix de l'âme et des cœurs blessés par le monde?

Il y a d'ailleurs bien des personnes qui, au moyen âge, se seraient réfugiées dans des cloîtres, et qui préfèrent maintenant l'émigration en Amérique. C'est surtout pour ceux qui ont pris la résolution de rompre avec un passé orageux pour se faire un avenir régulier, que l'Amérique est excellente. Car l'Océan est large, bien large : c'est le fleuve de l'oubli ; celui qui le traverse reçoit par cela même comme un second baptême, qui lave le sang dont ses mains peuvent être souillées. En Amérique, ainsi que dans les cloîtres véritables, on ne demande jamais au nouvel arrivant d'où il vient, ni ce qui l'amène. Quelque pervers qu'il ait pu être en Europe, il peut, avec de l'application et de la persévérance, devenir pour sa nouvelle patrie le plus honorable des hommes, une individualité tout à fait respectable.

Les monastères, quelque utiles qu'ils aient été et qu'ils puissent être encore en d'autres pays, ne sont évidemment ici qu'un jeu, qu'on n'a pas le courage ni peut-être le droit d'interdire. A l'exception des franciscains et des capucins, qui donnent des

missionnaires, à la vérité plus que médiocres et fort peu édifiants, les ordres religieux au Brésil ne sont qu'un objet de luxe, qui ne peut réjouir le cœur de Dieu. Dans ces maisons innombrables règne la tiédeur et l'absence complète d'œuvres spirituelles. Le pape, qui a déployé une sévérité si sage contre le relâchement des ordres religieux en Europe, rendrait un service immense à la religion en diminuant (car lui seul peut le faire), la multitude des monastères brésiliens, en réformant les capucins et les franciscains, et en les ramenant à leur destination primitive. Les innombrables couvents de femmes ne sont plus guère autre chose que de vieilles armoires où l'on conserve des chiffons de rebut.

Du balcon de notre hôtel, on peut observer à son aise les passants qui remontent de la partie basse de la ville, par la principale artère de Bahia. C'est surtout la colonie allemande qui revient de ses affaires l'après-midi, et regagne Vittoria, le quartier de l'élégance et du luxe. On voit alors la rue remplie de têtes blondes, dont le visage a pris des teintes livides sous le climat du Brésil. Des hommes à la haute stature gravissent la pente en soufflant, et chemin faisant concluent encore des affaires.

Cette foule germanique est fendue quelquefois par le passage rapide d'un palanquin : c'est celui de quelque riche Brésilien qui s'en va faire la sieste. Un instant après, il repose au milieu de ses trésors, et s'endort dans son hamac élégant, sous sa fraîche véranda, où pénètre la brise de mer : de fidèles esclaves l'environnent : il sommeille doucement et sans

mauvais rêves. Si vous voulez savoir comment il est parvenu à la richesse, comment il a rassemblé les millions qui lui font un oreiller si commode, vous aurez facilement la réponse en pleine rue : c'est par le commerce de la chair humaine, par le trafic des noirs, fait sur une échelle gigantesque, ou par la fabrication de la fausse monnaie. Cet homme n'en est pas moins un personnage très honorable : il aura quelque beau titre de noblesse ; il va à la cour et il fait partie de l'entourage de l'empereur dans les occasions solennelles. Il dort aussi paisiblement que les saints dans le paradis. Et pourquoi ne dormirait-il pas en repos ? La notion de la conscience est tout à fait absente sous le ciel des tropiques : sous ce climat d'une éternelle douceur, ce degré de sensibilité morale paraît être inconnu. La conscience faisant défaut, il ne saurait y avoir de religion véritable, et naturellement le besoin ne s'en fait pas sentir. Mais ce que ces nababs du Brésil ne peuvent supprimer, c'est l'expression féroce de leurs yeux noirs, sombres, toujours en quête de quelque chose : on ne peut les regarder sans éprouver un sentiment d'horreur et une sorte de frisson.

Nous fîmes dans l'après-midi une excursion en dehors de la ville. Les forêts du Brésil sont comme la république des plantes : l'homme, ce despote de la création, n'y paraît qu'à titre d'hôte, et n'y exerce pas encore de royauté. C'est la vraie image du paradis, où chaque enfant du Créateur vivait et se mouvait à sa guise. Là où la nature ne connaît pas encore de castes, les petits peuvent vivre à côté des grands.

Ce serait une illusion de prétendre décrire une pareille forêt, n'eût-elle rien de la majesté colossale, écrasante, de la forêt vierge. Nul auteur ne l'a entrepris avec confiance; et nul à coup sûr n'y a réussi. On peut photographier Saint-Pierre de Rome ou le palais du Louvre; l'écrivain peut les reconstruire pierre à pierre, colonne à colonne, dans un ordre mathématique, pour la satisfaction du lecteur curieux : il peut dire les couleurs de l'édifice, il peut en énumérer les habitants actuels et anciens; mais quant aux forêts du Brésil, la description ni la photographie n'en peuvent donner une image satisfaisante à qui ne les a pas vues. Il y manque toujours l'échelle, le rapport avec le pays. Si vous voulez en avoir une idée, vous n'avez absolument qu'un parti à prendre qui est de faire vos malles et de vous mettre en voyage.

En cherchant à me rendre compte de ce que j'ai vu, de ce spectacle que j'ai si pleinement goûté, que j'aurais voulu fixer sur la rétine de mes yeux, graver dans mon cerveau, je me représente un tableau changeant sans cesse, un kaléidoscope merveilleux, où des figures toujours nouvelles prenaient naissance pour s'évanouir aussitôt dans la verdure qui confond tout et embrasse tout.

Nous avions devant nous la serre la plus riche et la mieux ordonnée, mais infiniment supérieure à tout ce qu'on connaît en Europe, avec le ciel bleu pour toiture, et les feux d'un soleil équatorial pour faire ressortir l'éclat du feuillage. Naturellement, l'élément principal de la forêt se compose d'une infinité d'ar-

bres élancés, aux branches bizarres, qui s'élèvent jusqu'aux cieux : leur couronne aérienne est formée de feuilles vigoureuses, brillantes, qui tiennent le plus souvent du laurier ou du camellia : leurs tiges, qui se pressent vers la lumière, sont menues et presque toujours lisses. Parmi ces groupes d'arbres qui se poussent, se serrent et se dépassent, çà et là quelques vieux colosses, au tronc majestueux, énorme et robuste, étendent leurs branches gigantesques : ce sont les tours qui relient entre elles les différentes parties de la forêt, les antiques témoins de la puissance primitive de la nature, les patriarches qui ont vu passer les siècles à leurs pieds. Sur eux et autour d'eux, comme il arrive aux grands d'ordinaire, se presse ce monde parasite, qui est un objet d'étonnement toujours nouveau pour le voyageur sous le ciel des tropiques. Tantôt, ce sont des broméliacées aux larges feuilles, qui se suspendent aux branches du colosse et y forment une sorte de nid, chef-d'œuvre d'architecture naturelle; parfois, avec leurs racines extérieures, semblables à des branches de corail, elles sucent une blessure que les orages ont faite à l'écorce de leur appui vénérable. Tantôt c'est une orchidée qui étincelle dans la couronne de l'arbre, où elle emprunte au soleil l'émail dont elle fait sa parure. Ce brillant parasite du monde des plantes semble précipiter malicieusement des fleurs à terre pour attirer les yeux du voyageur sur son existence aérienne. Tantôt on voit des tillandsies se balancer comme en rêvant aux extrémités des rameaux; ou bien un philodendron aux feuilles hardiment décou-

pées, avec sa tige semblable à une peau de lézard, grimper, comme un animal étrange, sur le large tronc du géant.

La couronne des arbres semble un échafaudage tout préparé pour l'exposition des plantes parasites : elles y boivent dans le ciel les chauds rayons du soleil. Mais tous les étages, jusqu'au sol lui-même, ont leur couche de végétation. Au dessous de la cime, des lianes partent de la tige du patriarche, traversent l'air, et vont enlacer, comme un réseau, tous les arbres plus jeunes qui l'environnent. A mi-hauteur, un bouquet de plantes à grandes feuilles ovales s'étend en forme d'arbre ou de palmier : ce sont quelquefois de jeunes plants, dont la croissance se trouve arrêtée. Enfin tout en bas, le sol humide et couvert de feuilles tombées produit des fougères, des aroïdes, et une variété immense de plantes touffues.

Mais les plus beaux endroits sont ceux où une éclaircie dans la forêt donne passage aux rayons du soleil : alors la nature, inondée par la lumière créatrice, se livre à tous ses transports : la verdure resplendit d'un éclat nouveau ; une végétation merveilleuse germe et fleurit : le palmier s'élance vers le bleu du ciel et se berce mollement, comme un songe gracieux ; les feuilles gigantesques du bananier sacré s'épanouissent à l'aise : les royales scitaminées brillent et flamboient au sein de leurs feuilles d'azur ; le rotang se balance capricieusement entre les cimes des arbres, avec ses chaînes pendantes où les bouquets de feuilles reviennent régulièrement, comme si

les distances avaient été mesurées; les tiges des bambous à l'aspect féerique montent du sein de ce sol aux énergies primitives et frémissent doucement dans les airs. Le soleil radieux envoie du haut du ciel ses brûlants baisers à cette libre et joyeuse famille qu'il a engendrée. Au milieu de toutes ces choses, l'homme seul est étranger : en contemplant cet Eden d'un regard étonné, ravi, il sent qu'il n'en fait pas partie; il est comme un enfant qui se serait indûment introduit dans un jardin étranger.

Après nous être arrachés de la forêt, nous nous trouvâmes dans une riante vallée, sur le bord d'un ruisseau ombragé par de magnifiques bananiers, et qui met un moulin en mouvement. Des noirs étaient occupés à la moisson et au travail des champs. Hormis le pantalon et le chapeau de paille pyramidal, ils étaient absolument nus : leurs corps robustes, couverts de sueur, brillaient sous un soleil vertical comme des bronzes antiques. C'était une véritable idylle brésilienne. Partout le calme, le silence, la verdure, avec une brise douce et chaude. On découvrait au loin la mer étincelante et unie comme un miroir : tout autour de la vallée, les bois s'arrondissaient sur la pente des collines. Ces masses de feuillage, en dépit de leur diversité, présentent une harmonie de lignes exquise : elles se fondent ensemble, s'unissent gracieusement, s'enchaînent au moyen des lianes, et sous la lumière éclatante du soleil, produisent des effets de clair-obscur réellement enchanteurs.

Dans la vallée, sur les bords du ruisseau, nous

vîmes de délicieuses prairies du plus beau vert : cela vaut la peine d'être dit, car on ne s'attend à rien de pareil sous les tropiques.

Plus loin une bonne route, assez large, forme une rampe sur la colline, passe devant une petite maison abandonnée, et conduit dans les bois situés sur l'autre versant. La forêt s'arrondit en voûte au dessus du chemin : on entre sous ces profondeurs mystérieuses comme dans une grotte fraîche et enchantée.

Le premier objet qu'on y rencontre, ce sont des scitaminées avec leurs fleurs d'un rouge de cinabre, ces fleurs magnifiques qu'on ne voit briller chez nous que de temps en temps dans un bouquet de prix offert à une grande dame, ou dans une exposition d'horticulture. Nous nous donnâmes le plaisir d'en cueillir un grand nombre, avant de nous enfoncer dans la forêt.

Ce chemin ombragé, abstraction faite des singularités de détail, nous rappela vivement nos paisibles chemins forestiers sur les hauteurs qui s'élèvent derrière la ville de Vienne. C'était un bois frais et vert, comme ceux d'Allemagne, avec une épaisse voûte de feuillage ; mais en regardant de près, on voyait que ces arbres étaient une espèce de laurier ; on se souvenait alors qu'on n'était plus sur le continent européen. Je fus frappé de la quantité de plantes dégarnies de feuilles qui se trouvent sous ces sombres voûtes : privées de la lumière du soleil, elles végètent, dans cette zone tropicale ! Les lianes mêmes sont nues jusqu'à la haute région des couronnes : elles ressemblent

plutôt à des cordes ou à des conducteurs de paratonnerres qu'à des plantes vivantes. On est trompé chez nous par de mauvaises compilations, lorsqu'on se les représente comme de riches guirlandes de feuillage suspendues aux branches d'une manière fantastique. J'avais cru aussi jusqu'à ce jour que le palmier était l'arbre le plus répandu du Brésil : or, tout au contraire, il y est rare, mais il n'y est que plus beau. Les essences dominantes sont des arbres feuillus, avec des troncs nus et fermes, des couronnes élevées, et des feuilles petites, d'un vert sombre et luisant. Le chemin que nous suivions sous les bois était plein d'ombre, de verdure et de fraîcheur, comme le sont chez nous les bosquets en été. Nous y trouvâmes de très beaux philodendrons.

Je marchais en avant de la société entre deux murailles de feuillage : tout à coup un objet passa devant moi, rapide comme la pensée. Mes sens étaient tellement éveillés que rien ne m'échappait, ni un son, ni un mouvement. Je vis de nouveau cet objet passer comme l'éclair, s'élever et s'abaisser; enfin, après mainte allée et venue en tout sens, et toujours avec la rapidité de l'éclair, ce mouvement ce concentra devant une liane tout près de moi : c'était une vibration incessante, un bourdonnement, une oscillation mille fois répétée. On eût dit une pensée saisie au vol et enfermée dans un battement d'ailes, flottante et suspendue dans les airs.

Je ne m'étais pas trompé, mon œil l'avait pressenti et reconnu : étonné et ravi, je me trouvais en présence du premier colibri que j'eusse encore rencon-

tré. C'était bien là cet oiseau que les Brésiliens, par une inspiration poétique qui ne leur est pas souvent donnée en partage, appellent *Beija-flor* (baise-fleur). Je pus faire un signe à mes compagnons de voyage, et nous fûmes bientôt réunis en cercle autour de cette merveille : nous jouissions de ce spectacle longtemps désiré, dont nous avions entendu parler si souvent : nous tâchions de le fixer dans notre mémoire.

Ici, la réalité dépasse toute description et toute attente. Ce qui relève le charme de cette apparition, c'est que ce petit être est insaisissable, qu'on ne saurait reproduire ses mouvements, ni le garder en captivité. Semblable à une image apparue en songe, il se trouve là sans être attendu, et fuit au moment le plus intéressant. Ce n'est que mort qu'il tombe dans les mains de l'homme, c'est à dire, quand il a perdu son charme principal, cette vivacité qu'il ne déploie que dans un monde fleuri.

Le colibri échappe au jugement prosaïque; il ne se laisse pas plus analyser que l'arome des fleurs, que le souffle poétique ou l'accent de la harpe éolienne. Il est si petit, si gracieux, si rapide qu'il se soustrait en quelque sorte à la définition commune de la substance des corps. Il semble ridicule de le classer dans un des règnes de la nature. On le prendrait plutôt pour quelque joyau du paradis, qui serait resté par hasard dans les forêts du Brésil. C'cst comme la quintessence des trois règnes, concentrée en une mignonne petite créature qui bourdonne dans l'atmosphère des tropiques : c'est la vie animale avec la forme et les couleurs d'une fleur fantastique et l'éclat étincelant

de la pierre précieuse qui brille d'une lumière propre et mystérieuse. Aussi, le pesant Portugais lui-même a-t-il trouvé pour cet être merveilleux un nom charmant, et il s'est élevé cette fois jusqu'à la conception d'un mythe poétique : il regarde les *beija-flores* comme des âmes d'enfants morts. Cette nation grossière n'a pu ainsi se défendre de voir dans le colibri un être supérieur et qui n'a rien de terrestre.

Même la vie de famille du colibri, son nid semblable à une fleur, ses œufs qui ressemblent à des perles, paraissent soustraits aux lois la matière, et n'être en quelque sorte qu'un jeu poétique. Les mouvements de ce petit être qui navigue dans l'air et vit du parfum des fleurs, ont quelque chose d'espiègle et de tout à fait original. Si quelque part une plante aromatique du monde tropical déploie son éclat, soudain le petit être ailé apparaît, comme par un coup de baguette, sans qu'on sache d'où ni comment. Il va et vient, se balance et se précipite, scintillant de l'éclat des pierres aux rayons du soleil : son œil, perçant comme une pointe de diamant, cherche la fleur qu'il va honorer de ses baisers, et aussitôt il s'arrête devant celle qu'il a choisie : il vibre, suspendu dans l'air; son corps étincelant paraît en repos : il plonge sa tête dans le calice de pourpre, et il en suce le miel. On croit maintenant pouvoir le considérer à l'aise..., il est déjà loin, et folâtre en bourdonnant dans l'éther azuré ; mais soudain il revient à sa fleur..., il renouvelle ce jeu charmant à plusieurs reprises, et enfin satisfait, il s'évanouit

dans l'océan de verdure, et va retrouver son nid moelleux.

Celui qui nous tenait attachés à l'étudier, fut assez aimable pour rester longtemps à son élégant festin : nous pûmes jouir à loisir de ce spectacle indescriptible. C'était un colibri-émeraude : sa gorge et sa poitrine avaient les reflets de cette pierre précieuse, son ventre était blanc, son dos d'un brun sombre. Le corps était à peine long de deux pouces, la largeur des ailes d'environ trois pouces; son long bec était pointu comme une aiguille. Quand il se balançait, ses mouvements ressemblaient à ceux de nos phalènes, lorsqu'ils sucent du miel. Je regardai comme une très rare bonne fortune d'avoir vu un colibri dès le premier jour que je passais sur le sol du Brésil; car cet oiseau n'y est pas aussi commun qu'on se le figure en Europe.

Quelques moments après, de retour à Bahia, nous visitions la riche et élégante villa de notre consul, construite dans le nouveau style brésilien. Les habitations brésiliennes sont le miroir fidèle de la vie sociale de ces pays : l'idée d'un petit monde intime et retiré en est totalement absente; c'est l'effet du climat : l'on n'a pas à s'y prémunir contre l'âpreté des saisons, et l'on n'est point forcé de tromper la nature. La volupté de l'air et de la végétation est telle que l'on ne songe pas à ces jouissances de la vie domestique dont on éprouve le besoin dans les pays où l'hiver se distingue de l'été. La maison brésilienne n'est point un centre autour duquel vient se grouper le petit monde du propriétaire, ce n'est

qu'alternativement un parapluie ou un parasol, et pour la nuit un lit à baldaquin où l'on peut à son aise se dépouiller de ses vêtements pour savourer la fraîche et vivifiante haleine de la brise. Mais de là précisément le malheur de ces régions tropicales, à savoir que la maison, par la force même des choses, ne peut y abriter de souvenirs et n'y a point d'histoire; et cela contribue à donner aux habitudes un caractère d'inconstance et de changement qui étouffe dans son germe l'idée de la famille; car de même que la demeure n'est qu'un lieu de passage, de même aussi le lien de la famille n'est formé que momentanément: on procrée, on vient au monde, et l'on vit pour le reste d'une façon assez analogue à celle des bêtes de la forêt vierge.

Il y a proprement quatre facteurs (et trois d'entre eux sont négatifs) dont les influences diverses et combinées concourent à détruire au Brésil le lien domestique et social : — l'absence de la maison patriarchale, héréditaire, solidement constituée et cohérente, dans laquelle les générations successives poursuivent leur existence avec les mêmes principes et les mêmes mœurs; — l'absence complète de l'idée et du sentiment de la conscience, effet inévitable d'un climat toujours égal, de la richesse d'une nature exubérante ; ce qui entraîne à son tour — le troisième point : l'absence absolue de cette base religieuse qui fait que l'homme aspire à quelque chose de supérieur à la simple nature; mais justement le malheur a voulu qu'ici la nature fût trop belle; — quatrièmement enfin, la plaie hideuse et à jamais flétrissable de

l'esclavage, cette plaie qu'il est du devoir de tout honnête homme de combattre par la parole et par les actes, à quelque condition sociale et à quelque pays qu'il appartienne; or l'esclavage suppose et engendre à son tour les trois vices précédents.

Comment donc la prospérité d'une maison pourrait-elle subsister à côté de cette institution désastreuse? Comment une conscience humaine pourrait-elle se former là où il y a des hommes hors la loi, et où des êtres qui ont une âme sont asservis à l'arbitraire et au caprice d'autres êtres leurs semblables? La religion n'est-elle pas une dérision, une pure comédie là où le blanc s'arroge le droit de traiter l'image du Créateur comme une bête de somme, ou plutôt comme une chose? Comment peut-il tenir une religion pour véritable, et même en respecter une en général, quand il rejette en dehors des droits de l'homme une partie de l'humanité, et ne la considère que comme des masses de chair et de sang faites pour être bâtonnées?

Je ne comprends pas comment un prêtre catholique, au Brésil, peut avoir le courage de prêcher l'Évangile du haut de la chaire chrétienne, à moins de l'arranger *ad usum Delphini*. Mais hélas! ainsi que j'ai eu plus tard l'occasion de m'en convaincre, en dehors du vénérable nonce qui gémit inutilement dans son saint zèle apostolique, il n'y a point ici de prêtre vraiment digne de ce nom. Ce ne sont que des fonctionnaires portant une robe noire et disant la messe, uniquement parce que c'est la mode. — Les étrangers, au Brésil, ne sont malheureusement que

des hôtes de passage, et tout remplis du désir bien naturel de franchir de nouveau les vastes plaines de l'Océan.

12 janvier 1860.

Une place escarpée, auprès de l'arsenal, devant la porte de la douane, est le principal endroit où se rassemblent les fameux portefaix de Bahia. Ce sont des types qu'on ne peut passer sous silence. Ces portefaix sont des esclaves de race noire. Tant qu'ils conservent quelque force, leurs propriétaires les louent pour ce métier : c'est une source de revenu qui produit plus que la location de bœufs d'attelage. Le maître n'a à s'occuper que de la nourriture de cette espèce d'animaux noirs. Ils sont à peine vêtus de légères guenilles de toile; ils vont nu-pieds et nu-tête. Ils portent sur leurs larges épaules les plus lourds fardeaux au moyen d'un long bâton : ils se mettent, s'il le faut, à quatre, à six et même à huit, et le fardeau est suspendu en l'air sous la traverse. Les porteurs marchent en se balançant et en accélérant toujours le mouvement; ils fredonnent, puis hurlent un chant lamentable, et tout couverts de sueur et trottant sans relâche, ils continuent toujours cette psalmodie. Leurs yeux étincellent et semblent leur sortir de la tête; leurs muscles se gonflent : le chant accompagne en mesure le mouvement du corps, que rien ne peut déranger. On s'écarte, par une crainte instinctive, devant ce triste attelage

d'hommes; ces accents lugubres résonnent dans le cœur de l'Européen et lui font désirer de fuir ce paradis pour repasser l'Océan. J'ai vu, à l'heure de midi, par une chaleur brûlante, de ces caravanes de portefaix monter la rue escarpée au trot, en soufflant et en hurlant en mesure : je restais silencieux à regarder ces malheureux; et quand ils avaient disparu, j'entendais encore longtemps retentir sur la hauteur leurs accents lamentables. Ce sont pourtant des hommes; et ceux qui les ravalent à cet usage se disent citoyens libres d'un pays libre! Et ils croient que leur pays fleurira sous un tel régime! Et ils ne sentent pas tout ce qu'il y a là de malédiction et d'infamie!

Les chants de ces nègres méritent qu'on en dise un mot. Ils sont improvisés sur une mélodie qui revient toujours. Bien qu'il y soit question le plus souvent de *farinha* et de *cachaça*, ils jettent souvent aussi une certaine lumière sur les rapports entre le maître et l'esclave et sur la manière dont ce dernier est traité. Quelquefois même il s'y mêle un souvenir de la patrie lointaine, située de l'autre côté de l'Océan, qui se trouve interposé comme une barrière infranchissable entre le droit naturel et le commerce des âmes. Quand ils ont improvisé un couplet, il est ensuite répété incessamment sur le même rhythme; et quelques mots contiennent souvent tout un poème d'arbitraire. On aimerait à penser que ces accents plaintifs ne peuvent manquer de produire leur effet; mais les propriétaires d'esclaves sont cuirassés par le vice : pour eux le langage des noirs n'est qu'un

son bestial, et ils n'ont point d'oreilles pour l'entendre.

Nous nous rendîmes bientôt sur la colline de *Nossa Senhora do bom fim* entourée de palmiers et battue par les flots bleus de la mer. Notre attelage nous traîna jusque sur la place, devant une église d'une blancheur éblouissante, construite dans le goût *rococo*. Une belle et large terrasse s'étend auprès de l'église : on y monte par des degrés réguliers ; elle porte des bâtiments d'habitation.

Le tumulte d'une foire régnait en ce moment sur la place et autour de l'église. La population noire, en vêtements de fête bariolés de couleurs criardes, se poussait, courait, s'embarrassait avec force tapage et toute sorte de grognements. Quelques calèches, chargées de *senhoras* en pèlerinage ou de citadins attirés par la curiosité, ressemblaient à des nacelles s'efforçant de gouverner au milieu des flots mouvants de la foule, pour aborder à la terrasse de l'église. On voyait suspendues au dessus des têtes des boîtes de verre remplies de comestibles. De petits groupes de débitants de *cachaça* formaient comme des îlots au milieu de cet océan d'êtres humains. Un échafaudage, nouvellement dressé, promettait monts et merveilles pour l'après-midi.

Notre équipage fut heureusement tiré au travers de la foule par nos quatre chevaux écumants ; nous descendîmes, et nous nous laissâmes porter par le flot jusqu'au bâtiment principal. Nous pénétrâmes à l'intérieur par une porte latérale, comme une eau qui se précipite par une écluse. Nous nous trouvions

dans une longue galerie, bien éclairée et richement ornée : des gravures enfermées dans de brillants cadres d'or étaient suspendues aux murailles; la lumière du dehors, entrant par de larges et hautes fenêtres, comme dans un salon, se jouait sur des lustres étincelants. Un air de gaîté et de réjouissance régnait dans la salle.

Une longue rangée de jeunes et folâtres négresses occupait l'étendue de l'un des murs. Leurs charmes bronzés étaient voilés plutôt que cachés sous des gazes transparentes et des étoffes de couleurs voyantes; elles se livraient à un caquetage étourdissant, et se donnaient les attitudes les plus commodes, les plus abandonnées et les plus voluptueuses. Elles vendaient toute sorte d'objets de religion, des amulettes, des cierges et des comestibles, qu'elles avaient dans des corbeilles ou dans des coffrets vitrés. Aux yeux d'un bon catholique, tout cela doit faire l'effet d'une profanation : car sous couleur de pèlerinage, il se mêle plus de paganisme qu'il n'est permis à cette fête populaire des nègres.

Tout se passait fort gaîment dans la salle : la foule se pressait en riant et en babillant autour des vendeuses; celles-ci, tout en badinant, se livraient à des manéges de coquetterie fort risqués, et jouaient de la prunelle avec ces noirs lourdauds, qui, groupés autour d'elles, ne restaient pas inoccupés. C'était un tableau de sauvagerie orientale dans un cadre emprunté à la civilisation. Tel devait être l'aspect du temple de Salomon, quand le Seigneur leva le fouet et interrompit le commerce de ses compatriotes d'une

manière si éloquente. Ici le fouet n'aurait pas suffi; on aurait eu besoin d'un grand balai mû par la vapeur. Mais, en consentant à mettre de côté le scrupule religieux, c'était un coup d'œil fort agréable et fort gai : un peintre y eût trouvé matière à de charmantes études.

En nous poussant en avant, soit à travers le courant, soit avec lui, nous parvînmes dans une vaste pièce décorée de riches ornements : certains ustensiles indiquaient que c'était la sacristie. Un ecclésiastique jaune comme un coing, appuyé sur un coffret, à côté des ornements d'autel et du calice, s'entretenait de la façon la plus intime, avec quelques *senhoras*. C'était une sacristie confortable et riante.

Le courant nous remporta comme il nous avait apportés, nous poussa et nous entraîna à travers la salle du marché, où continuait le même commerce, et nous jeta enfin, en nous pressant de manière à nous étouffer, dans une grande et belle salle d'un aspect étincelant. Des lustres innombrables, chargés de bougies allumées, descendaient de la voûte ; les murs blancs et dorés étaient ornés de tableaux. Un air de fête et de joyeuse entente régnait sur tous les visages : il semblait qu'il ne manquât plus que les violons et les timbales pour commencer la danse folâtre. La salle était comble : on ne voyait que figures noires, jaunes et brunes, et parmi elles, les femmes les plus belles : quelques-unes étaient de vrais colosses ; leur sein libre et leurs épaules magnifiques portaient des colliers de corail, de verroterie,

et même des agrafes d'or et des amulettes : toutes paraissaient ravies et exaltées par l'influence du *cachaça* : comme trophée de fête, elles portaient un élégant balai. C'était une occasion sans pareille pour faire des études sur la chair de couleur et sur le costume des nègres.

Les nègres célébraient leurs saturnales. L'esclavage n'existait plus pour le moment : à la liberté de leurs mouvements, à la folle gaîté des noirs et des hommes de couleur, à leur habillement quelquefois riche et pittoresque, on voyait bien qu'en ce jour ils se sentaient heureux. On aurait pu trouver là des échantillons de la race de toutes les grandeurs et de toutes les formes, depuis la matrone à la démarche pleine de prestance, au corps presque rond et toute chargée d'or, jusqu'à la fillette à peine éclose, aux yeux étincelants, légère et élégante comme une gazelle; depuis le vieux noir à la tête blanche, au visage de singe, au clignotement bonasse, jusqu'au bambin malfaisant et criard. Tout cela se mêlait et se bousculait : ici d'anciennes connaissances se saluaient et s'embrassaient ; là, deux nègres esclaves, qui demeuraient aux côtés opposés de la ville, se serraient la main ; ailleurs, une matrone adressait par dessus la tête d'une voisine le bonjour à un colosse d'embonpoint qui arrivait en se balançant. D'autres s'étaient rassemblés en groupe et bavardaient gaîment des événements du jour et d'aventures amoureuses. Partout régnait la joie, partout se manifestait le plaisir de vivre. On voyait que c'était une fête longtemps attendue, où les nègres se sentaient entre eux.

La société tout entière s'accordait pour faire entendre un caquetage incessant et retentissant.

Et nous aussi, nous bavardions gaîment et à voix haute en nous poussant dans la salle. Je promenais mes regards curieux dans l'assemblée, pour bien graver dans ma mémoire ce sabbat des nègres. Tout à coup, à l'autre extrémité de la salle, je remarquai sur un point élevé une figure qui allait et venait d'un air inquiet, jetait les yeux sur un livre, regardait autour d'elle, et semblait de temps en temps plonger et remonter. Je n'en pouvais croire mes yeux: je regardai encore une fois, et je vis toujours le même homme à la même place. Soudain, un trait de lumière frappa mon esprit : je fus saisi d'horreur et de scandale!... c'était l'ecclésiastique au teint jaune qui accomplissait les cérémonies de la messe (car à coup sûr cela ne pouvait s'appeler dire la messe), et qui, sans se laisser déranger, les accomplissait pour lui seul, comme s'il en donnait une représentation au milieu de la fête populaire! Je ne pouvais plus en douter : nous étions dans l'église; cette grande salle de danse était la maison de Dieu, un temple brésilien, et tout ce peuple noir qui caquetait était une réunion de chrétiens baptisés, de soi-disant catholiques, qui assistaient à la messe.

Les prêtres brésiliens prétendent que c'est ainsi qu'il faut initier les noirs à la crainte de Dieu, qu'ils n'entendent rien à des sentiments plus élevés, et qu'on ne peut les retenir à l'église que par le divertissement entremêlé de *cachaça*. Pour les propriétaires d'esclaves, cette opinion est, à vrai dire, fort

commode, car elle imprime au nègre le caractère de la brute, et sert jusqu'à un certain point de justification à l'esclavage.

Nous n'avons vu que ce qui se passe le matin dans le temple; mais l'après-midi et surtout le soir, quand le *cachaça* a porté la félicité jusqu'au comble, toute retenue inspirée par la crainte de Dieu doit disparaître, et sans doute ce sont de véritables bacchanales, où les passions victorieuses couronnent dignement la solennité.

Le point de départ de la fête est un pèlerinage de femmes, qui se rendent dans cette église pour obtenir la fécondité : à cette fin, elles doivent laver la terrasse qui est à l'entrée, ainsi que le pavé du temple. De là cet élégant balai que chaque femme porte avec elle, et cette pantomime par laquelle on feint de jeter de l'eau et de se garer. Nous avions remarqué partout ce manége au milieu de la presse, et nous nous en étions fort égayés. Je ne sais si ce lavage et tout ce qui s'ensuit profite beaucoup à l'objet qu'on se propose : en tout cas le miracle n'est pas général et paraît se borner à des exemples isolés, car la statistique démontre, au grand chagrin des aristocraties esclavagistes, que la population noire diminue notablement tous les ans. Les principales raisons de ce fait sont les mauvais traitements que subissent les esclaves, leur immoralité et l'absence complète de mariage régulier, la rigueur avec laquelle les négresses mères sont contraintes au travail jusque dans la grossesse la plus avancée, et enfin l'abus du *cachaça*. Ajoutez encore un fait odieux, et qui n'est que trop fréquent :

les femmes esclaves, pour se venger de leurs despotes en leur enlevant un capital important, font elles-mêmes avorter leur fruit. Ces saturnales sont donc simplement devenues une occasion de divertissement, comme autrefois la fête de sainte Brigitte à Vienne.

Tandis que nos oreilles étaient assourdies par cette joie grossière et toute sensuelle, nos yeux furent frappés par la vue de deux grandes fresques qui occupaient le bas du chœur de cette étrange église. L'une représentait *a morte do peccador*, l'autre *a morte do justo*. Le pécheur, en proie à une maladie cruelle, se retourne sur son lit de douleur, et les messagers cornus sont déjà prêts à escorter au feu de l'enfer l'âme qui se sépare du corps. Le juste au contraire s'en va commodément et doucement, et des anges remplissent l'office d'accoucheurs à la seconde naissance de l'âme purifiée. Ces deux compositions étaient si grotesques, qu'elles auraient été beaucoup plus à leur place dans le *Punch* que sur les murs d'une église.

Nous visitâmes ensuite l'église des jésuites, dont un sacristain mulâtre, loustic assez plaisant, nous fit les honneurs de la façon la plus drôle. C'est avec une indignation comique qu'il nous peignit des couleurs les plus vives la haine qu'inspiraient les jésuites au Brésil. Il nous conta, avec un accent guttural, et d'un air d'admiration divertissante, comment le sage, le grand Pedro Ier les avait fustigés. Ces faits héroïques de son histoire nationale lui paraissaient pleins de grandeur. Il ne regrettait qu'une chose, c'était

que les RR. Pères, avant de partir, eussent enfoui dans leur église un trésor d'une valeur inestimable, dont on n'avait jusqu'à ce jour rien retrouvé, bien que le fait fût parfaitement certain. Sa fureur contre les jésuites était infiniment amusante, et c'était l'expression du patriotisme brésilien. Mais ce peuple a-t-il gagné à l'expulsion subite des habiles jésuites? c'est encore une question.

Si l'on cherche à s'affranchir de toute opinion préconçue, on arrive à se convaincre que le gouvernement faible et intolérant du Portugal leur a beaucoup trop lâché la bride, sans savoir ce qu'il faisait; mais d'autre part, ils ont été, dans l'extrême Occident, les gardiens d'une science et d'une civilisation qui maintenant se perd tout à fait. Ils ont percé des routes au loin dans les forêts; ils ont fondé des établissements modèles dans les profondeurs du continent; ils ont su, avec la souplesse qui leur est propre, s'attacher les sauvages tribus des Indiens. Voilà ce qu'on a chassé à coups de fouet avec les Pères. Si le gouvernement avait connu l'art difficile de se mettre au dessus des jésuites, et d'employer leur ténacité, leur habileté, leur savoir, à étendre la culture intellectuelle dans le pays, peut-être n'aurait-on pas vu le Brésil tomber dans l'état de sauvagerie où il est réduit aujourd'hui. La religion en est-elle mieux pratiquée qu'auparavant? C'est ce que pourrait dire le patriarche archevêque de Bahia. Quant au gouvernement, moins clairvoyant que le rusé compère de Berlin, il a rejeté loin de lui d'utiles instruments. Il se trouve maintenant sans ressources en présence

des forêts ; il ne sait quelle direction suivre, et voit une tribu indienne après l'autre se détacher de lui. Voilà ce que j'ai recueilli de la bouche de protestants et de vieux athées du Brésil : ces gens-là sont beaucoup plus intelligents et plus justes que ceux qui se disent catholiques dans ce pays. Moins les jésuites et les autres ordres religieux peuvent s'entendre en général avec le mouvement à la vapeur que nous voyons en Europe, plus ils peuvent être utiles dans les pays à demi civilisés, s'ils sont bien dirigés et si l'on a soin de les faire passer de la vie contemplative à l'action.

Nous remontâmes en voiture, pour nous faire conduire en toute hâte vers le *Campo santo*. Nous montions, nous descendions; c'était une succession de vallées verdoyantes et de collines en pente douce, nous respirions un air frais et embaumé. Une vapeur orangée voilait le ciel : la verdure qui couvrait la terre paraissait plus riche encore dans la lumière du crépuscule, les lignes et les contours des choses se voyaient de plus en plus dans une ombre qui portait à la rêverie. Dans une vallée profonde, qui ressemblait à un parc, des masses de bambous, arrondies comme de vastes ondes, semblaient animées; on eût dit qu'elles se soulevaient pour venir au devant de nous. La lumière se changeait en une demi-obscurité mélancolique propre à jeter l'âme dans cet excès de bien-être qui confine à l'inquiétude, à la crainte et à la tristesse : le cœur se sent alors à la fois rempli et oppressé. Ce genre de malaise inexplicable, dont on ne saurait se défendre aux heures de pressentiment, me gagnait peu à peu.

Au moment où nous descendions dans la vallée, une suite de voitures défila devant nous, et parmi elles un char doré, tiré par quatre chevaux noirs, avec un dais de velours tout couvert de houppes d'or et de plumes d'autruche ; un vieux nègre assez semblable à un singe, en livrée espagnole, occupait le siége : un toit noir et or, qui ne couvrait plus rien, gisait dans l'intérieur de ce char triomphal, derrière lequel s'avançait une file de calèches. On venait d'expédier un riche à sa dernière demeure ; et les héritiers retournaient chez eux au galop pour faire un dîner de gala et se livrer aux doux rêves de la sieste. D'autres équipages de même espèce, les uns pleins, les autres vides, les uns riches, les autres pauvres, roulaient sur la route par cette douce soirée, à travers les beautés de la riante nature.

Mon émotion, mon trouble allaient toujours augmentant. Encore une éminence franchie au galop, et nous étions devant la villa funéraire. La dernière lueur du jour qui s'éteignait, la dernière onde des rayons brisés du soleil glissaient sur le parc consacré à la mort. Nous entrâmes dans un vaste jardin, où les plus belles plantes du monde formaient des allées régulières, bordées de tombeaux de marbre baroques et sans art. Entre ces monuments, on a établi des parterres de fleurs magnifiques, de petits sentiers et de grands bassins remplis d'eau. On dirait que ces parties du jardin vides et paisibles, où ne s'élève aucune tombe, sont destinées aux promenades des morts. Ces fontaines et ces bassins de marbre sont dépourvus de jets d'eau : peut-être le mouve-

ment des eaux effraierait-il les ombres qui passent silencieusement. Qui sait si le fossoyeur ne s'aperçoit pas souvent, le matin, qu'il manque aux buissons des roses, que les morts ont cueillies et emportées dans leur tombe à la première lueur de l'aube?

Il y avait quelque chose qui faisait frissonner dans ce contraste entre la mort et le luxe de ces dispositions uni à la fraîcheur que répandait partout la nature. L'impression d'inquiétude causée par cette heure solennelle fut encore troublée par l'arrivée du gardien. C'était un prêtre jovial, en robe flottante, avec un chapeau à cornes haut de forme, un long rabat blanc, un visage jaune, tanné, grimaçant. Ce personnage nous assiégea de son bavardage retentissant, dont le ton s'élevait de plus en plus, et qu'il accompagnait d'une gesticulation de télégraphe. Il nous fit, comme il nous l'annonça lui-même en se rengorgeant, les honneurs de sa propre création. Il y a quelques années, la fièvre jaune éclata : il conçut alors l'idée d'établir pour les morts ce parc si commode. Il avait persécuté de ses cris les gens de Bahia jusqu'à ce que cet ouvrage splendide, ce monument du progrès fût achevé et qu'il pût lui-même passer agréablement ses journées au sein de sa création, comme il nous assura qu'il le faisait. Il habite la maison des morts, située au centre du parc. Il nous raconta d'un ton suraigu et avec des gestes véhéments la visite de l'empereur au *Campo santo* et la satisfaction extraordinaire que le prince avait témoignée en voyant son chef-d'œuvre. Pour moi, il

suffirait de ce gardien effronté, dont l'enthousiasme était probablement échauffé par le *cachaçá*, pour me faire prendre en horreur la pensée de reposer un jour en ces lieux. Un pareil organe pourrait remplacer avantageusement toutes les trompettes du jugement dernier.

Je quittai avec un sentiment mêlé d'indignation et d'horreur ce champ de repos si coquet : ces tombes de marbre, toutes ces dispositions, si dépourvues de goût, me rappelaient, malgré moi et par l'effet du contraste, le cimetière de Naples si poétique, et dont la beauté dépasse tout ce qu'on en peut imaginer. A cette heure, l'atmosphère pesante, étouffante de la fièvre jaune reposait sur la contrée : je m'éloignai avec effroi du jovial gardien pour fuir toutes les beautés matérielles de ce parc funéraire.

On nous montra de l'autre côté de la route, avec un air de dédain, les murs du cimetière où reposent les pauvres hérétiques allemands. Rejetés par la religion de charité, ils ont dû acheter un champ pour eux. Ils ont essayé déjà plus d'une fois de planter sur la porte le signe de la réconciliation et de la paix; mais il a toujours été arraché pendant la nuit par la populace des libres penseurs. Voilà ce que fait une nation qui s'imagine être la plus éclairée du monde, et qui désire tant de voir s'établir sous son climat fiévreux ces bons Allemands, si commodes pour les étrangers!

Je ne saurais dire si les esclaves ont un cimetière particulier. Cette séparation entre des cadavres est tout ce que la cagoterie a pu imaginer de moins in-

telligent et de moins charitable. Ces gens seront bien surpris au jour du jugement, quand Notre-Seigneur paraîtra sur son tribunal, et que dans la vallée de Josaphat, où il n'y a pas de mur de séparation, tous, un à un, s'avanceront en tremblant, sans distinction, devant le Juge redoutable! Ces pensées ne firent qu'accroître l'inquiétude mélancolique qui s'était glissée dans mon cœur. Il me semblait que le souffle empesté de la fièvre jaune pesait sur la vallée et sur la plaine, où les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses.

13 janvier 1860.

Aujourd'hui nous traversâmes à la hâte la petite ville d'Itaparica, avec le désir de revoir le plus tôt possible la nature. Nous aperçûmes seulement çà et là quelques mulâtres, qui s'avançaient avec curiosité pour regarder ces étrangers qui passaient. Nous approchions déjà du jardin qui environne la ville, lorsque nous rencontrâmes un petit bout d'homme, vêtu d'une sorte d'uniforme de garde national, le bâton officiel à la main. Ce personnage plein d'empressement se mit à bourdonner autour de nous comme un frelon. Il ne savait pas bien comment et à qui s'adresser : enfin il s'accrocha à la personne de L***, et lui fit connaître qu'il était le représentant de la haute police, et qu'il avait été commis par “ le chef „ *o chefe*, pour nous accompagner et nous guider, et pour remplir auprès de nous les fonctions

de protecteur et de Mentor. O siècle infortuné, que celui qui nous a vu naître! Ainsi, même dans les forêts vierges, de la police! même de l'autre côté de l'Océan, l'œil vigilant de la loi! le bâton patriarcal levé sur les serpents et les tarentules! la surveillance appliquée aux singes et aux perroquets! Pauvre Brésil, ne saurais-tu rien emprunter de mieux à notre Europe réglementée? De la police en uniforme dans les forêts vierges!

Je nè pus réprimer un éclat de rire; cependant je protestai énergiquement, comme *citoyen du monde*, contre cette tutelle qui m'était imposée. L*** notre consul, avec sa docilité germanique, formée à l'école des 37 puissances patriarcales, se trouvait fort embarrassé. Il insinuait qu'il fallait se soumettre au magistrat armé du jonc. Pour moi, je donnai carrière à mon éloquence dans le goût anglais; la compagnie fit chorus, et nous déclarâmes avec énergie que nous ne ferions pas un pas de plus, tant que l'œil de la loi ne serait pas fermé. Faire la chasse au perroquet et au papillon, dans les bois sauvages, sous l'escorte de la police impériale, en vérité, cela n'était pas possible! Après de longs pourparlers, notre fermeté triompha, notre protestation fut admise, et le serviteur de la loi disparut.

Itaparica, comme en général toutes les excellentes terres du Brésil, reste inculte et en friche, parce que ce pays magnifique est trop vaste et a trop peu d'habitants. Les bras manquent pour travailler, et les contrées les plus belles, les mieux situées sont abandonnées à elles-mêmes et à la nature. On

cherche à remédier à ce mal en employant des forces mercenaires; mais aujourd'hui que la libre importation des esclaves est défendue, cette précaire ressource commence à tarir à son tour, et la population nègre diminue notablement d'année en année. Aussi la décadence du Brésil est-elle rapide. Si le gouvernement ne se hâte d'organiser un système régulier pour attirer des colons, s'il ne triomphe de son aversion traditionnelle pour les étrangers, s'il ne sait pas dompter le parti des esclavagistes, tout ce vaste empire se disloquera, la forêt vierge reprendra le dessus, et gagnera de proche en proche.

On dit ici : “ Le Brésil est plus grand que l'Europe, dix fois grand comme l'Autriche. „ Ces mots sonnent bien à l'oreille, et l'on peut s'enfler de ces fières idées; mais l'obéissance à la volonté de l'empereur, jusqu'où s'étend-elle? Pas même partout où la hache du colon a éclairci la forêt : car les riches colons sont bien plus puissants et plus indépendants dans leur petit royaume que le grand empereur dans Rio Janeiro. Comptez le nombre de milles carrés qui sont cultivés dans le Brésil, et cet État gigantesque va se réduire d'une étrange façon!

Mais tant que subsistera l'esclavage, il ne peut être question de progrès réel ni d'accroissement profitable. L'esclavage et la bonne colonisation ne sauraient vivre côte à côte; les propriétaires de noirs ne peuvent s'accorder avec l'équité. Supprimer l'esclavage serait donc le premier acte de la renaissance du Brésil; cela ne se passerait pas sans douleur : mais tout ce qui a vie en ce monde a été enfanté dans la

douleur; en tout cas, le mal serait préférable à la décomposition et à la pourriture.

Les froids politiques donnent des raisons révoltantes pour justifier le maintien de l'esclavage. Si un acte d'autorité le supprimait, disent-ils, un grand nombre de propriétaires se verraient immédiatement ruinés de fond en comble : car privés de machines humaines pour le travail, ils ne pourraient cultiver leurs immenses domaines. Ainsi, pour ne pas porter atteinte à cette paresse dans laquelle une caste de propriétaires s'engraisse honteusement, il faut que des générations d'infortunés se consument sous une odieuse tyrannie! Et pourtant ces nègres sont des hommes et des chrétiens; ils sont nés libres sous la loi de Dieu! On les tient bien pour tels, puisqu'on les baptise, et puisque leurs propriétaires ont si souvent des enfants avec des négresses, — des enfants qu'ils portent ensuite sur le marché pour les vendre eux-mêmes! Quel mépris de la logique et de la morale, quelle offense à tous les principes de l'humanité! Pourquoi les gazettes ultra-libérales, pourquoi ces champions zélés du droit n'écrivent-ils pas sur de pareils faits? Serait-ce parce que l'exploitation de la chair humaine est sous-entendue dans une constitution libérale et démocratique? Est-ce là qu'on reconnaît ce que ces bavards appellent fièrement un gouvernement éclairé? Mais qu'est-ce que le gouvernement du Brésil? De quoi se compose-t-il? Uniquement de propriétaires de haras noirs! L'empereur lui-même possède un des plus grands de ces haras à Santa-Cruz, près de Rio!

Pourquoi, avec de pareilles institutions, ne pas revenir simplement au paganisme? Ce serait plus logique et plus commode. Il serait plus facile d'accommoder l'esclavage avec le droit divin : on diviserait le ciel en antichambre et en salon; dans le salon les blancs, les noirs dans l'antichambre!

Je commence à comprendre pourquoi les défenseurs de l'esclavage ont inscrit dans leur constitution démocratique un article qui interdit à l'empereur et à son héritier présomptif de sortir du Brésil : en pays étranger, ils pourraient être frappés d'une lumière différente sur la question de l'esclavage.

Il est impossible que des colons acceptent de pareilles lois. Des blancs ne sauraient tirer de leur travail et de leurs peines une rémunération suffisante, quand auprès d'eux le propriétaire fait travailler gratuitement ses machines noires, qu'il encourage tout au plus à coups de fouet.

Pour que le Brésil subsiste en son entier parmi les États du globe et pour qu'il prospère, il lui faut un réformateur armé d'une verge d'acier, un sage tyran, qui fonde ses maximes de gouvernement sur l'équité, sans pactiser avec aucun parti, et qui au besoin montre une dureté de fer. Il aurait la triste destinée de n'être pas compris de son temps, d'être haï de ses sujets brésiliens; mais l'histoire lui réserverait une belle place parmi ceux qui ont travaillé pour l'avenir, son nom serait étroitement uni aux idées nouvelles du Brésil, et les générations suivantes le béniraient. La constitution qu'il donnerait devrait ainsi commencer :

Art. Ier. Tous les hommes sont nés libres dans un empire libre.

Art. II. L'héritier du trône devra voyager plusieurs années dans le monde civilisé, pour apprendre la politique par ses propres observations et par les comparaisons qu'il fera entre son pays et les pays étrangers.

Le ciel des tropiques n'est pas toujours sans nuages et d'un bleu d'azur. Ce privilége n'appartient qu'aux heureux rivages de la Méditerranée et de l'Orient, la vraie patrie du soleil. Sous les tropiques, l'horizon est le plus souvent nuageux; il y a des endroits, comme Pétropolis, où il ne se passe presque pas un jour sans ondée. Les nuages sont entretenus par l'humidité de la végétation, et l'humidité de la végétation par les nuages : c'est un cercle complet. Suivant mon goût, qui s'est formé dans le sud de l'Italie, dans l'Espagne, dans la terre sacrée de l'Egypte et dans les pays classiques de la Grèce, ces nuages sont, dans le vrai sens du mot, les côtés d'ombre de la beauté des tropiques. Ce n'est que sous un ciel limpide que l'âme se sent transportée et en état de goûter la vraie beauté. A mes yeux, la clarté du ciel, l'éclat du soleil avec les teintes magnifiques qu'il jette sur la nature, passent avant tout. Sous un ciel gris, l'âme est assombrie et troublée, et rien ne peut la soustraire à ce sentiment, si ce n'est la sécurité du *comfort* domestique. Les Anglais, qui connaissent et apprécient le Midi et la splendeur du soleil, ont su cependant réaliser chez eux l'idée du *comfort;* aussi l'Angleterre est-elle, à

mon sens, le seul pays du Nord où l'on puisse oublier le Sud pour un moment. L'Allemagne, l'ennuyeuse Hollande, la France si pauvre en beautés naturelles, sont mauvaises à habiter : ces pays n'offrent rien pour compenser l'incommodité d'un triste climat, rien qui puisse mettre le corps dans cette heureuse disposition qui donne le mouvement à l'âme.

Je n'oublierai jamais l'impression pénible, assombrissante, que j'ai une fois éprouvée sur l'Escaut. C'était à la fin de juin. Nous étions sur le yacht de Sa Majesté néerlandaise : le soleil descendait tout rouge dans les brouillards des canaux; un vent froid, désolant, soufflait sur le pont. Je venais de passer par dessus mes vêtements d'hiver un épais manteau écossais. En ce moment, mon excellent ami, l'amiral T***, s'approcha de moi, et me dit, avec un enthousiasme patriotique, qu'il était heureux de penser que le hasard m'avait justement fait venir dans son pays par cette belle soirée d'été : il y en avait, disait-il, tout au plus quatre ou cinq par an de semblables. Ce compliment me glaça jusqu'à la moelle des os. Je lui répondis par un sourire mélancolique et une simple inclinaison de tête; et aussitôt j'allai chercher une cabine bien abritée. Arrivé à Amsterdam, — que les Hollandais appellent la Venise du Nord, — je trouvai à ma grande joie un feu pétillant dans les vastes cheminées du château; nous étions à la fin de juin!

Dans les derniers jours de juillet, j'allai visiter l'empereur, mon excellent oncle, dans les riches contrées de la Bohême, à sa résidence d'été de Reich-

stadt. Que vois-je en arrivant? Encore le feu, qui brillait dans les grands poêles de faïence! nous étions au commencement d'août. A Ischl, que l'on vante beaucoup (et pour être juste, je dois dire qu'on y voit jusqu'à trois et quelquefois quatre beaux jours dans une année), je me souviens très bien qu'une fois, au milieu de juillet, que les Allemands appellent le mois de la fenaison, nous avons pu nous promener en traîneau sur la neige.

En Angleterre, l'art profond du *comfort* fait disparaître dans la vie de tous les jours l'incommodité mortelle des sentiments qu'inspirent ces rigueurs du climat. Mais heureux les pays où l'on n'a pas besoin d'abaisser son esprit à de pareils calculs, et où la vie se passe dans une perpétuelle harmonie, grâce à la sécurité d'un ciel toujours beau!

Ce que, d'après les idées de nos pays, on appelle *plantation*, les Brésiliens le désignent par la belle expression d'*engênho*, (le même mot qui chez eux veut dire génie). Ce terme se rapporte surtout à la préparation du matériel si considérable de l'exploitation, *engênho de assucar*. Mais lorsqu'on veut exprimer l'ensemble de la propriété, on dit en un seul mot *engênho*, et l'on y ajoute, pour plus de précision, le nom du propriétaire. Ce terme de *plantation*, qui, en Europe, se trouve associé d'une manière romantique à l'idée du Brésil, je ne l'ai jamais entendu ici; il est peut être originaire des colonies françaises.

En général, les Français sont faits pour brouiller les mots et les idées. Ainsi, leurs romans ont donné en Europe une signification tout à fait fausse

au nom de *créole*. Dans tout salon à la mode on entend, sous le nom de créole, un être séduisant, éthéré, une brune avec de grands yeux de gazelle, qui joint à une vivacité sauvage et fiévreuse une éducation soi-disant civilisée; en un mot, une fille de parents européens, que le hasard a fait élever sous la zone tropicale dans les terres de l'Occident. C'est donc un mélange piquant d'éducation européenne et de sauvagerie américaine, et un sujet à souhait pour le roman français, qui se plaît à torturer la nature. Les bons Parisiens et leurs acolytes seraient bien surpris s'ils voyaient les vrais et authentiques créoles. Sur le nouveau continent, cette expression comprend toute chair noire née au Brésil, et désigne exclusivement les nègres indigènes; malheur donc au novice qui, s'adressant à une jolie Brésilienne de couleur blanche, la qualifierait, dans son bégaiement amoureux, de ce beau nom de roman, et l'appellerait *créole!* Je suis sûr qu'à l'instant même il se verrait saisi par les vrais créoles, les esclaves de la maison, et jeté par dessus la véranda, dans quelque buisson de palmiers épineux.

La personne tout entière de *senhor* G*** répondait parfaitement à l'idée que je m'étais formée d'un propriétaire d'*engênho*. Petit, trapu, nerveux, d'une charpente vigoureuse, avec un ventre respectable, attribut obligé de la puissance qui possède, une encolure de taureau, signe de force et de volonté : tel est l'individu. Il a cette tête ronde et solide qui distingue la partie intelligente de la race latine, une tête dont les traits et la forme rappellent les bustes

des empereurs romains. Le visage absolument rasé, la chevelure courte et légèrement ondulée complètent la ressemblance. A ses larges épaules sont attachés des bras musculeux terminés par des mains qui, bien que potelées, paraissent de fer.

Ce personnage remarquable est le plus riche propriétaire du district de Bahia, celui dont les biens sont le plus assurés. C'est le type du seigneur brésilien, dans le sens le plus complet du mot. Le secret de sa puissance est dans ses yeux noirs comme l'encre et d'une expression indescriptible. Le jeu de son regard inquiet et en mouvement perpétuel explique toute la formation de la soi-disant aristocratie brésilienne. Ces yeux pouvaient à volonté paraître caressants, avisés, aimables et même doux et respectueux; mais, tout en lançant un regard sournoisement affable, ils cherchaient avec une vivacité inquiète à épier ce qui se passait, pour voir si tout allait bien, si tout était à la guise du maître, si chaque subordonné s'acquittait de sa tâche; et dans l'arrière-fond de ce regard, où se peignaient l'instinct de la domination et l'énergie de la volonté qui s'appuie sur elle-même, on voyait briller les éclairs de l'œil du tigre, prêt à tout moment à faire tomber sa colère sur la première victime venue : les crispations de sa large main arrondie répondaient aussitôt à l'étincelle électrique qui jaillissait de dessous ses paupières. Le propriétaire d'une pareille multitude d'esclaves, qui veut s'élever à la fortune par leur travail, doit, pour maîtriser tant d'éléments grossiers, vivre dans une activité incessante et bien dirigée : il faut qu'il épie sans

relâche, et qu'à toute heure, jour et nuit, sa vie durant, il soit prêt à étouffer dans le germe la moindre tentative d'insubordination par l'éclair foudroyant de ses yeux. Si le regard ne suffit pas, il faut que le bras nerveux se lève, et le *chicote*, le sceptre de l'aristocratie brésilienne, doit faire alors son office.

Pour le dire en passant, le *chicote* est un fouet long, en forme de cravache, formé de deux nerfs de bœuf tordus ensemble. L'observateur attentif le verra dans toute maison brésilienne, où il est exposé dans la chambre du maître, toujours sous la main. Il y a encore un autre instrument qu'on vous montrera en badinant, pourvu que vous fassiez semblant d'entrer dans la plaisanterie; les enfants de la maison, ou le maître lui-même, vous l'exhibent : c'est la *palmatoria*. Qu'on se figure un disque en forme de cuiller à pot, solidement emmanché, avec lequel on donne à l'esclave délinquant un certain nombre de coups. J'ai essayé moi-même plusieurs fois cet instrument sur ma main, et je puis certifier qu'il produit une sensation des plus désagréables. Le cœur se soulève en voyant l'impudence et la jovialité effrontée avec lesquelles on vous montre ces instruments et l'on vous en décrit les effets.

On pouvait lire, dans les yeux du riche seigneur, toutes ces nécessités de sa position, en même temps que l'expression de la plus affable courtoisie. Son regard inquisiteur ressemblait à une navette qui va et vient d'une extrémité à l'autre. Mais dans le sombre miroir de l'œil du maître, on pouvait lire aussi un passé qui explique l'origine de toutes ces ri-

chesses. Ces yeux parlent d'un temps où, dans l'obscurité de la nuit, ils sondaient avec anxiété les vastes plaines de l'océan, comme si leur regard avide pouvait faire venir le vaisseau attendu d'Afrique avec impatience. Aujourd'hui, *senhor* G*** est l'homme du monde le plus aimable, riche comme un Crésus, bien vu à la cour, très influent dans sa province, propriétaire des plus belles villas; en un mot, un honorable personnage dans toute la force de l'expression. C'est la véritable colonne de l'aristocratie, et pour les étrangers, — on ne saurait assez le dire à son honneur, — l'hôte le plus agréable qu'il soit possible de voir.

Lorsque nous le quittâmes à la fin du jour, la population de la *fazenda* se ressembla autour du débarcadère, pour assister au départ. Nous fûmes frappés de ne voir dans une réunion si nombreuse que trois visages blancs ou quatre tout au plus. La conduite des noirs et le travail de tant de familles ne sont réellement dirigés que par deux hommes blancs. Quel caractère de fer il faut avoir, pour tenir sous la discipline tant de sombres passions par l'influence morale que la *palmatoria* et le *chicote* ne peuvent en définitive appuyer que faiblement! Malheur aux blancs, si jamais les noirs goûtent au fruit de l'arbre de la science, et s'élèvent par là au rang et aux droits d'hommes pensants! Le noir ne connaît pas sa puissance et n'a pas le sentiment des forces que Dieu lui a données, heureusement pour les propriétaires de *fazendas*. Si les nègres s'émancipaient, si ces créatures opprimées s'aidaient elles-mêmes, tous

ces riches nababs seraient précipités à terre; car l'étendue de leurs domaines ne serait plus pour eux qu'un fardeau, et la forêt, regagnant rapidement l'espace tout autour, les chasserait de leurs possessions.

Le jour baissait : une lueur incertaine perçait avec effet la vapeur du crépuscule. A cette clarté, je remarquai deux jolis enfants au visage moins noir que les autres : c'étaient deux mulâtres, ou pour mieux dire, deux *pardos;* ils avaient de jolis spencers bleus, et même des souliers. Je soupçonnai sur-le-champ, en voyant leur teint chocolat, un rapprochement mystérieux entre blanc et noir; et les chaussures qu'ils portaient me fournirent une base pour des suppositions de toute sorte. S'il y a quelque chose qui puisse former un lien entre le supérieur et l'inférieur, entre la liberté et l'esclavage, pourquoi *senhor* G*** n'aurait-il pas contracté un pareil lien? Pour mon instruction, j'interrogeai d'un air naturel ces jeunes garçons sur leur origine; mais leurs réponses furent assez embrouillées. Ces mélanges de couleurs ne sont que trop fréquents dans les *fazendas*. Quel affreux côté de l'esclavage! Ainsi, les enfants de blancs et de noirs sont demi-esclaves, demi-libres, selon le bon plaisir du père et du propriétaire!

Le maître nous reconduisit dans sa barque officielle jusqu'à notre *steamer*, qui soufflait d'un air d'impatience. Il nous envoya encore, suivant l'esprit de l'hospitalité patriarcale, une riche provision de noix de coco, de cannes, de sucre raffiné, de rhum, de *cachaça*, avec un sac rempli de *farinha* et de fruits de

ses magnifiques vergers. Pénétrés de reconnaissance pour cette hospitalité princière, charmés des spectacles si divers et si intéressants que nous avait offerts cette première *fazenda*, nous nous séparâmes de l'aimable G*** en lui serrant cordialement la main. Si cet homme n'avait pas d'esclaves dans son présent, ni d'histoires d'esclaves dans son passé, je m'estimerais heureux de le compter parmi mes amis, en considération de son activité et des dons intellectuels dont l'a comblé la nature.

14 janvier 1860.

La journée débuta par une étrange et grotesque aventure. Nous traversions la ville en calèche à quatre chevaux pour aller faire une excursion aux alentours. Nous parcourions gaîment et sans pressentiment fâcheux les rues remplies de monde; nous approchions de Vittoria, nous étions devant le fort dont j'ai déjà parlé, précisément à l'endroit d'où l'on découvre la magnifique verdure de la vallée : tout à coup, nous vîmes notre ami le botaniste et le chasseur, qui avaient pris les devants à pied, engagés dans une vive controverse avec un personnage de mine suspecte, et en tenue civile. Je n'augurai rien de bon : un *mouchard* est facile à distinguer des autres mortels, même sous la zone torride.

Quand nos compatriotes virent notre équipage arriver au galop, le chasseur cria de toutes ses forces à nos postillons noirs d'arrêter. J'en donnai l'ordre

moi-même, et aussitôt le mouchard de se précipiter sur nous, enflammé de fureur, et d'exiger avec des gestes et un langage emportés, que nous déposions nos armes et nos munitions. C'est là-dessus qu'avait roulé aussi la dispute entre lui et le chasseur. Il cherchait à nous faire entendre, son vilain accent portugais, rendu dix fois plus comique encore par la violence de la passion, qu'il était interdit de porter des armes de chasse sans la permission du *Presidente*.

Une partie des personnes qui occupaient la voiture murmurait, et disait qu'on nous faisait un outrage qu'il était impossible de subir : le chasseur soufflait de colère ; le botaniste philosophait sur la civilisation brésilienne. Je tirai alors mon pince-nez anglais, et je fixai le drôle assez longtemps avec un calme et une impassibilité germaniques qui parurent le mettre tout à fait hors de lui. Après lui avoir montré qu'il ne servirait de rien de me faire sortir de mon humeur, je calmai les miens, et je leur déclarai que la loi était la loi, quelque déraisonnable et déplaisante qu'elle fût, et que chacun devait s'y soumettre jusqu'à ce que le cas fût débrouillé et éclairci.

Trois points se présentèrent aussitôt à mon esprit : premièrement, que les prescriptions brésiliennes ne s'accordaient guère avec la situation, car là où les forêts s'avancent jusqu'à la ville, et où les singes s'introduisent jusque dans le palais du gouvernement, il convient que tout homme libre ait des armes pour sa défense et pour la chasse ; secondement, que dame Police ayant déjà trouvé sa voie sur

l'Océan, les institutions libres et si vantées de l'Amérique se voyaient en ce pays singulièrement mitigées; troisièmement, que l'aventure n'était qu'un tour fort grossier que nous jouaient pour se venger les autorités locales. Évidemment, elles ne pouvaient nous pardonner de les avoir ignorées au point de vue de l'étiquette, et de ne pas nous être trouvés, le jour de notre arrivée, à bord de l'*Élisabeth* pour les recevoir. Ainsi cette mesure était manifestement une mauvaise vengeance : car, pendant trois jours, nous avions circulé dans toutes les directions avec nos fusils, sans être inquiétés; et personne à Bahia n'ignorait quels étaient ces quatre hommes en costume étranger, qui parcouraient la ville à quatre chevaux. Ce n'était donc pas sans dessein qu'on avait justement profité de l'étroit passage du fort, pour y poster un mouchard.

Comme nous n'avions avec nous ni le consul ni aucun interprète, et que je ne voulais pas condescendre à une plus longue discussion avec l'officier subalterne de Sa Majesté tropicale, j'ordonnai qu'on livrât les armes. Je mesurai encore une fois le bonhomme en fureur à travers mon *London-smoke*, et pour faire preuve d'une entière soumission aux libres institutions de l'empire démocratique, je lui offris de plus nos filets à papillons, comme engins dangereux et prohibés. L'honnête agent pensa crever de colère. Tout le peuple qui s'était amassé poussa un cri d'enthousiasme, en voyant avec quelle soumission les Européens reconnaissaient les lois américaines. Nous eûmes les rieurs de notre côté. Le mouchard exoti-

que, qui vraisemblablement avait compté sur une résistance, se retira confus et bafoué.

S'il y a des rivalités de continent à continent, il existe aussi un patriotisme continental. Dans cette affaire, je fus singulièrement touché de voir un Italien, homme à tête chaude, prendre notre parti, et, sans y être invité, défendre notre cause avec la plus grande vivacité. Il accompagna le mouchard, qui parcourut, avec notre chasseur et le *corpus delicti*, toute la *scala santa* des autorités impériales. Cette promenade dura trois heures et demie. Mais l'avis officiel parvint au grand-mogol plus tôt qu'il ne l'avait attendu et qu'il ne l'aurait souhaité. J'envoyai dans le cours de la journée le plus jeune officier de notre vaisseau au *Presidente*, et je lui fis exprimer en termes catégoriques, non pas tant mon étonnement sur l'affaire en elle-même, que ma surprise de n'avoir pas reçu plus tôt avis de ces prescriptions chinoises, avec un permis spontanément envoyé par les autorités, quand nous avions déjà plusieurs fois traversé l'arsenal impérial avec des armes et des munitions. Je lui fis d'ailleurs annoncer que j'exprimerais à son empereur ma surprise d'une pareille aventure. L'effet fut soudain : le grand-mogol renonça sur-le-champ à ses airs solennels et à ses plans de vengeance si bien combinés, et il se confondit en un déluge d'excuses.. Pauvre mouchard!...

Nous nous dirigeâmes bientôt vers une forêt magnifique. Un long sifflement aigu, semblable à celui qu'on entend sur les chemins de fer, se mit à retentir dans les profondeurs des bois. Ce bruit singulier s'élève

trois fois par jour dans les forêts de la zone tropicale : le matin, à midi et à la chute du jour. Nous appelions celui-ci en plaisantant :" le train de midi. „ L'auteur de ce long soupir plein d'angoisse est la *cicada manifera*. On ne peut ni la voir ni la découvrir; mais son cri donne le signal régulier et infaillible de ce bruit étrange et indescriptible, qui retentit à certains moments sous les tropiques. C'est comme un vaste concert de voix invisibles, accordées sur tous les tons, qui résonne dans l'atmosphère paisible des forêts. Vous n'aperceviez rien, vous n'observiez aucun mouvement; pas une branche agitée, pas un murmure dans le feuillage : soudain retentit ce long sifflement, tantôt tout près de vos oreilles, tantôt à une grande distance; c'est comme l'appel du veilleur. Avant l'heure de midi, tout n'était que silence : à peine entendait-on bourdonner un insecte; ce signal annonce que le silence est arrivée à son terme. Aussitôt s'élève, sur tous les tons, un chant de joie universel, pour saluer l'astre fécondant, parvenu au zénith. D'abord, ce long appel est suivi de quelques accents isolés, semblables aux préludes des instruments; puis les voix se multiplient, et ce sont des murmures, des cris, des tintements, des roulades; la mesure s'introduit dans la mélodie, et le grand unisson de la vie retentit avec de pleins accords sous les voûtes de l'immense cathédrale de verdure. L'impression est souveraine. On se sentait isolé sous l'éclat sévère des plantes muettes; on marchait en silence sous le poids de la chaleur du jour au milieu de ces splendeurs féeriques, mais inanimées : tout à coup on se sent

salué de tous côtés par un concert invisible. Cette forêt, pénétrée d'un puissant souffle de vie, cette ombre mystérieuse, sous laquelle des milliers de plantes inconnues goûtent le repos de midi, et enfin ce merveilleux concert, exaltèrent en moi cette admiration enthousiaste, ces transports de joie, dont mon âme était remplie depuis mes premiers pas sur ce sol nouveau.

En marchant sous la voûte épaisse de la forêt, je passai en revue les souvenirs de mes nombreux voyages, et j'arrivai à cette conclusion, que l'homme qui a le sentiment de la nature, doit voir trois grands spectacles pour connaître ce que la terre offre de plus sublime : d'abord, une matinée dans les Alpes, sur un sommet élevé, dans l'air pur, loin du mouvement du monde. Là, environné des richesses de la flore alpestre, comme d'un magnifique émail naturel, gentianes azurées, roses souriantes, pensées, myosotis, œillets et violettes, baigné dans la fraîche vapeur du matin que percent peu à peu les rayons de la lumière, il voit les étoiles s'éteindre dans le firmament argenté. Une haleine puissante semble soulever le sein de la terre qui se réveille. Les flocons de nuages se dissipent dans les vallées; l'orient se couvre d'une teinte de pourpre qui devient de plus en plus éclatante; les cimes et leurs champs de neige, sous la lumière dorée, s'éclairent de plus en plus; les sapins secouent la rosée de leurs branches. Soudain, le soleil, franchissant les dentelures des monts gigantesques, s'élève dans tout son éclat, envoyant ses rayons, comme des messagers de joie,

aux vertes vallées et aux lacs étincelants ; et de toutes les profondeurs monte, en signe de gratitude, le chant des oiseaux et le son harmonieux des cloches.

Tel est le premier tableau. Le second est celui du milieu du jour dans le paradis des tropiques, avec cette exubérance de parfums et de fleurs, de vie et de sons, avec ce sentiment d'allégresse qu'éveille le soleil à son apogée, — voluptés que mon cœur savourait en ce moment, avec une admiration pleine de reconnaissance.

Le troisième tableau est celui du soir au désert, quand le disque enflammé, voilé d'une teinte de sang, s'abaisse dans les vapeurs où se joue le mirage, au moment de disparaître à l'horizon lointain dans la mer de sable. Le firmament devient pourpre; la vaste plaine se couvre d'une poussière d'or et d'argent; peu à peu, les couleurs s'effacent, le ciel se constelle de diamants. Les vautours planent, et, semblables à de noirs fantômes, décrivent leurs cercles sur l'arrière-plan, où règne une blancheur de fournaise; le chameau, comme une ombre en voyage, poursuit silencieusement sa route. Les croyants, tournés vers la Mecque, chantent la prière du soir avec leur accent monotone, tandis que les étoiles du couchant allument leurs flambeaux sur la voûte au sombre azur. Un souffle frais et vivifiant, qui est le baume de la nuit, passe comme une douce haleine sur le sable argenté; la lune dans son plein, et deux fois plus grande au début de sa carrière, s'élève calme et pure du côté de l'orient.

Quiconque a recueilli ces trois tableaux dans son

âme est un initié : le culte de la nature ne lui est pas seulement permis, il est pour lui obligatoire.

Plusieurs de mes amis essayèrent d'apaiser leur soif brûlante, en mordant des oranges qu'on avait apportées ; pour moi, j'envoyai chercher de l'eau par mon nègre de louage. Le pauvre vieillard suivait avec une exactitude scrupuleuse tous les ordres que lui donnaient des gens absolument étrangers pour lui. Nous étions presque honteux de faire courir ainsi un homme en cheveux blancs. Ses allées et venues donnèrent occasion, en dépit de notre fatigue, à une discussion qui s'éleva sur le sujet de l'esclavage. C'est l'ulcère qu'on retrouve ici partout, quoi qu'on fasse.

Quelques-uns de ces messieurs défendaient l'esclavage, comme une nécessité; pour moi, la vue de mon vieux nègre me donnait la mesure de ce qu'il y a de révoltant dans cette institution. Nous l'avions loué à son propriétaire aux prix de cinquante kreutzers : il était devenu ainsi pour toute la journée notre bête de somme, et nous avions le droit rigoureux de nous comporter à son égard comme il nous plairait. Il devait, sans murmure et sans réplique, se plier à tous nos caprices; il avait tout au plus la permission, à la fin de la journée, de remercier Dieu en silence, s'il lui avait envoyé un maître doux et raisonnable.

A mon sens, tout est caduc dans une société, lorsque la violence a supprimé le contrat synallagmatique entre des volontés libres. Les institutions qui n'ont pas ce contrat pour base ne peuvent sub-

sister longtemps, ou bien elles amènent des malaises et des plaies qui vont toujours s'envenimant et consument les forces les plus précieuses. L'Europe aussi subit certains contrats qui n'ont pas été librement consentis, et qui ressemblent fort à un esclavage moral; aussi sont-ce des causes de malaisè et des sources de mécontentement. Du moins, on a trouvé chez nous des formules légales pour apaiser les plaintes : on justifie de pareils contrats par la considération du bien général et de soi-disant *nécessités d'État*.

De ce genre est surtout l'obligation du service militaire, telle qu'elle est imposée sur notre vieux continent : je la tiens pour un des faits les plus monstrueux de notre époque. Mais au moins ici c'est le sort qui décide, et l'on peut jusqu'à un certain point justifier par l'intérêt de l'État une institution qui frustre de si grandes masses d'hommes des plus belles années de leur jeunesse. L'Angleterre, en cela encore, semble, avec ses instincts d'indépendance individuelle, avoir trouvé la voie pour revenir à de meilleurs principes. Et pourquoi ne pourrait-on pas renoncer au système de ces armées si coûteuses et qui dévorent tant d'hommes? Pourquoi ne pas les remplacer par une landwehr où tous prendraient place, dont le patriotisme et l'instinct de la conservation nationale formeraient la base, et qui serait maintenue au moyen d'un cadre de bons officiers et d'administrateurs instruits? Les nécessités du siècle et la détresse des finances amèneront tôt ou tard en Europe une réforme de ce genre dans des institutions qui blessent la nature.

C'est le travers ordinaire des hommes, de s'enchaîner aux passions et aux abus du temps si court où ils vivent, en se persuadant que les choses ne pourraient aller d'une autre manière, et de concevoir des craintes pusillanimes à la seule pensée d'un changement.

Une autre plaie de l'Europe, et qui rappelle fort l'exploitation des noirs, c'est le prolétariat de la fabrique. L'homme y est rabaissé par l'influence des machines à la condition de l'animal dénué de volonté. La vapeur travaille suivant des principes mathématiques, l'homme n'est plus qu'un accessoire, son activité est enfermée dans des limites aussi étroites que le va et vient d'une navette; il ne conduit plus rien : il n'est plus là que pour boucher les trous dans le travail des roues qui marchent d'elles-mêmes; et son intelligence finit par s'émousser. Cet état n'est qu'un raffinement de l'esclavage. Il y a un abîme entre la caste de l'intelligence, qui invente les machines, les monte et les met en mouvement, et la masse inculte, demi-affamée, des bouche-trous ; une fois entrés dans ce rouage, ils transmettent la malédiction qui pèse sur eux à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. Mais du moins il est possible de s'en affranchir, et le droit de s'élever par le travail subsiste, bien que rarement exercé. Ce droit manque absolument dans l'institution de l'esclavage, et c'est là qu'est réellement le principe de mort.

Nous quittâmes cet endroit pour aller voir la villa d'un colon français. La vallée et la route aboutissaient à une pente escarpée. La maison élevée sur la

hauteur et différents travaux accomplis avaient communiqué à ce lieu un air de civilisation. En effet, la main de l'homme s'y exerçait, et l'utilité n'était pas étrangère au dessein du propriétaire. Des plantations d'ignames et d'arbres à coton couvraient en lignes régulières certaines parties du terrain. Cependant, grâce aux formes exotiques de ces plantes utiles, le tout conservait encore l'aspect d'un parc. C'est à quoi les Anglais réussissent à merveille : on ne sait pas chez eux où la nature finit et où l'art commence; le beau et l'utile s'y marient pour produire un ensemble agréable à la vue. Le propriétaire de cette villa est doué du sentiment de ces combinaisons, on s'en aperçoit au premier coup d'œil qu'on jette sur les aspects environnants : il a épargné tous les grands arbres et les beaux groupes de verdure : il a suivi les lignes douces et pittoresques dessinées par le Créateur. Autour de sa maison, il a embelli la réalité en y multipliant les fleurs et les buissons odorants ; il a heureusement gardé les grandes perspectives sur les vallées et sur la chaîne de collines, et il a tiré parti de la vaste prairie marécageuse, cet espace que lui offrait la nature pour des plantations productives.

Un homme en blouse, en chapeau de paille déchiré, avec une longue barbe brune, travaillait dans le champ : c'était un Français, une de ces figures athlétiques des barricades du faubourg Saint-Antoine. Évidemment, la faim et la chaleur des tropiques l'avaient apprivoisé. Il est très intéressant d'observer de pareilles figures de l'autre côté de l'Océan, et de laisser l'imagination libre de se représenter les

aventures qui ont porté un pareil caractère à prendre la résolution plus ou moins volontaire de s'expatrier; car il faut du caractère pour aller chercher sa vie au delà de l'Océan. La blouse bleue de cet homme, ses traits rigides et sombres dénotaient ce qu'on appelle, dans le langage de la police allemande, un " individu. " Son visage n'annonçait pas la fortune, ni la gaîté, mais l'expérience acquise de la nécessité du travail. La vue d'Européens lui fut manifestement agréable : elle lui rappelait sans doute son cher Paris, les rues bruyantes, la lumière du gaz et les pulsations de la vie dans cette cité cosmopolite. Et quel peut être le crime qui a fait de lui un *sujet* pour la police et qui l'a forcé de franchir les vastes plaines de la mer pour se réfugier sous la chaleur torride du Brésil? Né dans le quartier sauvage qu'habitent les prolétaires, élevé dans l'ignorance de Dieu et de la morale, baptisé homme dans un bain de sang sur les barricades, au moment où fut proclamée la nouvelle république, il se sera peut-être oublié, et dans un instant où le pain lui manquait, ou à une heure de désespoir, il aura crié aux Champs-Élysées ou sur le Boulevard des Italiens *Vive la république!* Pauvre Français! Il nous adressa un salut affectueux, échangea quelques mots avec nous, et continua son travail.

De retour à Bahia, j'étais appuyé sur un balcon de notre hôtel, en face de la place du théâtre, et je laissais errer mon esprit, en regardant le magnifique tableau de la vaste baie aux eaux bleues, avec les voiles qui s'éloignaient et la multitude des vaisseaux

à l'ancre, le tout étincelant sous les rayons du soleil à son déclin. Je me sentais dans la disposition d'esprit du souverain de l'heureuse Samos, contemplant son empire du haut des terrasses de son palais. Contempler librement, d'un lieu tranquille, un panorama immense, avec un horizon lointain, est une occupation faite pour reposer l'esprit et pour réjouir le cœur.

Je m'amusais aussi à suivre du haut de mon observatoire les mouvements de la population. Je fus frappé de la multitude des noirs comparés aux blancs. Le petit nombre de blancs qu'on apercevait appartenait en général aux classes élevées; leurs mouvements trahissaient la hâte et la préoccupation incessante du gain. Le mobile des actions est ici le même que dans le reste de l'Amérique : *time is money*. C'est un principe dont je suis au fond très épris. C'est la base des entreprises, de l'activité qui entretient la santé de l'esprit et les forces du corps; c'est le vrai *réalisme*, qui pousse l'homme toujours en avant, et rend praticable le *socialisme* honnête : car si tous travaillent, l'envie est bannie de la société, et la justice se réconcilie avec l'égalité. Il n'y a que les esclaves qui n'entrent pas bien dans ce système. La chose présente encore un autre inconvénient, dont se divertissent les peuples du sud de l'Europe, Italiens et Espagnols. D'après ce principe, l'homme lutte de toutes ses forces, sans relâche, à la sueur de son front, comme l'ange le lui a dit à la porte du Paradis; il va en avant, il peine, il ne se donne pas un moment de repos, et augmente sans cesse son avoir; mais quand

la fortune lui sourit et que le sac d'argent s'enfle entre ses mains, il ne sait pas reconnaître le moment de se reposer et de jouir : il ne s'arrête que lorsque l'âge plie son échine, et que la joie ne peut plus habiter avec lui.

Il est à remarquer que dans cette foule de passants on ne voit presque pas d'ecclésiastiques; l'apparition d'un serviteur de l'Église est un événement. Serait-ce que ces pieux personnages sont tellement dévots, qu'ils fuient le monde et le tumulte? — Malheureusement, au Brésil, on n'est pas autorisé à faire une pareille supposition!

Après le dîner, il fallut une résolution héroïque pour s'introduire dans le frac noir, se serrer la taille dans un gilet élégant, et s'étrangler dans une cravate empesée et d'une blancheur irréprochable, tout cela en dépit de l'affaissement causé par la canicule des tropiques et d'une fatigue bien naturelle. Si ce joug imposé par les convenances est déjà lourd à porter dans la cérémonieuse Europe, il est véritablement odieux aux confins des antiques forêts, sur la libre terre d'Amérique. Mais il y avait grande réunion chez L***, notre consul; l'habit noir était donc de rigueur.

J'avais encore une autre raison pour n'aller qu'avec répugnance à cette fête, et une raison toute particulière. L*** m'avait dit que je trouverais chez lui les représentants des gouvernements allemands et leurs familles, et cela m'avait jeté dans une suite de pensées plus sérieuses que n'en comporte une sieste. Avec des différences de peu d'importance et des aspirations

à l'unité, les fils de la Confédération Germanique sont, au point de vue politique, comme chiens et chats ensemble. Tant qu'on laisse chaque particulariste s'enfermer dans des propositions générales, on se demande pourquoi l'Allemagne n'est pas depuis longtemps une et grande; mais dès qu'on touche aux questions de personnes, il en est tout autrement, et chacun considère son coin de terre comme le meilleur et le plus nécessaire, et pense qu'il va de soi que tout le reste doive lui être sacrifié. Pendant que les autres nations, en aboyant et en mordant, attrapent toujours quelque chose, le bon peuple allemand fait des harangues sentimentales, philosophe et se chante des complaintes, qui finissent par l'endormir dans un patient sommeil.

L'heure du dîner, heure impatiemment attendue, m'enleva à mes observations. Je traversai la véranda, où régnait une animation des plus vives. On y voyait une foule de Français des deux sexes; on entendait sauter les bouchons de champagne, et de curieuses figures d'aventuriers étaient là rassemblées, riant et bavardant. Je passai de cette pièce dans une salle à manger fraîche et intime, où un excellent repas réunit notre colonie errante. Tout ce que la mer, la forêt vierge et la civilisation peuvent produire de plus délicat et de plus friand se trouvait servi sur cette table, après avoir passé par les mains habiles d'un artiste français; des connaissances profondes avaient présidé à l'usage qu'on avait fait de ces denrées précieuses. Pendant que tout se passait entre nous gaîment, mais avec la réserve germanique, on

entendait dans la salle voisine les *blagueurs*, animés par le vin pétillant, se livrer à un bavardage intarissable et d'une nullité toute française. Quelques-uns de ces messieurs, avec leurs chaînes de montre et leurs anneaux brillants, ressemblaient à s'y méprendre à des chevaliers d'industrie. Quant aux dames françaises qu'on voit ici, elles ont des airs qui rappellent les *dames-aux-camélias* de la *rue Joubert* dans le *quartier Bréda*.

Là, tout était noyé dans le champagne et dans la glace : se rafraîchir de cette façon est la principale occupation des riches Européens au Brésil, aussitôt que les hamacs se balancent, que les grilles des vérandas s'ouvrent, et que la brise de mer, passant sous le ciel constellé, apporte la fraîcheur.

Tout en rêvant sur mon balcon, je me sentais envahi d'une sorte de désespoir, d'un chagrin silencieux, que j'éprouve chaque fois que ces pensées me reviennent. Je songeais à cet entrecroisement d'États que présente la grande patrie allemande. Ne faudrait-il pas que cette mosaïque fût plus fortement cimentée, pour que l'Allemagne pût exercer une influence prépondérante en Europe, dans un siècle où les chemins de fer et le télégraphe relient entre eux les continents ? Quand on parcourt le globe, on s'aperçoit avec douleur du peu de considération dont jouit en général notre race. Elle manque de tout ce qui sert à fonder une grande politique ; aussi joue-t-elle partout un rôle singulièrement médiocre ; elle s'abaisse au rôle de servante de toutes les autres races, ou de marche-pied pour les plus habiles. Les

Allemands ne domineront pas la destinée tant qu'ils se borneront au rôle de philosophes, tant qu'ils fatigueront leur esprit de théories inapplicables, tant qu'ils berceront leur cœur dans une sentimentalité maladive, au lieu de l'enflammer de fierté et d'enthousiasme. Ils sont les meilleurs poètes de l'univers, des harpes éoliennes qui vibrent au souffle de toutes les douleurs de ce monde, des musiciens et des érudits qu'on ne saurait surpasser; ils brillent dans les cercles de chanteurs et de poètes : ils font avec talent tout ce qui est propre à embellir la vie; mais ils oublient l'affaire principale : et quand ils s'avisent de se réunir pour tenir conseil sur leur existence politique, ils ne tombent que trop souvent dans le verbiage théorique.

Et cependant les Allemands ne manquent pas de sens pratique, lorsqu'ils ne sont pas gênés par une organisation politique encombrée d'obstacles. C'est ce que montre le succès qu'ils ont obtenu de tout temps et partout dans le grand commerce. Ils se sont maintenus au premier rang dans cette école de l'activité pratique. Aussi les négociants allemands de Bahia sont-ils très-entreprenants, et s'élèvent-ils rapidement à des fortunes considérables.

La soirée se termina par un souper magnifique, servi avec un luxe princier et composé de friandises des cinq parties du monde.

Je laissai la société encore tout entière à la danse, et au milieu des coupes écumantes, je remerciai l'aimable maîtresse de maison de son hospitalité si cordiale; je me jetai dans ma calèche, et je rentrai chez

moi par cette douce nuit d'été en plein mois de janvier. L'air était embaumé des parfums les plus suaves, et la lumière des étoiles resplendissait au firmament.

Demi-mort de fatigue, et ressentant déjà de vives douleurs dans tous les membres, — triste conséquence de l'insolation, — je revins, moitié en voiture, moitié me traînant sur mes jambes, de notre hôtel jusqu'au point du rivage où j'avais, pour la première fois, trois jours auparavant, foulé le sol de l'Amérique.

Quelques heures après, l'*Élisabeth* fumait et cinglait, en suivant la côte, vers le sud, où se trouvent les régions de la véritable et sainte *forêt vierge.*

CHAPITRE V

MATO VIRGEM

São Jorge dos Ilheos, 15 janvier 1860.

Le ballottement capricieux et les secousses désordonnées de mon hamac, joints à de vives souffrances dans tous les membres, me réveillèrent d'un sommeil de plomb. Aux mouvements de ma couche, je m'aperçus bien que la vieille *Elisabeth* nous avait relevés du service de la nuit précédente; mais la danse qu'elle exécutait sur l'océan était encore plus échevelée que la prétendue valse allemande des bonnes gens de Bahia. Je ressentais des douleurs insupportables, des élancements et des spasmes, qui ne me représentaient que trop vivement mon imprévoyance. N'avoir pas pensé à m'abriter des rayons du soleil! C'était des regrets, des accès de tristesse, de désespoir, quand je songeais qu'un pareil état ne me

permettrait peut-être pas de faire des excursions dans les forêts vierges. En ce moment, les jours et les heures de mon voyage étaient comptés : la moindre perte de temps causée par une indisposition devenait un mal irréparable pour un voyageur forcené comme moi. On ne se promène pas tous les jours sur le vaste océan, et quand on a goûté des délices de ce paradis, chaque heure y devient plus précieuse que l'or.

En voyage, le point essentiel est de distribuer méthodiquement l'emploi de la journée, comme je m'efforce de le faire. Alors, en supposant que tout s'arrange pour le mieux, ce qu'on peut voir en peu de temps, — j'en parle par expérience, — est incroyable. Mais il faut de l'énergie, des nerfs solides et de la bonne volonté. N'ai-je pas en trois jours visité entièrement Rome, la grande Rome, la ville éternelle? Dans ces trois jours, je suis allé trois fois au Colysée, trois fois au Vatican, trois fois à Saint-Pierre; je suis monté avec Son Eminence de Vienne à la coupole de Saint-Pierre; j'ai visité toutes les églises, toutes les collections, tous les monuments; j'ai examiné les principaux ouvrages de la magnifique bibliothèque du Vatican; et je me représente encore nettement chacun des objets les plus précieux que j'ai vus en fait de statuaire et de gravure. Et même plusieurs années après, à propos de certaines photographies, j'ai eu la satisfaction de redresser les souvenirs d'une personne qui avait vécu à Rome plus de trente ans. Cependant j'ai eu le temps, dans ces trois jours, de faire deux visites au saint-père, de

recevoir la communion de ses mains, d'entendre avec lui deux messes suivies de déjeuner, d'assister à une grand'messe fort longue dans la chapelle Sixtine, de prendre part à plusieurs grands dîners; et enfin par-dessus tout cela, de faire et de recevoir nombre de visites officielles. Il faut dire aussi que la journée commençait régulièrement à cinq heures du matin et ne finissait, grâce au plus magnifique clair de lune, qu'à une heure après minuit.

Cette fois encore, au milieu de mes douleurs et de mes inquiétudes, je comptais malgré tout sur ma bonne étoile, qui, dans mes grands voyages, ne m'a jamais trahi.

La matinée était déjà avancée. Je me dressai sur mes jambes tant bien que mal, et je montai sur le pont. Un temps lourd, comme chez nous quand souffle le sirocco, pesait sur la vaste étendue de l'océan. Le ciel était gris; grise était la mer, qui semblait de plomb. Ce n'étaient point des vagues, c'étaient des masses énormes qui se soulevaient et s'abaissaient comme une poitrine oppressée. C'est ce balancement qu'on désigne chez nous sous le nom de *mar vecchio*, qui est si rude aux pauvres pêcheurs, et leur retourne l'estomac.

A notre droite, s'allongeait à perte de vue la côte, qui durant tout le jour se déroula devant nous avec l'aspect monotone d'une terre vierge. Cependant ce spectacle était pour moi d'un intérêt singulier. Ces masses de forêts qui se succèdent, montant et descendant le long de chaînes de collines en pente douce; ces palissades de cocotiers, qui s'avancent jusque

dans les flots de l'océan, offraient à mes regards un tableau dont ils ne pouvaient se détacher.

Entre ces murailles d'arbres, la couleur des eaux faisait deviner parfois l'embouchure d'un de ces fleuves, qui, partis des profondeurs inconnues des forêts vierges, coulent à flots sombres vers l'Océan, et permettent au colon de s'avancer dans ces terres inexplorées et fertiles. Nous sommes passés aujourd'hui devant plusieurs de ces fleuves : le *Rio de Contas* seul a quelque importance. Il se précipite vers la mer du pied de cette première chaîne de montagnes derrière laquelle s'étend la province de *Minas geraës*.

Un petit nombre de soi-disant villes, qui ne sont en réalité que des hameaux de colons, se détachaient, à de longs intervalles, sur la verdure du rivage. Tels sont les lieux qu'on nomme *Cayrú*, *Camamú*, *Marahú* et *Rio de Contas*. Sur les cartes, tout cela a un air imposant : de fait, ce ne sont le plus souvent que de petits groupes de méchantes habitations, qui se forment à l'embouchure des cours d'eau et permettent de faire le petit commerce de cabotage entre les ports plus importants et les colonies de l'intérieur. Chez nous, on appellerait tout au plus de pareilles villes des villages de pêcheurs.

Je n'ai mentionné ces noms que parce que la plupart d'entre eux sont d'origine indienne. C'est seulement plus tard que les noms de saints se sont multipliés et ont effacé les dénominations primitives. Le gouvernement s'applique aujourd'hui à faire reparaître peu à peu les anciens noms historiques, afin,

m'a-t-on dit, de remédier à l'inextricable confusion que produit la répétition fréquente de certains noms, particulièrement de ceux des saints les plus populaires. Les expressions indiennes ont une harmonie très originale, et parfois un peu rude pour les organes portugais, mais la signification en est le plus souvent caractéristique et ne manque pas de poésie. Combien, par exemple, le mot indien *Nighteroy* (*eaux paisibles*), est heureux pour désigner la grande baie fermée de Rio Janeiro! Combien au contraire est ridicule ce nom portugais de *Rio Janeiro!* C'est absolument comme l'étymologie de *lucus*, *a non lucendo* : car en cet endroit justement il n'y a pas de cours d'eau qui se jette dans la baie !

Dès qu'un de ces groupes de maisons s'évanouissait à nos yeux, nous retrouvions les longs espaces verts et inhabités, et les forêts semblables à une mer sans rivage. Sur l'océan, lorsqu'on voit à l'horizon s'élever un point blanc, une voile lointaine, cette vue éveille chez le navigateur un sentiment de curiosité sympathique : notre âme se porte vers cette petite tache, vers ce point sur lequel des inconnus, nos semblables, poursuivent leur destinée. C'est ainsi qu'au sein de cette mer de verdure, on regarde s'élever vers le ciel les blanches colonnes de fumée qui laissent deviner au voyageur que là-bas, entre ces vagues immenses de feuillage, une existence indépendante et ignorée lutte et se soutient à force de travail. Les yeux du passant s'attachent avec intérêt à ces manifestations silencieuses d'une vie solitaire ; et ce n'est point sans mélancolie que l'imagination en

travail se représente la manière de vivre de ces êtres, qui, si loin du monde, séparés de tout ce qui leur fut cher et précieux, pour des causes que l'on ne saurait deviner, sont allés chercher un asile dans la vaste et impénétrable forêt. Ces colonnes de fumée sont les bornes milliaires de la civilisation, qui s'efforce de jaillir au sein de la forêt vierge ; ce sont les feux de bivouac des avant-postes où la Providence a envoyé de vaillants pionniers. Accablés de dégoûts et de chagrins dans l'ancien monde, ils ont pris la hache du colon, pour aller à leur insu servir de premiers instruments à cette civilisation même, qui s'avance toujours. Quand on songe aux motifs qui ont poussé tant de vaillants lutteurs dans les solitudes sauvages, le cœur se sent attristé à la vue de ces colonnes de fumée : une sympathie secrète dirige involontairement le regard du côté de ces germes de vie. Mais dès qu'on a vu les colons, et qu'on a eu quelque rapport avec eux, cette sympathie se change en une mélancolie profonde; et en s'éloignant, on se retourne pour regarder longtemps, longtemps encore, ces signaux qui s'élèvent vers le ciel.

Il y a dans la nature des tableaux muets et privés de vie, qui parlent à une âme attentive avec force et éloquence : le regard les interroge, l'esprit les anime à l'aide de ses souvenirs et de la poésie de ses suppositions. Les admirateurs vulgaires et officiels de la nature, qui travaillent sur un modèle prescrit, ne tournent pas la tête à de pareils spectacles : il faut, dans leurs tableaux, un assemblage d'objets variés et étagés ; s'ils n'ont pas des groupes d'arbres

détachés, de jolies maisonnettes, avec un clocher pointu s'il est possible, sans parler d'un ruisseau murmurant, bordé de buissons et de fleurs; si des paysans bien vêtus et bien nourris ne traversent pas la campagne, ils crient aussitôt à la monotonie. Pour moi, dont le goût n'est assujetti à aucun modèle ni à aucune règle, je trouve ces tableaux, qu'on prétend monotones, singulièrement curieux et attachants. Un paysage coquet, bariolé et opulent, m'inspire tout au plus une idée de bien-être paisible : c'est pour moi l'expression d'un bonheur prosaïque. Tandis que dans les grands tableaux la fantaisie se met en quête et en travail. Là, tout n'est pas arrangé, arrondi; le sentiment et la poésie ont un vaste champ ouvert devant eux.

Tel est le caractère que présente la côte du Brésil. D'abord, le sentiment de l'infini nous envahit, quand devant nous, semblable à un océan, la forêt vierge déroule à perte de vue ses vagues gigantesques. La pensée s'abîme dans des régions inhabitées et sans limites, soit que le regard flotte sur la surface écumante des eaux, ou sur ces arrière-plans qui n'ont point changé depuis la création. De plus, notre esprit est traversé par les souvenirs du monde des livres : descriptions des splendeurs de l'Amérique, histoires de la découverte du nouveau continent, moments successifs de l'apparition d'une terre inconnue. Notre mémoire évoque les récits qui ont enflammé notre jeunesse, qui ont déposé en nous le germe de la passion des voyages et enfoncé dans notre cœur, comme un aiguillon, l'exemple de tant de grandes actions.

On se représente, dans ce tableau muet, certains épisodes caractéristiques. D'abord, c'est le voyageur qui se guide avec peine, à l'aide de la boussole, et se fraie un chemin à travers le fourré de la nature vierge avec le couteau et la carabine; c'est ensuite le colon, qui, du tranchant de sa hache, abat les arbres géants et charpente sa hutte solitaire; ce sont les Indiens, qui, armés de l'arc et des flèches, dans le plein exercice de leurs droits héréditaires, parcourent, libres et sauvages, leur ancien domaine et, de leurs traits empoisonnés, couchent à terre indifféremment tout ennemi, carnassier hurlant, ou intrus au blanc visage.

Telles sont les images qui se placent dans ce vaste et libre cadre. En même temps un nouvel infini se déroule dans notre âme; le cœur s'élève et s'affermit à la pensée de pénétrer enfin réellement dans le monde du *Mato virgem*.

Mato virgem, ou simplement *Mato* est le terme propre dont les Brésiliens se servent pour désigner la véritable forêt vierge, celle qui n'a jamais été profanée. En ce moment, c'est vers de telles forêts que nous nous dirigeons. Le long de la côte, elles ne s'avancent plus que jusqu'à cette contrée; car tout ce qu'on nomme forêt primitive n'est pas pour cela le *mato virgem*, bien que des yeux novices soient portés et presque autorisés à prendre tout ce qu'ils voient ici pour une *forêt vierge*.

Il y a des forêts si impénétrables, si embarrassées de lianes, que l'Européen les baptise aussitôt de ce nom, et cependant ce ne sont que des *capoeiras*,

c'est à dire, des parties qui ont été déjà abattues, mais qui en très-peu de temps ont pris une croissance si extraordinaire, qu'il faut y être habitué pour les distinguer des forêts vierges. Mais quand on a vu le *Mato* et les *capoeiras*, la différence devient sensible à l'œil. Dans la forêt vierge, il y a des arbres géants dix fois centenaires et des spécimens gigantesques de certaines essences d'arbres extrêmement précieuses que l'on ne trouve plus que sur le terrain qui leur est propre. L'âge et l'épaisseur des lianes sont aussi, pour un œil exercé, des signes distinctifs.

Fazenda da Vittoria, 16 janvier 1860.

De grand matin, on vit régner à bord cette agitation fiévreuse qui se manifeste invariablement au moment des grandes aventures. Ce sont les interrogations, c'est l'inquiétude ordinaires de gens qui se préparent par mille soins de détail à une entreprise projetée; les sensations se croisent, les images se succèdent, une question en suit une autre; on s'exhorte mutuellement, on s'enquiert si un ami n'a pas oublié ceci ou cela; on récapitule les objets nécessaires, on parle des instruments dont on a besoin, et tout en s'occupant, on ne saurait attendre avec patience le moment d'agir. Ces crises préliminaires sont de deux espèces : les unes excitent un frisson de crainte, et les autres un frisson de plaisir. S'agit-il d'une grande solennité où l'on doit figurer en pu-

blic, où l'on est condamné à faire une harangue compassée, ou à porter un toast de convenance, ou bien est-on affligé par le ciel d'un grave examen à subir, et doit-on démontrer en termes bien choisis qu'en réalité on ne sait pas grand'chose; ce matin-là, les heures qui s'écoulent sont la plus affreuse torture à laquelle les nerfs de l'homme puissent être soumis. Attend-on des événements agréables, intéressants, propres à enrichir notablement notre expérience, à nous procurer de nouvelles conquêtes dans le domaine du savoir et de nouvelles victoires intérieures; alors les heures de préparation sont d'une douceur peu commune, tout en mettant souvent la patience à une rude épreuve. Mais jamais on n'éprouve en ce genre d'aussi nobles émotions que dans les voyages lointains; c'est avec joie et avec reconnaissance que je repasse dans ma mémoire les instants qui s'y dressent comme des bornes milliaires monumentales, semées sur la route tracée par mes souvenirs.

Quelles émotions n'ai-je pas éprouvées dans mon premier voyage le long des côtes, quand je me dirigeais vers cette noble Acropole d'Athènes, cette citadelle divine où brille encore la flamme du génie grec, où ses pensées immortelles semblent vivre encore dans le marbre? Avec quelle anxiété et quelle attente n'ai-je pas gravi le Vésuve, pour épier les secrets de l'activité infatigable des puissances souterraines? Avec quelle ardeur impatiente ne suis-je pas entré à la *Tribune* de Florence, ce sanctuaire de l'art, pour y étudier, dans une admiration silencieuse, ces chefs-d'œuvre éternels, depuis ceux du siècle

de Phidias jusqu'à ceux de l'époque florissante de Raphaël Sanzio? Et pour admirer l'Alhambra, ce rêve mystérieux des enchanteurs arabes, avec quelle hâte n'ai-je pas traversé la fraîche verdure des bois, sans m'arrêter à ces buissons de roses, à ces fontaines jaillissantes qui m'environnaient? Comme mon cœur battait, quand je passai la porte *del Popolo* pour entrer dans la ville éternelle; quand je montai les marches de la basilique de Saint-Pierre; quand je visitai pour la première fois, à la clarté de la lune, cet immense Colysée, où règne un silence de mort? Quelle ardeur de désir et d'impatience, quand je parcourus pour la seconde fois le désert, — le désert sans limites, — quand, sur un rapide coursier, je dévorai l'immensité des sables brûlants, pour aller méditer l'énigme des pyramides? Comme les heures me semblaient longues, tandis que je traversais les montagnes de Juda, pour visiter en pèlerin le sépulcre du Sauveur? Combien fut solennel le moment où je franchis la dernière crête des rochers, et où mes yeux découvrirent les coupoles de Sion qui s'élevaient vers le ciel!

De pareils moments ne se présentent qu'en voyage; il n'y a rien de plus noble ni de plus pur dans la vie humaine : c'est le doux salaire des rudes fatigues et des efforts sans relâche. Telles étaient les émotions qu'au terme d'une longue attente nous éprouvions ce matin. On s'armait; on se rappelait encore une fois les prescriptions relatives à la forêt vierge : on repassait dans son esprit tout ce qu'on avait lu sur ce sujet. Le botaniste préparait ses boîtes et ses cor-

beilles, empaquetait du papier gris pour sécher les échantillons nouveaux ; le chasseur mettait ses armes en état, pour déclarer la guerre à toute la nature vivante, depuis le colibri jusqu'au tapir. On n'oublia même pas d'emporter des aiguilles et des bouchons de toute espèce, des bouteilles d'esprit-de-vin, et une quantité de matières chimiques pour prendre et conserver tout ce qui rampe et vole. Le peintre tailla ses pastels et mit en ordre ses albums à dessiner, mais sans se charger beaucoup d'ailleurs : c'était un homme expérimenté, et qui avait déjà plusieurs fois visité la forêt vierge. Le docteur mit sa lancette en état, prête à saigner au besoin, fourra une masse de contre-poisons dans ses poches, en cas de morsures de serpents, et prépara toute une pharmacie portative, afin de nous ramener vivants, autant qu'il dépendait de lui, du fond du *Mato Virgem*.

Quant à *Ma Petitesse*, elle s'occupait en même temps à rassembler tout un arsenal d'inventions ingénieuses, dont j'avais fait collection en Europe. Il y avait des costumes de mérinos blanc, légers comme la pensée, exécutés par le grand Gunkel d'après mes inspirations ; il y avait un gigantesque chapeau de paille muni d'un voile comme j'avais observé que les Anglais en portaient en Égypte ; il y avait un long couteau suspendu à une écharpe bleue en forme de châle. Cette arme était destinée à couper les lianes, et, en cas de besoin, à scalper un chef de Botokudes trop audacieux. Deux revolvers furent chargés à fond, pour soutenir, à la vie et à la mort, les combats de la forêt vierge. Un joli nécessaire de poche conte-

nait tout ce qu'on pouvait désirer, depuis la glace jusqu'aux rasoirs. On ne devait pas non plus oublier la lanterne. Des livres, avec ce qu'il faut pour écrire, furent arrangés en paquet; des tapis et des plaids disposés en rouleaux. On emporta encore du sucre, du café, du chocolat, du biscuit et du vin.

Quel besoin pouvions-nous avoir de toutes ces provisions? — C'est l'expérience qui devait le dire, car en voyage, c'est elle qui donne les meilleures leçons. Trois officiers du vaisseau furent invités par moi à prendre part à l'expédition. Chacun d'eux se munit d'un petit arsenal particulier, surtout en vue de la chasse. Quant aux gens de service, nous les réduisîmes au minimum. Un matelot de l'équipage avait fait le tour du monde avec la *Novara*, et se disait instruit dans l'art de préparer et d'empailler les bêtes : il fut chargé de tous les instruments destinés à cet usage. On prit seulement avec lui le domestique d'un de ces messieurs, jeune homme très exercé à tirer. Dans de pareilles entreprises, les serviteurs européens ne sont qu'un fléau : il faut être animé de la plus vive curiosité pour supporter de bonne humeur les épreuves inséparables de l'expédition. Quand les fatigues inévitables en pareil cas ne sont pas prévues dans le contrat d'engagement d'un domestique, on ne peut les lui imposer sans violer le principe d'après lequel on ne doit pas exiger d'un homme ce à quoi son devoir ne l'oblige pas. Des expéditions de ce genre sont quelque chose de tout à fait *personnel;* tant qu'elles durent, il n'y a plus ni rang, ni caste. Au sein de la nature primitive, il n'y a plus

que l'homme primitif : nul ne peut être porté à braver les dangers et les fatigues qui l'y attendent que par l'ardeur de son désir absolument libre. Lorsque l'on veut tenter de pareilles entreprises, il faut se bien persuader que là toute préoccupation de rang disparaît, que chacun doit compter uniquement sur ses forces et son habileté personnelles, et que la seule règle qui subsiste est de songer froidement à soi. Si vous ne voulez pas agir par vous-même, vous protéger vous-même, si vous ne pouvez vous passer d'aide et d'appui, restez chez vous. Avez-vous la prétention de pénétrer dans les mystères de cette nature que rien n'a troublée depuis le jour de la création, ayez deux bonnes jambes, deux bras nerveux, une tête solide, qui se représente clairement son but et ne se laisse détourner ni à droite ni à gauche. „ En avant, sans relâche! „ voilà quel doit être le cri de guerre. „ Je suis moi, „ est le mot que j'ai adopté pour la forêt vierge. Pour quiconque a le malheur d'avoir été, par suite de sa naissance, toujours environné de serviteurs, et garanti par des écrans officiels; pour celui à qui l'on a, depuis le berceau, tout mâché, tout préparé, tout dit d'avance; pour celui à qui l'étiquette a toujours tracé sa voie comme entre deux bandes de fer; rien ne peut être plus salutaire, plus bienfaisant, que de se trouver dans des situations où l'on ne peut s'appuyer que sur sa propre force et sa propre volonté; de pénétrer dans des régions où il n'y a pas de chambellans pour enlever devant vous les lianes d'une main élégante et se laisser mordre, dans une attitude respectueuse,

par les serpents venimeux. Peut-être, dans les salons parfumés, vous appellera-t-on coureur d'aventures ; moi, je prétends que des aventures de ce genre sont très utiles pour former le caractère, et je crois même qu'elles deviennent un besoin pour les natures vigoureuses, qui cherchent à sortir d'un régime de vie énervant. Vous aurez beau ne jamais vous exposer à la fatigue et au danger, il n'en surviendra pas moins, dans la vie de tous les jours, des circonstances extraordinaires ; et vous vous trouverez alors faible de corps et inerte d'esprit. Malheureusement, l'Europe est déjà tellement raffinée, qu'on ne se trouve guère mis en demeure de compter sur ses propres forces. Les grandes chasses dans les Alpes sauvages sont peut-être, pour les *porphyrogénètes*, le seul moyen qui subsiste de se mettre face à face avec la fatigue et le danger. Depuis le funeste règne du *rococo*, c'est à dire, depuis l'époque lamentable où la perruque a commencé à paraître dans une auréole de poudre, et où la rapière s'est changée en une mignonne épée de salon, vrai joujou pour les dames ; depuis que les tournois et les jeux guerriers ont été remplacés par les phrases parfumées et la frivolité des cours, il faut que les hommes de bonne volonté cherchent à trouver par eux-mêmes l'école de l'indépendance personnelle, au risque d'être traités de coureurs d'aventures ; et toutes les fois qu'ils rencontrent une occasion de faire des progrès dans cette science, ils doivent s'estimer bien heureux et remercier la destinée.

Les maisons d'Ilheos ressemblent toutes à celles

d'Itaparica : mêmes fenêtres sans vitres ; même apparence de construction provisoire, rappellant les maisonnettes de bois qui servent de joujoux aux enfants. La plupart des habitations au Brésil portent le cachet de l'improvisation ; ce ne sont que des abris contre l'humidité et le soleil. La pluie nous obligea de nous arrêter sous l'un d'eux : ce retard fut une vive contrariété pour l'impatience qui me portait en avant. Il n'en fut pas de même pour notre ami K***, esprit pratique, qui mit le temps à profit pour faire arranger les paquets et les canots par de robustes esclaves. Pour moi, j'employai ce temps à contempler la singulière exposition d'hommes de couleur, que présentaient les maisons et le rivage. Le peintre les reproduisait sur le papier.

Les couleurs de peau et les races les plus diverses y étaient représentées, surtout parmi les enfants, dont on voyait là une foison. Depuis nos semblables au pâle visage, jusqu'aux descendants des Africains noirs comme le charbon, toutes les nuances s'y trouvaient. Il y avait des Brésiliens au teint jaune, d'affreux mulâtres, produits de tous les genres de mélange, et même des Indiens cuivrés de la race des Botokudes. C'était la première fois que je voyais des échantillons de ces derniers, avec leurs larges faces et leurs yeux noirs au regard perçant et mobile. Les négresses étaient habillées ici, comme à Bahia, mais avec moins de coquetterie, d'une chemise blanche flottante, d'une robe de cotonnade de couleur, et d'une pièce d'étoffe enroulée en forme de turban autour de la tête. Elles étaient pour la plupart d'une

taille avantageuse, mais avec des traits affreux et une large bouche, dont les dents blanches ricanaient d'un air impertinent. Les jeunes nègres portaient le pantalon de toile court, le plus souvent une chemise d'un bleu sombre, et le petit chapeau de paille planté sur un crâne déprimé et couvert d'une laine courte.

J'étais surtout frappé de la physionomie de certains enfants au visage maigre, pâle et livide, aux yeux de couleur myosotis, à la chevelure d'un jaune paille et toute hérissée. Ils me rappelaient singulièrement les marmots de nos paysans d'Allemagne. J'abordai deux garçons un peu plus grands que les autres, et leur parlai allemand. Ils me regardèrent avec effroi, sans pouvoir me répondre : tout ce que je pus obtenir, et encore à grand'peine, ce fut leur nom de famille, qui était germanique. C'étaient des enfants d'émigrés. On en trouve beaucoup à Ilheos. Mais ce n'est pas sans désappointement que je trouvai en eux déjà de parfaits Brésiliens, incapables de s'entendre avec leurs parents dans la langue maternelle. Et après cela, les Allemands s'étonnent de n'avoir nulle part une situation indépendante, et, au lieu de dominer, de se trouver réduits à une condition intermédiaire entre celles de l'homme libre et de l'esclave ! Quelle humiliation pour des père et mère, de s'entretenir avec leur jeune famille dans un idiome étranger ! Combien les relations domestiques ne doivent-elles pas souffrir, quand les parents parlent entre eux une langue qui n'est que mystère pour leurs enfants ; et que la pauvre mère doit

se mettre à la torture, pour adresser à son propre sang des paroles qu'il ne peut comprendre !

Ce fait, qu'on retrouve ici à chaque pas, doit être une des causes principales de la mélancolie dont on lit l'expression sur le visage et dans toutes les allures de nos colons. Dans mes voyages, je n'ai jamais vu un émigré allemand qui parût réellement gai; une souffrance secrète semblait peser sur tous comme un fardeau. Ce ne sont que les enfants qui recueillent quelquefois le bénéfice de l'existence brisée des parents. Quant à ceux-ci, l'absence de caractère en fait presque toujours la proie des nationalités étrangères, qui les absorbent. Voilà la cause de la souffrance qui oppresse ces hommes dépaysés, qui sont tombés dans la dépendance de leur jeune famille et se voient abaissés devant la génération nouvelle. Il en est autrement, lorsque les émigrés sont des célibataires, et qu'ils ont l'esprit d'épouser des enfants du pays. Alors, il s'établit entre l'ancien et le nouvel élément un lien étroit et vivant, et la nouvelle génération ne se trouve plus séparée de la précédente par un abîme.

Ilheos possède une église et un prêtre, qui fonctionne pour tout le pays, jusque bien avant dans la forêt vierge. Mais, d'après les idées du Brésil, une église et un prêtre sont des objets de luxe et non de nécessité ; de façon que les fonctions du bon *padre* n'ont rien de bien gênant, ou plutôt ne sont qu'une sorte de sinécure. Son ministère se borne en réalité à donner le baptême : c'est le seul sacrement dont on fasse usage. Encore le confère-t-il sans se

déranger : on lui expédie pour cela les nouveau-nés en canots sur le cours des fleuves. Les autres pratiques religieuses sont tombées en désuétude; et par le fait, il serait difficile de les observer, à cause de l'éloignement et de la difficulté qu'il y a à franchir les distances.

Il est des circonstances fatales, qui rendent impossible l'accomplissement des prescriptions de l'Église. Ces gens sont rassemblés de toutes les parties de l'univers, et d'ailleurs beaucoup trop absorbés par les nécessités matérielles. Les blancs viennent d'Europe avec toute sorte de croyances, quelques-uns, sans aucune croyance; les noirs sont esclaves : leur maître représente pour eux le principe suprême, bon ou mauvais; les peaux-rouges, dont on voit un grand nombre errer dans ces contrées, n'ont réellement point de religion; ils se laissent, il est vrai, baptiser par hasard, et dans l'espérance de recevoir de l'*eau-de-feu;* mais à peine l'acte accompli par le *padre*, ils s'en retournent, aussi sauvages qu'auparavant, pour reprendre la vie errante dans leurs forêts impénétrables.

Le plus grand mal est encore l'ignorance du clergé, son manque de vertus, et la facilité avec laquelle il accommode sa manière d'être aux circonstances extérieures, qui du reste rendent presque impossibles les pratiques religieuses. Il y a des distances énormes entre les *fazendas* et l'église; et le desservant lui-même, à partir du jour où il arrive à son poste, se trouve comme perdu, et hors d'état d'accomplir pour son propre compte les observances, parce qu'il ne

peut se mettre en rapport avec aucun autre ecclésiastique.

Quand les *canõas* (ou canots) se trouvèrent prêts et à moitié lancés, nous nous fîmes porter dessus par nos matelots et par les nègres; nous traversâmes comme un trait le bassin qui forme lè port, et nous entrâmes dans la large embouchure du *Cachoeira*. Le tableau qui se présentait à nos yeux exprimait le calme d'une nature riche et puissante. Le vaste miroir des eaux, étincelant comme l'argent, était encadré dans la fraîche et mystérieuse végétation des mangliers, qui descend fort avant dans le fleuve et laisse seulement deviner les lignes principales des deux rives. En arrière de ce premier plan s'élèvent les cocotiers à la tige souple, aux couronnes chargées de fruits; et plus loin encore, des hauteurs en pente douce, formant un vaste bassin, sont couvertes par l'impénétrable forêt, avec ses plantes gigantesques, son feuillage d'un vert brillant et satiné, ses ombres profondes et ses points lumineux : c'est l'image du repos, mais d'un repos plein de mystère.

Au commencement du parcours, on ne voyait point d'habitations dans ce vaste amphithéâtre : pas une place libre qui fît soupçonner la présence d'un ermitage. Deux canots seulement, qui descendaient le fleuve, chargés de fruits, annonçaient l'existence de créatures humaines plus loin dans l'intérieur.

Nos nègres, observant la direction des courants, suivaient tantôt la rive gauche, tantôt la droite. J'étais charmé toutes les fois que nous passions assez

près des buissons de mangliers pour y pouvoir étudier les formes et les mouvements de la vie; notre regard pénétrait ainsi dans les secrets les plus intimes du monde végétal. L'œil suivait le flot sous les vertes voûtes de feuillage, dans les retraites pleines d'ombre, où il pouvait découvrir encore de nouvelles plantes et surprendre les mœurs des créatures animées.

Tant que nos canots glissèrent dans des eaux salées, nous ne vîmes sur les rives que des mangliers, depuis le buisson qui s'avance au loin dans les flots, jusqu'à l'arbre énorme dont la tige laisse pendre ses rameaux dans le courant. Aux places où le manglier amphibie baignait ses racines et sa souche dans le fleuve, on voyait une grande activité dans l'ombre : des crustacés y vivaient dans la sécurité et l'abondance, des jaunes, des rouges et des bleus, des grands et des petits, des vieux et des jeunes. Ces animaux fourmillaient en maint endroit où les racines couvertes de limon s'élevaient au dessus de la surface des eaux, et c'était un coup d'œil des plus curieux et des plus amusants.

C'est en vain que je cherchai à découvrir des serpents dans les recoins humides enfermés entre les mangliers. Ces arbres ressemblent à des aunes. Au milieu des mangliers-*rhizophora*, nous vîmes des *malpighies* en arbre ou en buisson, avec des fleurs brillantes, jaunes, du genre des orchidées; et çà et là des *ingas* énormes, avec leurs folioles allongées en pointe et divisées en quatre ou cinq parties, leurs pétioles ailés, et leurs fleurs blanchâtres, à queue

courte, d'où pendent de riches bouquets d'étamines. Ces fleurs disséminées sur le fond sombre de la plante, produisent un effet très heureux et très pittoresque : l'imagination la plus hardie chez un jardinier ne réussirait pas aussi bien dans ses combinaisons que le fait la nature tropicale dans ses poétiques caprices.

A mesure que nous remontons le fleuve et que l'influence de la marée disparaît, les masses de mangliers couvrant les rives et leur donnant presque l'aspect de marécages, font place à une végétation encore plus belle, plus variée et plus riche en couleurs. Des buissons d'une verdure exubérante, des plantes merveilleuses prennent naissance dans une terre noire et fertile, et se pressent au bord des eaux qui les caressent doucement. Leurs tiges souples, chargées d'un toit de feuillage, s'allongent au dessus de l'étage inférieur de la végétation, et se penchent vers le courant pour y jouir aussi de la fraîcheur. Au dessus de ces plantes, les fiers palmiers se balancent, ou bien un géant dix fois centenaire étend ses bras noueux qui s'avancent au loin sur le fleuve. Des lianes innombrables réunissent entre eux les différents étages, depuis la verdure vigoureuse qui couvre le sol jusqu'au sombre feiullage des arbres gigantesques, en passant par les buissons fleuris : elles-mêmes à leur tour fleurissent et bourgeonnent : c'est un édifice hardi et fantastique, qui se balance au vent.

Bien au dessous, dans la verdure humide du rivage, où la vague vient lécher la terre noire et

féconde et se joue avec les larges feuilles des aroïdées, le peuple boiteux des crabes habite et mène joyeuse vie. Autour de l'étage des fleurs, qui se penchent en avant avec leur légère toiture de feuillage, des papillons se livrent à leurs ébats folâtres : on en voit là des espèces gigantesques, étalant leurs ailes splendides aux rayons du soleil. Le clapotement de notre barque fit lever des oiseaux revêtus des plus riches couleurs, qui se tenaient sous l'ombre des arbres; entre autres, un magnifique *sangre do boy*, dont le plumage étincelait de l'éclat des rubis, et un nombre assez considérable d'oiseaux présentant des teintes noir de charbon entremêlées de jaune d'or, et nommés en brésilien *Japu-y :* c'est le *cassicus icteronotus;* nous pûmes voir son nid suspendu en forme de sac à des branches très saillantes, un vrai chef d'œuvre d'art.

Quand nous nous trouvions au milieu du fleuve, en passant d'un bord à l'autre, nous jouissions d'une vue enchanteresse sur la forêt qui se pressait vers le rivage, et déployait toute sa magnificence aux rayons du soleil. Ce n'est que sur les cours d'eau que l'on peut trouver des points de vue qui permettent ainsi de voir et d'embrasser tout un tableau de forêt vierge. Aussi était-ce la première fois que nous observions cette merveilleuse palette de nuances prodiguées par le luxe de la végétation tropicale. Ainsi, vues de l'endroit où nous étions, des collines entières brillaient d'une teinte violette enflammée; l'éclat en était si vif, la masse de couleurs si riche, que notre botaniste ne pouvait s'expliquer si cette floraison

appartenait à un fourré de plantes ou à un arbre. Près de là, on voyait les *cécropies* argentées, qui étincelaient au soleil comme la neige ou la glace.

Cette incomparable magnificence se déploie depuis des siècles; tout y germe, y fleurit librement, pêle-mêle, d'après des lois invariables, pour le propre plaisir de ces plantes et pour la gloire de Dieu; et cependant, l'homme, cet être misérable, s'imagine qu'il est le roi légitime de la création, et que le bon Dieu n'a travaillé six jours que pour lui faire une malice! Quiconque a vu la forêt vierge n'a plus de pareilles idées; celui-là comprend qne l'homme n'est qu'une des mille et mille pièces de la grande machine du monde, et qu'il n'a malheureusement qu'une qualité qui le distingue du reste, c'est la faculté de tout bouleverser.

Plus le fleuve se resserrait, plus on était charmé, ravi par la sublimité du tableau. On éprouvait de plus en plus le sentiment de la solitude. Mais aussi notre long canot indien paraissait de mieux en mieux accommodé aux circonstances. Dans cette intéressante course nautique, Cooper et ses attachantes peintures me revenaient sans cesse à l'esprit. Bien que nous fussions sous le climat des tropiques, le caractère des impressions était le même : c'était la grande solitude primitive, la puissance écrasante de la nature. Chaque minute avait son charme; à tout moment quelque objet nouveau s'offrait à nos sens; une image en surpassait une autre, et cela, sans le concours de la main de l'homme, chaque chose conservant intact le caractère imprimé par la volonté

du Créateur à son grand ouvrage, avec tout ce qui lui est nécessaire pour fleurir et pour prospérer.

Nous fîmes halte dans un endroit ombragé, sous l'abri des branches enroulées de lianes qui s'étendaient au dessus du fleuve. Nous reposions au sein de cette nature magnifique, bénissant cet ombrage qui nous garantissait d'une chaleur toujours croissante.

Tout à coup, un bruit attire notre attention du côté du détour que faisait la rivière : nous voyons apparaître un petit canot. Un homme d'une taille haute et imposante, vêtu d'une blouse bleue, avec une barbe ondoyante et de beaux traits, sur lesquels était enfoncé l'inévitable chapeau de paille, conduisait d'un bras nerveux l'embarcation légère en remontant le courant. Derrière lui, dans l'étroite cavité du canot, sous un grand parapluie champêtre, on voyait assise une femme en simple costume de paysanne, avec un visage pâle et des cheveux blond clair. Cela formait un tableau complet, avec le fond d'un vert d'émeraude éclairé par un soleil éclatant, au milieu du profond silence de la nature.

Quand l'embarcation approcha, la femme blonde tourna ses regards de notre côté : deux grands yeux bleus d'une expression mélancolique s'attachèrent sur nous. Sans proférer une parole, elle sembla surprise de voir, sous l'ombrage épais, des hommes blonds et des yeux bleus, qui semblaient répondre aux siens comme un écho, sur la rive bordée par la forêt vierge. Elle nous adressa un sourire mélancolique, inclina sa belle tête en un salut amical, et

un *Guten morgen* prononcé avec l'accent le plus pur s'échappa de sa poitrine et vint retentir dans nos cœurs allemands. De notre côté, toutes les bouches crièrent à la fois d'une voix vibrante un *Guten morgen*, qui partit du fond des cœurs en réponse à celui de l'inconnue. Ce salut échangé en allemand, sur les eaux silencieuses, au sein des forêts vierges, par des gens qui ne s'étaient jamais vus et ne devaient jamais se revoir, produisait une impression dont je fus vivement ému. C'est ici, pour la première fois, si loin du pays natal, que je compris toute la signification de ces paroles et de ce vœu cordial. Et comment cette pauvre femme si grave, cette exilée qui habite les solitudes lointaines du *Mato virgem*, avait-elle reconnu en nous des compatriotes? Par l'inspiration mystérieuse du mal du pays : car dans l'accent de ce simple *Guten morgen*, une oreille ouverte à la voix du cœur reconnaissait, en même temps que l'explosion de la joie, l'émotion d'une âme brisée par le destin. L'homme qui maniait la rame demeura muet et ne salua pas : dans ses traits austères, on voyait que son cœur, après avoir éprouvé les dernières extrémités des sentiments humains, s'était enfin émoussé.

La barque poursuivit sa route et disparut derrière les vertes murailles que l'épaisse végétation formait sur le rivage. Elle continua vers la colonie, mais quand je vivrais encore cent ans, je n'oublierai jamais ce salut entendu dans la forêt vierge : toujours cette voix émue de la pauvre exilée allemande retentit dans mon cœur. Pourquoi sont-ils tous si

graves, ces émigrés? Il faut qu'il soit bien douloureux de renoncer pour toujours à la patrie! Et les âmes les plus fortes, cette douleur les brise ou les émousse.

Rien n'est plus capricieux qu'un fleuve dans son cours et dans son aspect. La Tamise à Londres porte des flottes entières de vaisseaux marchands; et immédiatement au dessus de Londres, à Richmond, ce n'est plus qu'une rivière paisible et riante, toute bordée de jardins, qui charme par ses molles sinuosités et par ses rives couvertes de gazon et d'ombre. Chacun des propriétaires de cottages établis sur ses bords la regarde comme sa propriété. Il en est de même du *Cachoeira*. Tout à l'heure encore, c'était comme un bras de mer: son développement formait une masse d'eau imposante, qu'on voyait avec admiration descendre paisiblement tout d'une pièce à travers une plaine couverte de fruits. Maintenant le voici resserré entre des bords escarpés : son cours est impétueux et inquiet, et fait supposer la proximité de rapides ou de cataractes. Les rives ne sont plus une bordure, un encadrement de verdure partout égal, comme plus bas : elles sont devenues l'objet prinpal, caractéristique; l'eau se trouve endiguée entre des plantes gigantesques et de plus en plus belles. Le courant doit se plier aux exigences de la végétation, se laisser détourner par les grands arbres, presser et resserrer par les masses de buissons et d'arbustes. Des blocs de granit détachés, à demi ensevelis sous la végétation ou couverts d'écume par les vagues, rompent le cours des eaux. La surface

n'est plus un miroir argenté : elle a pris la teinte noire, terreuse qui est propre au ***Mato virgem***, ce brun remarquable, que l'on n'observe que dans les forêts tropicales, et qui est le signe de la vigueur et de la fécondité d'un sol primitif.

Rien de plus étonnant que les effets de lumière et d'ombre sur ces eaux sombres et sur la végétation touffue de leurs rives. La lumière éclatante, qui descend de l'azur du ciel sur la masse liquide, ajoute à l'émail vert du feuillage des reflets d'or, et enflamme les teintes métalliques des fleurs ; près de là, un arbre aux vastes branches dont la couronne semble suspendue au dessus des eaux, étend sur le fleuve une ombre épaisse ; un buisson attaché au rivage escarpé se penche sur le courant et forme une voûte sombre et fraîche : on passe continuellement du jour à la nuit, et des ténèbres les plus mystérieuses à l'éclat de la lumière équatoriale. Si vous voulez étudier les effets de lumière, recherchez-les sur les rivières de l'Amérique du sud ; mais je ne sais si vous réussirez à reproduire avec des couleurs inertes le feu des rayons du soleil et le reflet des pierreries, non plus que le mystère de ces ombres profondes ; je crois que plus d'un peintre habile échouerait dans une pareille entreprise.

Après avoir passé devant deux belles cataractes, nous nous trouvâmes en présence d'un vaste espace découvert : nous étions arrivés à la *fazenda da Vittoria*, magnifique exploitation d'un riche planteur allemand. On toucha terre : nous attendîmes quelques instants, et L*** notre consul ne tarda pas à repa-

raître en compagnie d'un homme à la mise élégante, porteur de vêtements d'une blancheur éblouissante et d'un panama gigantesque. C'était St*** lui-même, l'heureux propriétaire de cette grande *fazenda*, personnage supérieur à coup sûr en richesse territoriale et en puissance à bien des princes allemands, quoique dépourvu de titres, de duché, de courtisans et de ministère. Il s'avança vers nous d'une allure franche et libre, avec un air de cordialité hospitalière; c'est *un homme* dans toute la force du terme et vraiment digne de ce nom, une de ces figures énergiques qui révèlent dès le premier aspect un *caractère*. De taille moyenne, avec de larges épaules, une forte charpente, des traits vigoureux et prononcés, un teint frais et sain, des cheveux blonds, des yeux bleus, un franc regard, sa physionomie tout entière, où se révèle une grande force de volonté, est imposante et en même temps vous séduit par une expression sympathique de bienveillance et de loyauté : c'est un de ces types accentués qui dans notre Europe confuse, chancelante, civilisée à l'excès, deviennent chaque jour plus rares, plus impossibles, tandis que dans le nouveau monde, en lutte constante avec la nature et formés à la mâle école du destin, ils se développent avec indépendance et avec une vigueur peu commune. St*** est une de ces figures comme l'excellent Cooper savait les buriner si bien. Avec de pareils hommes on fait rapidement connaissance, et leur société est au plus haut degré bienfaisante et instructive : il semble qu'à leur contact l'âme étiolée par une civilisation raffinée et excessive, se fortifie et se redresse.

Entre St*** et nous une sympathie réelle ne tarda pas à s'établir. Il se proclamait à moitié Autrichien : son vieux père, patricien de Berne, mais possesseur de biens considérables en Bohême, passe la plus grande partie de l'année sur le sol de l'Autriche. Lui-même a été lieutenant dans la garde prussienne, et il raconte avec une certaine complaisance qu'au mois d'août 1845, étant encore un très jeune et élégant officier, il fut détaché au service de la reine Victoria pendant une visite qu'elle vint faire sur les bords poétiques du Rhin. Peu après, à la surprise fort désagréable de son père, et entraîné, comme il l'avoue, par la lecture de Humboldt, il résolut de quitter le monde ancien, pédant et caduc, et de chercher au loin fortune, par delà l'Océan, dans le nouveau monde. Sa famille et toutes les vieilles perruques de la vieille Europe se mirent à branler la tête en blâmant son entreprise, et aujourd'hui encore ils gémissent sur le sort de cet enfant prodigue. Mais celui qui voit St*** dans tout l'épanouissement de sa virile énergie, entouré d'une famille florissante, possesseur d'un beau domaine, celui qui sait de quel respect on l'environne, comme chacun épie avec empressement ses moindres ordres, comme il est sur ce coin de terre indépendant et libre, responsable uniquement devant sa conscience et devant Dieu, et comme enfin, on peut le dire, il est ici un souverain véritable, sans le fardeau et les ennuis de la pourpre, — celui-là ne peut qu'approuver l'habile et actif *fazendero* d'avoir jeté aux orties l'uniforme d'officier, d'avoir échangé le casque à pointe contre le panama, et renoncé à

l'honneur problématique d'arriver, après trente ou quarante ans de service, au grade de commandant. Dans les conditions actuelles de l'Allemagne on a raison de quitter cette patrie avec ses gouvernants classifiés, et de s'en créer une autre par sa propre énergie, par sa volonté opiniâtre, par son intelligence et sa ténacité. Et St*** a bien le droit, en vous recevant sur son domaine, de demander comment vont les choses dans cette *Europe fossile*, — expression charmante qu'il m'a apprise et dont j'aime à me servir parce qu'elle me séduit par sa rude précision.

Et malgré tout il n'a pu réussir à dépouiller complétement le vieil homme, le *philistin* allemand! A mon grand divertissement, lorsque L*** alla lui annoncer notre visite inattendue, il ne trouva pas assez de mots pour s'excuser de n'avoir point l'habit noir, ni la cravate blanche réglementaire pour recevoir le prince aux confins de son territoire avec une allocution et un cortége de jeunes filles (de jeunes négresses, sans doute, vêtues de blanc!) selon l'usage traditionnel. Plein encore du souvenir lointain et nébuleux du voyage de la reine Victoria, il s'attendait apparemment à ce que nous rendrions notre visite à la forêt vierge avec des cordons et des croix, des chambellans brodés, des aides de camp empanachés et une valetaille galonnée! L*** qui savait à quoi s'en tenir à cet égard, et par une expérience toute personnelle, le rassura de son mieux : mais ce ne fut que lorsqu'il nous vît paraître en grosses bottes et dans notre accoutrement primitif que St*** se tranquillisa enfin, et qu'il se remit à respirer libre-

ment, comme si une pierre énorme avait été enlevée de dessus sa poitrine.

Il nous conduisit à sa *fazenda* à travers une prairie découverte, en pente douce, sous les rayons brûlants du soleil de midi. Avant d'atteindre à la région des bâtiments, nous trouvâmes une allée d'*Iacarandas* peu longue, mais admirablement belle : ces arbres formaient une voûte légère, qui projetait une ombre épaisse. L'allée donnait accès à la dernière clôture, formée de buissons touffus. La porte s'ouvrit, et nous atteignîmes l'extrémité d'un petit vallon, qui est le point de départ de la *fazenda*.

A gauche, sur la hauteur, à l'extrémité du chemin que nous suivions, la maison du maître s'élevait au milieu d'un endroit découvert, avec la véranda obligée derrière la maison. Appuyée à la lisière du bois, une construction rustique contenait les cuisines et les logements des gens de service : elle avait aussi, bien entendu, sa véranda sur le devant. Sur un point moins élevé, à notre gauche, se trouvait un bâtiment destiné à enfermer les provisions et les outils. A droite, vers l'entrée du vallon, on voyait un vieux moulin à sucre avec ses roues et ses rigoles de bois : sa forme rappelait ces moulins à scie qu'on aperçoit dans nos montagnes ; mais il ne servait plus à rien. L'eau nécessaire au mouvement était retenue dans une construction environnée de petits magasins. Elle était empruntée à un étang voisin qui recueille toutes les eaux provenant des bois d'alentour. Sur le côté gauche de la petite vallée, au pied d'une hauteur, s'étendait une habitation étroite, longue, en terre

battue, qui, par sa situation et son aspect, faisait songer aux étables de bestiaux de nos pays. Et, en effet, c'était la ménagerie des esclaves. Le bâtiment est divisé en cellules pour chaque famille : les fenêtres et les portes s'ouvrent toutes du côté de la maison du maître, dont les ouvertures plongent sur elles; par le côté extérieur, cette construction n'est point accessible, afin de rendre plus difficiles les évasions.

Entre la maison du maître et l'étang, on voyait s'élever, au milieu d'une fraîche prairie, des cocotiers et des arbres à pain, qui formaient comme une transition pour passer dans la forêt vierge. Leur ombre cache une petite salle de bain, d'où l'on peut tout voir : une conduite aboutissant au bassin y verse continuellement une eau fraîche et abondante.

Les bâtiments sont construits en bois et en solives légères. Le caractère en est plus que simple, sans aucun ornement, et tout autre que mon imagination ne l'avait rêvé. L'esprit pratique de ces hommes qui luttent sans cesse avec la nature, étouffe toute poésie et jusqu'à l'idée de confort. Ajoutez-y l'habitude de purger impitoyablement les alentours des maisons de toute trace de végétation : plus d'arbres pour donner de l'ombre, plus de buissons fleuris, plus de ces plantes grimpantes qui rampent le long des vérandas; pas le moindre jardin, ce qui serait si facile à obtenir ! Et pourquoi cette absence complète d'agréments ? Il y en a deux raisons : la crainte des bêtes venimeuses, qui peuvent se cacher dans l'ombre, et la vie toujours au dehors, au milieu de cette

opulente nature, dont l'exubérante fécondité oppresse le propriétaire et fait qu'il ne recherche sa maison que pour le temps de la nuit.

Aussi la *fazenda* en elle-même n'a-t-elle rien de beau ni de poétique : c'est quelque chose de prosaïque et de parfaitement insipide. Mais ce qui est et demeure admirable, c'est le coup d'œil des environs, la vue sur les masses d'arbres de la forêt, qui s'amoncellent à l'entour les unes sur les autres, comme des montagnes de nuages. Ici tout respire la poésie : cette vie libre, indépendante, toute d'efforts et de combats, cet isolement si profond, cette nécessité où sont réduits les colons de ne compter que sur leurs propres forces et sur les ressources de leur esprit; tout cela saisit et élève l'âme, en dépit de ce qu'il peut y avoir dans le détail de maussade et de disgracieux.

Dans l'enceinte des bâtiments, on voit constamment l'activité de la vie et le mouvement d'une grande exploitation. Des surveillants vont et viennent; le mécanicien dispose et répare les machines; les esclaves se croisent dans toutes les directions, obéissant aveuglément au moindre signe que leur adresse l'œil perçant du maître; les négresses portent les objets nécessaires pour la cuisine, puisent de l'eau, blanchissent le linge; les négrillons se livrent à leurs jeux, dont personne ne s'occupe; des chevaux montent et descendent les rampes en hennissant; des pourceaux à la queue retroussée rôdent autour des maisons en cherchant leur nourriture. Partout, le mouvement auquel on assiste témoigne d'une large aisance et d'un ordre bien entretenu. Tout

ce qu'on voit fait directement ou indirectement partie d'un ensemble complet et contribue à la prospérité de la *fazenda*.

Après nous être réconfortés chez notre aimable hôte et avoir laissé passer en causant le moment le plus chaud de la journée, nous partîmes sous la conduite de St*** pour gagner le Mato avec toute espèce d'engins de destruction. Nous eûmes bientôt traversé un champ de caféiers récemment conquis sur la forêt vierge.

Le spectacle dont on jouissait en cet endroit était d'une beauté merveilleuse : la vallée était éclairée des teintes les plus chaudes par le soleil à son déclin. Les parties basses étaient remplies de la masse sombre des caféiers, entremêlée et bordée de buissons fleuris : en remontant la pente, les limites de la vallée étaient marquées par l'enceinte gigantesque de la forêt. C'était comme des murailles massives qui se dressaient sous l'éclatante lumière des rayons obliques du soleil : ici, le feuillage envoyait des reflets d'or; là, des teintes foncées s'étendaient horizontalement sous les divers étages de plantes et sous les vastes couronnes des arbres; au milieu de ces ombres, on voyait luire, comme des feuilles d'argent, le revers des *cécropies* touchées par la lumière. Près de là, un géant plus de dix fois centenaire élève au dessus de tout le reste son feuillage aux reflets métalliques et sa cime arrondie en coupole : les broméliacées, plus brillantes, se détachent sur ce fond, comme des ornements artificiels; et les lianes s'enroulent de branche en branche en formant des festons

capricieux. Sous les couronnes impénétrables aux rayons du soleil, s'étendent des plans d'ombre dont les ténèbres semblent empruntées à la nuit éternelle. Du sein de ces ombres, quelques troncs reluisent comme des colonnes d'argent. On voit alternativement l'obscurité et la lumière, les teintes profondes du crépuscule et les tons de l'émeraude. Sur l'ensemble du tableau règne une expression de calme, un air de gravité sublime et solennelle. Pour achever l'harmonie, le ciel, sans nuages vers le couchant, formait un fond admirable, sur lequel s'enlevaient vivement les contours les plus délicats.

Lorsqu'on regarde cette enceinte de la forêt vierge, on demeure confondu de la grandeur de la nature et de l'énergie du sol qui peut produire ces masses impénétrables. On est, pour ainsi dire, devant le rideau qui cache un monde mystérieux entretenu par un enchantement et dont l'énigme n'a pu encore être résolue. On se demande ce qui peut se passer là-derrière, quel monde étrange peut vivre dans ces immenses espaces de verdure. On sait que sous ces vastes voûtes tout germe, fleurit, porte des fruits; on sait que des créatures ailées, aux plumages les plus variés, chantent et gazouillent sous ces dômes majestueux, que des papillons gigantesques aux couleurs flamboyantes voltigent sur des fleurs parfumées, que de prudents lézards et des serpents aux reflets métalliques glissent dans les herbes et dans les broussailles; on sait que, depuis le sixième jour de la création, tout y est vie et mouvement, parfums et chansons; et néanmoins tout cela de-

meure une énigme qui excite l'étonnement et l'admiration, mais qui échappe aux prises de l'homme.

Le bas de la vallée me rappelait les beaux paysages alpestres de l'Autriche et je me trouvais comme transporté dans ma patrie : maint heureux souvenir des heures paisibles que j'avais passées au milieu de cette nature fraîche et poétique se réveilla dans mon âme. Il est vraiment remarquable que, même dans les profondeurs des forêts vierges, j'aie retrouvé des analogies avec les Alpes. Il n'y a en Europe que ces régions, dans leurs parties inhabitées et non encore profanées, qui puissent donner une idée de la nature que nous avons ici sous les yeux. Ce n'est que dans les forêts alpestres que l'on trouve ce calme profond, ce silence surprenant qui charme et fait frissonner, cette verdure brillante comme l'émeraude; ce n'est que là que la profusion des fougères, des gentianes et des liliacées semble un essai de la nature pour se rapprocher de la prodigalité que déploient les forêts vierges dans leur végétation. On y rencontre des troncs d'arbres séculaires qui ne sont pas tombés sous le tranchant niveleur de la hache : mais, défaillants sous le poids de l'âge, ils se sont affaissés pour donner naissance par leur décomposition à une végétation nouvelle; on est en présence d'une nature qui existe pour elle-même et pour la gloire du Créateur, au lieu de végéter et de fleurir uniquement pour l'usage de l'homme. Mainte et mainte fois, dans mes excursions au Brésil, l'image des Alpes s'est représentée à mes yeux, tantôt par des traits isolés, tantôt par l'impression générale des

formes et des couleurs. C'est qu'une pensée fondamentale règne à travers la création ; et partout où l'œuvre divine est demeurée intacte, cette conception dominante se retrouve dans la ressemblance des proportions et des formes : il n'y a que des différences partielles, qui sont l'effet du sol et du climat.

Des ponts faits de troncs bruts nous permirent de passer sur l'autre bord ; et aussitôt nous nous trouvâmes au pied de la muraille qui ferme la vallée. Une sorte d'abattis, qui avait la prétention de représenter un chemin sous bois, nous donna accès dans le *Mato*. Nous fûmes saisis alors de ce frisson délicieux dont on est pénétré en abordant quelque chose de nouveau, de mystérieux et de grand. C'est un sentiment de vénération, d'étonnement et d'attente, comme lorsque l'on entre dans les grandes cathédrales gothiques, dans les immenses catacombes de Rome, sous les voûtes et les allées de granit des pyramides. Le cœur bat à coups pressés : l'esprit et les sens s'exaltent. Si l'œil est frappé de surprise en voyant des colonnes qui s'élancent hardiment, des voûtes majestueuses, de riches ornements dans des édifices de pierre, de quels sentiments le cœur d'un homme ne doit-il pas être rempli, lorsqu'il pénètre sous les mille et mille dômes que le créateur s'est élevés à lui-même depuis des milliers d'années ; quand il voit à l'œuvre l'antique nature ; quand les colonnes gigantesques de l'édifice sont vivantes sous ses yeux avec leurs voûtes de verdure étincelant sous les rayons du soleil, avec la richesse infinie des formes et des couleurs dont l'ensemble est orné !

Ainsi que le sanctuaire des temples et l'intérieur des monuments, la forêt vierge est un lieu clos et borné pour la vue : pour l'œil, c'est une limite ; pour l'esprit, c'est une profusion infinie de pensées. Les masses de plantes s'élèvent autour de l'observateur avec une exubérance qui intercepte la lumière : elles sortent d'elles-mêmes en tiges nouvelles, qui se subdivisent à l'infini et s'arrondissent en voûtes superposées ; et au dessus de votre tête elles forment une toiture épaisse, impénétrable au jour, traversée par les lianes, soutenue et reliée par les plantes grimpantes. L'œil ne peut démêler où la plante commence ni où elle finit : à l'endroit où elle enfonce en terre ses racines, des masses d'autres plantes, des familles entières qui se ramifient à l'infini, cachent le pied de l'arbuste : à l'endroit où l'on cherche le sommet, tout un monde nouveau, qui se déploie dans une région aérienne, forme une couche inextricable de végétation. Les rayons du soleil ne peuvent pénétrer qu'en s'éteignant dans cet amas plantureux, à travers ces voûtes innombrables et entre-croisées ; ils ne peuvent répandre dans ces salles de verdure qu'une lumière crépusculaire et mystérieuse. Une atmosphère fraîche et chargée des émanations abondantes de la végétation s'y maintient dans une constante uniformité.

Les yeux, surpris d'une telle magnificence, s'égarent dans ce détail infini, toujours nouveau, cherchant un ordre, un principe, un arrangement systématique ; mais l'impression de l'ensemble est trop puissante ; c'est seulement de place en place qu'une

couleur particulièrement brillante, une fleur étrange, une forme tout à fait imprévue attire le regard et provoque un cri d'admiration; mais à peine a-t-on accordé un coup d'œil à cet objet, que la vue se sent de nouveau emportée dans le mouvement général de ces flots de verdure. C'est un spectacle qu'on ne saurait dessiner ni décrire; on ne peut que l'admirer dans un ravissement muet, et avec une sorte de frisson religieux. Et combien est étroit l'espace que l'on peut embrasser du regard! Au milieu de ce chaos de la création, la vue n'aperçoit qu'à quelques toises en tous sens. Qu'il est grand, qu'il est divers et infini, ce monde, dont une partie si petite produit une impression pareille sur le soi-disant roi de la création!

Nous ne pûmes jouir de la magnificence écrasante de ce spectacle qu'après y avoir accoutumé nos yeux. C'était une succession de merveilles qui se dévoilaient, et se chassaient mutuellement, comme les images brillantes d'un kaléidoscope. Rien de plus caractéristique que les diverses classes de plantes qui s'élevaient les unes au dessus des autres en trois étages principaux. Sur le sol même, nous admirions la profusion luxuriante des aroïdées, avec leurs formes innombrables et leur fraîcheur éclatante; les scitaminées aux fleurs flamboyantes, qui semblent rayonner au loin; les musacées aux feuilles gigantesques, qui se balancent hardiment dans leur développement poétique; les fougères, dont le feuillage en éventail, d'une verdure opulente, se berce mollement et nous rappelle les forêts de nos pays. Près de ces plantes, qui se soutiennent d'elles-mêmes dans

leur indépendance, la riche et bizarre famille des philodendrons aux formes sans nombre, recherche, comme son nom l'indique, l'amitié et l'appui des arbres. La profusion avec laquelle ces plantes diverses sont répandues sur le sol dépasse de bien loin tout ce qu'on peut voir dans les serres les plus fourrées; et cependant, il y a encore place entre elles, sur cette terre humide et féconde, pour une multitude infinie d'autres plantes qui poussent dans l'ombre. Leur croissance modeste attire à peine le regard; et pourtant en Europe, dans une exposition d'horticulture, elles brilleraient comme des étoiles de première grandeur. Je ne cite que les bégonias, qu'on retrouve à chaque pas : quelle magnificence de dessin, qu'elle beauté de nuances dans leur feuillage! Et il faut encore y ajouter d'innombrables espèces de gazons, et des palmiers nains de nature ou arrêtés dans leur développement! Ces masses de verdure et d'émail sont comme un parc où fourmille le monde des insectes.

Du sein de cette végétation terrestre s'élève, comme un premier étage d'une architecture élégante et légère, la foule des arbustes sveltes et souples. Ce sont en général des plantes à larges feuilles pendantes, en forme de pennes d'oiseau. Nous y trouvons les cécropies abondamment représentées; nous voyons sortir du fourré quelques palmiers isolés, dont la cime gracieuse se développe largement.

Au dessus de cet étage s'élancent les grands arbres à la tige délicate, au sombre feuillage, du genre des camellias et des lauriers. Leurs branches étendues

et fortement enlacées par les lianes, forment le premier toit de verdure. Leurs troncs sont souvent entourés de philodendrons ou de belles plantes grimpantes, qui s'y attachent et s'y pressent. Souvent aussi, ils sont tout à fait nus : on voit alors une tige lisse comme une anguille, de couleur d'ocre ou roussâtre, et dure comme la pierre. Ce sont le plus souvent des essences d'abres précieuses, ou des bois de construction incomparables et indestructibles. Les plantes de cette région sont celles qui jusqu'ici ont le plus échappé aux botanistes : la plupart ont un feuillage brillant et des fruits comestibles, dont les oiseaux et les singes se nourrissent abondamment.

Comme on voit, dans un édifice d'architecture, des mezzanines, de même nous distinguons, au dessus de cet étage, immédiatement sous le toit de verdure, un étage intermédiaire élevé par la nature. Il est formé de broméliacées aux reflets métalliques, plantes aériennes qui s'établissent, comme de grands nids d'oiseaux construits avec art, autour des branches et des troncs. De leurs couronnes de feuillage vigoureusement dessinées sort ce que le monde végétal peut offrir en fait de fleurs de plus beau et de plus parfait.

Enfin, au dessus du second étage, s'élancent ces géants prodigieux, qui ont trouvé en mille années la force de percer toutes ces diverses couches de feuillage pour parvenir à l'air et à la lumière, et qui enfin, inondés des rayons du soleil, étendent sur la forêt vierge leurs immenses rameaux, comme les

bras d'un patriarche, abritant au loin toute créature et dominant tout être qui a vie.

Ce sont là les monuments merveilleux qui portent en eux-mêmes l'histoire de la forêt vierge et en marquent les époques millénaires. Ces antiques témoins de la dernière période de la création font le principal attrait de cette région si magnifiquement peuplée. Mais, comme tout ce qui est grand et sublime, ils s'élèvent si fort au dessus de ce que nous avons coutume de voir, qu'en réalité on les devine plutôt qu'on ne les embrasse complétement. Pour le botaniste, ils demeurent une énigme : car ils fleurissent et portent des fruits dans une sphère où il ne peut atteindre par les moyens ordinaires. Ce sont pour lui des puissances presque entièrement inconnues : aussi n'a-t-il pas encore osé leur donner de noms.

De même que les ornements de la frise supérieure d'un édifice se distinguent de ceux des divers étages, de même il y a encore dans cette région aérienne un monde particulier de plantes, qui est tout à fait différent du nôtre. C'est là que les orchidées développent à l'envie leur incomparable magnificence, et que les tillandsies brillent de tout leur éclat.

Les intervalles sont remplis par les lianes, plantes singulières qui s'attachent en terre par leurs racines, et qui, semblables à des cordages nus, s'étendent et s'enroulent à travers les diverses régions de branche en branche, de tige en tige, souvent à des distances énormes, pour se couvrir enfin de feuilles et de fleurs dans les plus hautes sphères, sous la lumière vivifiante du soleil.

Rien de plus merveilleux que cet effort de toutes les plantes pour parvenir à l'air et à la lumière. C'est grâce à cette aspiration vers les rayons bienfaisants, que toutes les tiges qui possèdent l'énergie nécessaire pour croître, présentent cet aspect d'un édifice svelte et léger, sur lequel repose cette haute toiture si épaisse, derrière laquelle on soupçonne l'existence du soleil comme s'il appartenait à un monde étranger et lointain.

Sous cet abri, qui écarte les rayons brûlants, une atmosphère concentrée s'élève des régions inférieures : chargée d'humidité, d'émanations végétales et de matières organiques, elle exhale ce parfum voluptueux que l'on respire dans les parties de nos serres consacrées aux plantes tropicales, et qui enivre nos sens en nous oppressant comme un rêve d'une nuit d'été. Le sol, que n'atteint jamais la lumière, demeure toujours humide et mou : il fléchit sous les pieds. Les circonstances demeurant les mêmes depuis des milliers d'années, les feuilles qui se dessèchent, les écorces qui se détachent, les capsules des fruits et toutes les parties que rejette l'énergie vitale, forment une couche de pourriture molle, élastique, et composent enfin cet humus où la décomposition des plantes entretient une vie toujours jeune et toujours nouvelle. La puissance mystérieuse qui préside aux transformations de la matière la fait fermenter dans ces couches épaisses, dissout les organismes et en élabore de nouveaux. Entre ce sol et la sombre voûte de feuillage, dans cet espace limité que la curiosité humaine essaie en vain de franchir,

l'air demeure éternellement calme. Une lueur de crépuscule, une immobilité constante dans l'atmosphère, point de rayons de soleil, pas un murmure dans le feuillage : ce sont là des phénomènes si nouveaux pour l'homme habitué à une agitation constante, qu'ils le troublent et l'inquiètent par la sensation de quelque chose d'étrange et d'inusité.

De même que les plantes se maintiennent toujours dans la région où elles sont fixées comme par une loi inéluctable, ainsi font les diverses espèces animales. Sur le sol humide, sous les voûtes formées par les larges feuilles des aroïdées et des scitaminées, entre les pieds des bégonias et les chaumes des graminées, on voit l'escargot tourné en hélice, le poupart qui se traîne, le lézard qui se livre à ses ébats capricieux, la redoutable tribu des serpents qui épient leur proie, et le tatou roulé en boule. Au niveau des plantes basses, on voit fuir le chevreuil sauvage, poursuivi par le jaguar affamé ; on voit le lourd tapir se frayer un chemin avec fracas. Dans la région des buissons, sous l'ombre des petits palmiers, le colibri s'élance de fleur en fleur; des papillons-géants voltigent silencieusement comme des songes. Dans les couronnes des arbres de moyenne hauteur, on entend le cri du toucan qui aiguise son bec recourbé. Bien haut dans les arbres gigantesques, sous leurs vastes dômes, le peuple mutin des singes vit en troupes joyeuses; les mignons ouistitis sautent de branche en branche, ainsi que les légers écureuils; et enfin, au dessus de tous les autres animaux, les perroquets à la voix criarde défilent par essaims dans les rayons du soleil.

Il n'est permis au voyageur de voir que ce qui se passe dans les régions moyennes et inférieures; ce qui vit sur les cimes aériennes ne se révèle à lui que par le son.: sa vue ne peut atteindre jusque-là. Ce n'est que sur le bord d'un cours d'eau ou dans de rares éclaircies, qu'il peut apercevoir les habitants des régions supérieures. De même que les plantes germent et fleurissent sans dévier des lois qui leur ont été assignées depuis les jours de la création, de même le peuple des animaux, depuis qu'il est sorti des mains du Créateur, vit indépendant et libre dans le cercle qui lui a été tracé.

En pénétrant plus avant dans la forêt, nous parvînmes dans un endroit un peu plus éclairé : les arbres s'y élevaient plus librement, et le regard pouvait embrasser de plus grands espaces. C'est là seulement qu'il nous fut possible d'observer les lianes de plus près. Leur grandeur et leur force dépassaient de beaucoup tout ce que nous attendions. Tantôt elles s'enlaçaient en festons d'arbre en arbre; tantôt elles pendaient, comme la corde d'une cloche de géants, depuis une maîtresse branche jusqu'à terre; ou bien, comme les haubans d'un vaisseau, elles étaient tendues obliquement depuis le sol jusqu'aux couronnes des arbres.

Le jour tombait déjà quand nous revînmes à la *fazenda* de notre aimable hôte où un joyeux repas nous réunit vers neuf heures. Naturellement il fut beaucoup question des nègres et de l'esclavage; St*** a fait des études philosophiques sur les noirs, et s'est formé une opinion raisonnée sur leur tempérament.

Il s'occupe d'ailleurs de médecine : il est le médecin de ses propres esclaves, et remplit les fonctions d'accoucheur auprès de ses négresses. Grâce à ses études philosophiques et médicales, il a des vues sur le physique et le moral des nègres, et il exerce une influence prodigieuse sur les imaginations de ces êtres qui lui sont confiés. L'expérience l'a convaincu que tout grand *fazendero* doit être à l'occasion médecin dans l'intérêt de ses nombreux esclaves, et que c'est le seul moyen de conserver sur eux son ascendant.

Nous lui demandions si dans sa manière de voir le nègre tenait réellement plus de l'homme que de l'animal. Il nous répondit très logiquement que le nègre est un homme pur, par la raison qu'en se croisant avec la race blanche il peut produire des enfants, et que ceux-ci à leur tour sont capables de se reproduire ; or, dans la nature, deux races voisines peuvent être fécondes par le croisement, mais leur fruit demeure ensuite stérile : ainsi le mulet né de l'ânesse ou de la jument. Cette déduction si froide, mais si logique, mène à une conclusion péremptoire. Les nègres, continua-t-il, sont des hommes ; mais il est aussi démontré qu'ils sont bien inférieurs aux autres races du globe. Les partisans de l'esclavage prétendent même que, dans le système de l'univers, ils sont nés pour le rôle de serviteurs, et pour rassurer leur conscience, d'ailleurs cuirassée, ils invoquent la malédiction mystique qui fut prononcée contre Cham, le fils impie. D'autre part la nécessité de l'esclavage est démontrée, à leur avis, par ce fait que les noirs sont capables de travaux auxquels les

blancs succomberaient. Ainsi, l'on ne pourrait se passer d'eux pour la culture de la canne à sucre, qui s'accomplit sous un soleil vertical. Les blancs, outre la chaleur, seraient incapables de supporter même les exhalaisons des plantations. Ce qui se fait de l'autre côté de l'Océan ne regarde pas le propriétaire d'esclaves : il ne s'inquiète pas des origines, et ne s'occupe que des conséquences, c'est à dire, de l'esclavage qui lui est utile. L'enlèvement des hommes en Afrique, cet affreux voyage qu'on leur fait faire sur l'Océan, tout cela n'engage pas sa responsabilité : les noirs ne tombent sous son jugement que du moment où ils se trouvent sur son territoire. Partant de là, il fait, non sans logique, cette remarque, que le noir, dans l'ordre établi, est plus heureux dans l'esclavage que rendu à la liberté et même que les nègres qu'on laisse libres périssent, dans la plupart des cas, aussitôt après. Mais pourquoi ils périssent, c'est à quoi ces messieurs ne se donnent pas la peine de réfléchir.

Le nègre laissé libre périt, parce qu'après avoir commis un acte réputé criminel en s'échappant de la servitude, il erre dans la forêt comme un proscrit, un vagabond, sans autre ressource que la chasse et le brigandage, et que les privations le conduisent à commettre des vols dans les *fazendas* et à s'enivrer ; ou bien encore, il périt parce que la liberté lui étant donnée brusquement, il se trouve sans ressources, et n'entend rien à la manière de vivre dans l'indépendance : il tombe alors dans la paresse et dans le vice, comme un enfant abandonné.

Quoi qu'il en soit, deux causes principales amè-

nent le dépérissement des noirs : les persécutions volontaires ou involontaires de la part des propriétaires d'esclaves, et l'absence de toute instruction et de toute éducation, si modeste qu'elle soit. Si l'on pouvait porter remède à ce mal, il serait permis de ne pas désespérer de l'avenir, car les noirs à Liberia sont de fort honnêtes gens. Mais ce qu'il y a malheureusement de certain, c'est que, dans les circonstances présentes, quand tous les hommes pensants, à commencer par l'empereur, sont propriétaires d'esclaves, les noirs affranchis périssent presque tous d'une façon misérable. Il suffira de citer un exemple récent.

Une négresse esclave, de la province de *Minas geraës*, trouva un jour un énorme diamant. Elle le porta loyalement à son maître, qui en tira des sommes fabuleuses. Le prix de la pierre est si grand qu'il s'est formé une société d'actionnaires, qui jusqu'ici fait de vains efforts pour trouver un acheteur sur les marchés de l'Europe : partout où il est offert l'offre est repoussée, personne ne possédant la somme nécessaire pour l'acquisition de ce précieux joyau. Le premier propriétaire voulut signaler sa reconnaissance d'un manière éclatante à la pauvre créature qui était l'auteur de sa fortune : il crut faire quelque chose de considérable en lui donnant la liberté. La malheureuse femme mourut peu de temps après dans la mendicité, victime de sa propre incapacité et de la barbare insouciance de son maître.

Les esclaves sont la richesse du *fazendero :* c'est par leur concours que son bien s'accroît. C'est donc une des principales préoccupations du propriétaire

de tenir son haras en bon état, et autant que possible, de l'accroître. St*** marie ses esclaves de bonne heure : c'est la meilleure condition pour la multiplication, parce que ceux qui sont mariés s'observent davantage, et que la présence des femmes mariées inspire, dans certains cas, de la crainte aux filles. C'est le propriétaire lui-même qui se charge des cérémonies du mariage : un ecclésiastique l'embarrasserait. Un banquet suit la cérémonie; on trouve ce lien plus énergique que la bénédiction de l'Église, que ces malheureux, dans leur ignorance absolue, ne comprendraient pas. Comme la fécondité de ces mariages est pour le maître de la plus haute importance, il faut qu'elle soit encouragée. St*** donne à ses négresses une prime par chaque enfant qu'elles ont au delà du nombre de six. Les femmes détruisent parfois leur propre fruit, pour se venger du maître. Les peines les plus rigoureuses châtient ce genre d'attentat. Il en est de même des rixes fréquentes et souvent atroces, qui s'élèvent entre les nègres et les négresses : chez celles-ci, c'est ordinairement la jalousie qui en est la cause. Elles sont sévèrement réprimées, par la raison que les blessures causent souvent au propriétaire un notable préjudice. En pareille occasion, le nerf de bœuf remplit le rôle de l'olivier de la paix. Il arrive souvent aussi que les noirs se pendent uniquement, selon l'expression de St***, pour faire tort à leur maître. Il s'est trouvé lui-même victime d'aventures de ce genre.

Un régime très rigoureux, ou plutôt un despotisme absolu règne à la *fazenda*. Le maître peut punir

quand et comme il lui plaît. Sa conscience est la seule règle; la seule limite est la considération de son intérêt. S'il frappe trop fort, il subit un dommage dans la chair humaine qui lui est soumise. Un nègre trop rudement maltraité se trouve affaibli; ou bien son corps porte des cicatrices, et l'on ne peut plus le vendre avantageusement, même en le nourrissant bien, comme on le fait d'ordinaire avant la vente.

Le châtiment le plus doux, et celui-là revient presque chaque jour, consiste en coups appliqués sur la main avec la *palmatoria*. Les autres punitions sont les fers, le travail du dimanche et les coups de *chicote* : ceux-ci peuvent aller jusqu'à cent, bien entendu sans que la libéralité du maître soit enfermée dans cette limite. Pour ces exécutions, on attache le nègre sur une échelle que l'on dresse ensuite contre une muraille. Les grands châtiments sont divisés par portions et appliqués suivant les circonstances. Cent coups de fouet vont d'ordinaire jusqu'à la perte de la vie, ce qui cause, naturellement, un grave préjudice au propriétaire.

Les plus terribles châtiments sont réservés à l'insubordination et à la mutinerie. St*** nous disait : « Que deviendraient deux ou trois blancs au milieu de centaines de noirs mutinés, s'ils n'avaient point l'ascendant moral? Je me suis souvent trouvé tout à fait seul dans de pareils moments : j'ai saisi les meneurs, ou j'ai ordonné aux irrésolus et aux craintifs de les saisir et de les lier ; et ensuite je les ai traités d'une façon exemplaire. »

Il y a encore une punition fort douloureuse pour

les noirs, qui sont très remuants. C'est ce qu'on appelle le *tronc :* à savoir, un bloc de bois auquel on attache, selon les circonstances, les pieds, la tête ou les bras du patient, qui doit rester là tout une journée immobile, étendu sur la terre nue.

Quand les esclaves commettent de grands crimes, ce sont souvent les maîtres qui en portent la peine. Un couple de blancs avait deux esclaves, dont le travail le faisait vivre. Ceux-ci égorgèrent leur maître, et furent pendus. La veuve de la victime fut condamnée à payer les frais du procès. Ainsi elle avait perdu son mari, ses deux esclaves, et elle dut payer les frais de justice : elle tomba dans la mendicité.

Dans la *fazenda* de St***, les esclaves sont réveillés par un bruit strident à cinq heures du matin. Le sieur K***, régisseur, en caleçon et en pantoufles de bois, décroche le *chicote* de son clou, prend la plus sévère expression de figure possible, et descend l'escalier, au pied duquel l'attend un grand nègre, qui s'incline de l'air le plus respectueux, et l'accompagne. Il passe en revue les noirs sous un hangar et leur partage le travail. Ensuite, les esclaves se rendent un à un à la porte de la cuisine, où ils reçoivent leur ration. A l'exception du repos de midi, ils travaillent tant que le jour dure. D'après le calcul de St***, une minute d'oisiveté, pour cent-vingt esclaves, fait deux heures de perdues, et en douze jours, c'est la perte d'une journée.

Après la fin du travail, ils sont de nouveau passés en revue. Ils défilent alors devant la maison du maître : ils étendent les mains vers lui en le saluant

humblement en disant : “ *A benção.* „ Le tout-puissant seigneur étend la main droite, comme pour les bénir, et murmure : “ *Deos te benção.* „ Cette coutume a l'air patriarcal : l'esclave demande la bénédiction et le bon maître répond : “ Dieu te bénisse ! „ Il n'y a que le *chicote* qui me dépare un peu la cérémonie.

Pendant mon séjour à la *fazenda da Vittoria*, je devins, selon les principes d'hospitalité de St***, le dieu du moment. Je fus invité par lui à prononcer sur ses esclaves, pendant le défilé, la formule de bénédiction, rôle dont je m'acquittai volontiers, et avec le pathétique convenable. C'est une libéralité qui ne ruine pas, et ménage votre argent qui pourrait bien s'en aller en pourboires distribués aux esclaves ; elle est une ressource en voyage dans mainte et mainte circonstance. Elle finit par passer en proverbe dans notre société, et nous l'avons importée en Europe pour nous en servir dans certaines occasions et à l'égard de certaines personnes.

La bénédiction une fois donnée aux esclaves, qui se contentent de cette largesse, hommes, femmes et enfants retournent à la porte de la cuisine, pour recevoir aussi la nourriture corporelle. Chacun obtient une ration mesurée ou pesée, en viande sèche, en *farinha* et en biscuit ; puis tout le peuple noir se dirige vers la grande caserne, divisée en compartiments, à la manière d'une écurie. Là, ils font cuire leurs aliments, et ils ont pour eux la soirée. Tout en faisant leurs affaires de ménage, ils façonnent des corbeilles et des cuillers de coco, des écuelles de bois et autres objets de ce genre qu'ils

ont le droit de vendre à leur profit. Le dimanche, jour de repos pour les hommes et pour le bétail, appartient à leurs travaux privés.

C'est à peine si l'imagination peut concevoir quelque chose de plus triste que l'existence des noirs. Leur vie est celle des galériens. Deux choses surtout sont effrayantes dans cette douloureuse destinée : L'une est que la colère et la vengeance du tout-puissant propriétaire ne peuvent être adoucies que par la crainte de détériorer sa marchandise humaine; l'autre est que ces créatures, qui ont une âme, auraient beau se trouver douées de tous les talents et de toute l'énergie imaginables, jamais elles ne pourraient s'élever à une condition plus haute, à moins que le caprice du maître ne fît un miracle en leur faveur.

Dans le *Mato virgem*, 17 janvier 1860.

Aujourd'hui on retourna de bonne heure au *mato*. Dans les forêts vierges, il ne s'agit pas seulement de se frayer un chemin entre les arbres, de s'ouvrir une voie dans les halliers épais, de s'arracher aux épines par lesquelles on est retenu, de se débarrasser violemment des lianes dont on se trouve enlacé; non, il faut encore grimper avec les mains et les pieds sur des troncs d'arbres abattus qui barrent le chemin, ou se glisser comme on peut par dessous ; il faut tantôt se hisser par dessus les racines, tantôt ramper entre les branches de ces arbres renversés; et je ne

dis rien des eaux dans lesquelles on s'enfonce, car ceci est plutôt un agréable rafraîchissement.

Dans cette région, la forêt présente trois aspects divers : d'abord, le *mato* proprement dit, c'est à dire une plaine couverte d'arbres géants, de bois moyen, et de l'exubérante végétation inférieure : je l'ai déjà décrit hier, et telle était la partie que nous avons parcourue au début de notre excursion. En second lieu viennent les profondeurs humides, où l'on rencontre fréquemment des ruisseaux, des étangs et des marécages : la végétation inférieure y est plus que jamais riche jusqu'à la profusion, et pleine de bizarrerie : la verdure y est encore plus brillante, les couleurs des fleurs plus vives que partout ailleurs; les arbres géants s'élèvent avec une puissance et une beauté incomparables : enlacés des plus magnifiques lianes, ils montent jusqu'au ciel; mais le bois moyen, cette couche qui limite la vue, y manque en général. Enfin, sur les hauteurs formées par des chaînes de collines où règne la sécheresse, la végétation inférieure fait presque entièrement défaut; en revanche le bois moyen, serré comme des palissades, y forme des barrières où le voyageur ne peut s'ouvrir un chemin qu'au prix des plus rudes fatigues.

Chaque pas nous faisait découvrir de nouvelles merveilles : on se frayait un passage à travers tout un monde de scitaminées, de musacées, d'aroïdées, à travers mille sortes de graminées et d'innombrables espèces d'arbres verts encore inconnues et innomées, sur lesquelles rampaient les philodendrons aux

feuilles bizarrement découpées, percées à jour, avec leurs reflets métalliques. Le rotang serrait ses nœuds autour de ces arbres; des guirlandes de lianes les enlaçaient; des broméliacées aux contours étranges et de charmantes tillandsies se balançaient entre leurs branches comme des nids d'oiseaux; quelques palmiers de tailles et d'espèces diverses attiraient encore notre attention par leurs formes symétriques ou par les aiguillons désagréables que nous faisaient sentir leurs tiges laineuses. Des fleurs d'orchidée d'un jaune d'or, semées sur le sol, nous révélaient la présence d'un exemplaire de cette merveilleuse plante dans les couronnes des arbres géants que nous ne pouvions voir.

Nous nous avancions à travers un océan de verdure, qui présentait les nuances les plus diverses : la lumière dorée du soleil était amortie par le feuillage et ne nous donnait qu'une clarté crépusculaire et fantastique. Transporté dans des régions inconnues, loin de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, je me sentais comme enivré, comme bercé dans un songe délicieux, où la nature m'apparaissait sous l'aspect d'un jardin enchanté. Cependant quelques objets formaient comme un lien entre ce tableau et mes souvenirs antérieurs : c'étaient des plantes que je connaissais pour les avoir vues dans nos serres chaudes, mais qui me semblaient ici transfigurées. Autour d'elles, les intervalles étaient remplis par des objets entièrement nouveaux : les formes les plus étranges, les plus inconnues flottaient comme sur un océan de trésors inimaginables que le regard troublé ne pou-

vait saisir, que les sens étonnés ne pouvaient embrasser. L'âme est envahie par une sensation voluptueuse; mais l'impression est trop puissante et trop nouvelle pour qu'il soit possible de se rendre compte du détail. Quand la nature déploie son énergie primitive et prodigue tous ses trésors sous les tropiques, l'homme se sent écrasé et ne peut que s'étonner et admirer.

Nous étions arrivés à une petite pente où le bois se trouvait moins fourré, lorsque nous entendîmes une voix étrange, d'un accent profond, qui partait à des intervalles réguliers des cimes lointaines de la forêt. Un de nos compagnons reconnut le cri particulier au singe hurleur, dont le type se retrouve dans toutes les forêts primitives. L'accent de ce cri tient de la plainte et du rugissement, et devient effrayant pendant la nuit. Il est produit par une conformation singulière du larynx, dont l'aspect est même assez gracieux dans les pièces anatomiques. La puissance de cet instrument est extraordinaire : on entend cet appel à des distances incroyables.

En général, j'ai été frappé de cette propriété caractéristique des espèces animales qui vivent dans le *mato :* le retentissement de leur voix n'est nullement en proportion de la grandeur de leur corps. Qui s'aviserait, par exemple, de chercher l'origine d'un coup de sifflet semblable à ceux des chemins de fer dans le corps exigu et fragile de la cigale? Qui attendrait de la gorge d'une grenouille, un bruit analogue au retentissement du marteau sur l'en-

clume? Qui pourrait deviner que c'est un charmant petit oiseau, qui fait entendre le cliquetis du métier à tisser; ou que la poitrine de l'*araponga*, espèce de grive, est la source d'un bruit de forge qui fait vibrer l'air au loin? Il est vrai que ce phénomène s'explique en partie par le calme extraordinaire de l'atmosphère et le silence de mort qui règne dans la forêt, ainsi que par l'attention toujours éveillée du voyageur curieux, dont les sens acquièrent ainsi une vivacité toute nouvelle.

Quand vint la fin du jour on disposa le campement, et l'on se prépara de son mieux un gîte *à la sauvage* (1). Nous nous livrâmes chacun à nos goûts pour passer la soirée et pour jouir de la nature à notre fantaisie. Le botaniste, dont l'ardeur était infatigable, se remit à travailler pour sa collection. Il se glissait dans les buissons, il grimpait sur les arbres, pour atteindre des plantes parasites : il fauchait, abattait de toutes ses forces. Le peintre dessinait avec son talent inimitable des esquisses de détail, prises sur le tableau merveilleux que nous avions devant nous. Avec une rapidité presque égale à celle de la photographie, il reproduisait en quelques traits la physionomie des plantes : c'était assez pour qu'une personne initiée aux mystères de la forêt vièrge y reconnût aussitôt les formes bizarres et les caractères de famille de chacune des espèces représentées. Le chasseur, alléché par les apparitions répétées d'un oiseau noir au bec jaune d'or, de moyenne grandeur, qui devait être

(1) En français dans le texte.

une sorte de merle ou de pic, errait la carabine à la main; mais toutes ses peines furent perdues. Comment tirer dans une pareille forêt, qui est le parc de la nature, où l'animal se trouve dans son domaine et où l'homme n'est qu'un intrus? Tout est protection pour le légitime habitant du *mato :* dans ce fourré de verdure, ni l'œil ni le plomb ne peuvent pénétrer : on n'a, pour se mouvoir, qu'un espace de quelques pas, et il faudrait qu'un hasard heureux se mît de la partie pour que l'on pût atteindre l'objet de sa poursuite, après quoi une autre bonne fortune serait encore nécessaire pour le retrouver et s'en emparer. Une chasse dans ces régions est bien ce qu'un Nemrod pourrait concevoir de plus attrayant, mais aussi de plus difficile.

Nous devinions que le soleil se couchait au loin dans les forêts de l'ouest, mais nous ne le voyions pas. Une vapeur dorée s'élevait lentement : de place en place, à travers le feuillage, on voyait le firmament se couvrir de teintes plus éclatantes; l'ombre portée par les broussailles montait le long des tiges des arbres, les couleurs des objets brillaient encore une fois avec un reflet métallique ; les derniers rayons glissaient sur les feuilles azurées des palmiers, qui se balançaient doucement; une lumière rosée flottait, comme une haleine mourante, dans le branchage. Enfin, la cigale *chemin de fer* donna son long signal mélancolique; une lueur argentée, dernier reste du jour, se répandit avec la fraîcheur sur la vaste forêt, et un moment après on put dire, comme dans le récit de la Genèse, « le soir se fit. »

Le soir dans le monde primitif! Si de pareils spectacles ont partout quelque chose de sublime, ici leur gravité est saisissante, écrasante; on est pris d'un frisson religieux en se représentant cette période de la création où déjà tout germait, fleurissait, vivait, excepté l'homme et sa race. Loin de ses semblables, dans une forêt qui n'a jamais été profanée, qui s'étend sur tout un continent, le voyageur, au moment où le jour le quitte, sent son cœur saisi d'une anxiété inexprimable; il se trouve comme perdu; il est incertain entre le sentiment joyeux d'une liberté sans limites et une inquiétude qu'il ne saurait réprimer.

L'un de nous présida aux dispositions nécessaires pour la nuit. Le feu fut préparé et pourvu d'aliments, afin de répandre un peu de lumière dans les ténèbres sinistres de la forêt et d'écarter les bêtes féroces. Une grande provision de bois fut amoncelée; les armes furent visitées et les gardes partagées. Le veilleur avait la charge d'entretenir le feu et de donner l'alarme à l'approche du danger. Nous avions à nous prémunir contre deux genres d'ennemis : les bêtes vagabondes et les Indiens sauvages.

Notre situation avait un caractère tout à fait romantique : c'était l'aventure dans toute sa fleur: mon humeur voyageuse et indépendante se trouvait satisfaite. J'allumai ma petite lanterne de voyage, pour examiner encore une fois notre camp; je suspendis mes armes à une tige de palmier, je me couvris le visage de ma coiffure allemande, je m'enveloppai dans mon plaid, je me jetai dans mon hamac aérien, et reposai ma tête sur le petit

coussin brodé de la baronne, objet de luxe des ménages brésiliens : car ces coussins sont souvent recouverts de la plus fine étoffe, avec un dessous rose ou bleu de ciel, orné de dentelles et de broderies. Près de moi et abrités par moi, reposaient le médecin et le peintre, étendus sur mon tapis de l'Inde : les autres se groupèrent partie dans le *rancho*, partie autour du feu. L'air de la nuit était frais et bienfaisant, et invitait le voyageur fatigué à se livrer aux douceurs du sommeil. Je m'abandonnai à de riantes rêveries; tantôt je me félicitais des difficultés surmontées dans la journée ; tantôt je me réjouissais de l'idée de cette première nuit passée victorieusement au milieu des forêts vierges du continent transatlantique ; et ma pensée errante se rappelait avec joie une semblable nuit, où j'avais dormi en hamac dans l'Albanie sauvage, sur les bords de l'Adriatique. Le passé et le présent flottaient en images capricieuses, dont les contours de plus en plus incertains allaient enfin s'évanouir dans le sommeil, quand des accents sonores retentirent et l'étrange concert instrumental de la forêt vierge commença.

Les coups de marteau de l'infatigable *ferreiro* résonnaient comme s'ils étaient partis d'un atelier de cyclopes ; la perdrix jetait sa note mélancolique en cadences rapides ; le crapaud-géant, nommé en brésilien *Bufo aguá*, lançait du haut des arbres son cri puissant et sinistre, semblable à une évocation des morts ; la plainte étrange du singe hurleur roulait comme un tonnerre. Tous ces sons, auxquels s'en

mêlaient encore d'autres inconnus, s'unissaient dans l'obscurité pour former un chœur gigantesque de grondements, de lamentations, un chant de fantômes éperdus, un sabbat de sorcières, où chaque voix s'efforçait de surpasser toutes les autres. La forêt tout entière semblait en révolution ; c'était un vacarme de marteaux et de cris, comme si les puissances mystérieuses des ténèbres se fussent livré la guerre. Quelles angoisses un pareil concert ne doit-il pas causer au voyageur qui se trouve abandonné dans la solitude ! Pour nous, retirés en sûreté dans le *rancho*, près d'un feu flamboyant, ce chœur solennel n'était qu'un attrayant plaisir : je le considérais comme une sérénade offerte aux étrangers par le nouveau monde. Ce ne fut qu'à minuit, quand le *moutoun* fit entendre sa note retentissante, que tout rentra soudain dans le calme, comme au coup d'archet d'un chef-d'orchestre fantastique : l'effroyable concert fit place à un silence de mort, pour recommencer à l'appel du *moutoun* une heure avant le lever du soleil. Rassurés par la garde fidèle qui veillait sur nous, nous goûtâmes quelques heures d'un sommeil précieux.

Dans le *Mato virgem*, 18 janvier 1860.

Nous n'avions point quitté le *mato virgem*. Nous étions entre amis, formant un petit cercle où régnait le bon accord : paisiblement installés au sein de l'opulente nature, on se livrait aux plus agréables et aux

plus gais entretiens. Tantôt il était question de la forêt vierge et de la vie qu'on y mène; tantôt les esprits, franchissant la vaste étendue de la mer, retrouvaient les joyeux souvenirs du pays natal, qui semblaient doublement agréables dans un pareil éloignement et dans une solitude si profonde. Les fatigues récentes ne nous apparaissaient plus que sous un aspect divertissant.

La journée se passa à explorer de nouveau la forêt. Enfin le soir vint avec ses teintes admirables, avec son atmosphère balsamique, et le calme fortifiant qu'il ramène. Je pris mon album à la main, et je me promenai au milieu de la verdure exubérante et superbe, le long d'un paisible ruisseau. Je contemplais les beautes de la création dans leurs détails merveilleux et leur ensemble imposant: j'étais comme abîmé dans une muette extase: une douce satisfaction pénétrait mon cœur plein de gratitude : il s'ouvrait tout entier aux grâces de la nature, qui se manifestait à moi dans toute sa puissance primitive, avec ses attraits les plus secrets et dans sa splendeur triomphante. Le sentiment de félicité paisible qui me remplissait cherchait à se traduire en paroles, qui prirent la forme d'un petit poème, faible écho du rhythme puissant de la nature en fleurs. Pour peu qu'un homme possède en soi une étincelle de poésie, il est impossible que, dans ce monde immense du *mato*, il ne sente pas la source des chants bouillonner et jaillir avec une abondance toute nouvelle. Ainsi que dans les campagnes dorées de l'Italie, ainsi que sur les Alpes ou dans les montagnes de la Grèce couvertes d'une va-

peur bleue, ou sur les plaines sans bornes de la mer, ce que déroule ici à nos yeux l'œuvre divine porte invinciblement à la poésie. La forêt vierge mériterait de trouver un chantre de génie, tel qu'était Lenau, ce poète prématurément enlevé au monde ; car l'ampleur de la langue des vers pourrait seule faire deviner ces beautés, que le pinceau du peintre le plus habile, embarrassé par la richesse des images, ne saurait rendre dignement.

APHORISMES

CHAPITRE VI

1851-1862

—

14 janvier 1851.

Il n'est pas bon de contempler les grands hommes de trop près : plus on approche de la lumière, plus les ombres portées deviennent fortes, et lorsqu'on s'y accoutume, elle finit par ne plus éblouir.

—

29 janvier 1852.

Pourquoi dit-on que les chiens sont fidèles? Parce

qu'ils rampent et se laissent battre; et l'homme aime tant à battre et à voir ramper!

—

20 février 1852.

Dans une société de gens bien élevés, la dernière place à table a de grands avantages : on mange sans être observé, et par suite des égards réciproques des convives, il se trouve qu'on a les meilleurs et les plus gros morceaux.

—

9 mars 1851.

La vie n'est qu'un oubli perpétuel.

—

29 janvier 1852.

Chacun de nous a sa folie particulière; et celui qui ne l'aurait pas ne saurait contribuer au mouvement général du monde.

—

Un homme très âgé, qui survit seul à son entourage, que l'on considère comme un prodige de longévité et que l'on soutient par artifice, est un objet désagréable et même affligeant à voir. Je le compare à une dent qui reste seule de tout un ratelier, qui survit à toutes ses voisines et ne sert plus à rien, qui n'est là que comme un monument du passé, et que l'on conserve avec soin comme une sorte de *memento mori*. L'un et l'autre sont des bornes milliaires qui marquent la route parcourue, et annoncent que le terme est proche.

—

6 février 1852.

La lutte est le charme de la vie. Quand elle cesse, c'en est fait de la machine : l'esprit s'est enfui. Mais tant que l'esprit est à son poste et que le cœur bat, la lutte est perpétuelle; et dans la lutte seulement est la vie, qui se termine elle-même par le combat suprême de la mort.

—

24 mars 1852.

La peur et l'ambition poussent la roue du monde.

24 janvier 1852.

Il faut saisir énergiquement la fortune, et n'abandonner jamais sa destinée.

—

13 mars 1852.

Il faut commencer par obéir et apprendre à apprendre, pour plus tard commander et enseigner à enseigner.

—

18 janvier 1851.

Le piétisme a dû être inventé pour retenir beaucoup d'âmes protestantes sur la pente du catholicisme, à savoir, de ces âmes pour qui le protestantisme pur est trop aride. Les plus fermes esprits ont aussi besoin de sentiment.

—

18 janvier 1851.

Il y a beaucoup d'analogie entre une belle femme et un enfant : on aime à les taquiner l'un et l'autre et à jouer avec eux.

—

8 février 1852.

On reconnaît ceux qui sont grands à leurs ennemis ; les hommes qui n'en ont point n'ont pas non plus d'amis en partage.

—

22 janvier 1852.

Trois choses maîtrisent l'homme : l'imagination, la sensibilité et l'égoïsme. La loi et la religion se font un manteau des deux premières; l'amour s'appuie sur la seconde et sur la troisième. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a un égoïsme noble et un égoïsme vulgaire : l'ambition et la passion de la gloire, deux mobiles généreux de nos actions, sont l'expression de l'égoïsme noble.

2 mars 1852.

Chaque peuple, à son heure, est dirigé par une idée, qu'il réalise souvent d'une façon inconsciente : elle se manifeste en tout et partout; l'art et l'utilité lui servent de ministres. Si cette idée porte en elle une religion, elle enfantera de grandes choses, des choses pénétrées du souffle divin. Suivre et étudier dans leurs œuvres ces idées créatrices, est à mon sens la plus agréable des philosophies. Les pyramides et les sphinx d'Egypte, le Parthénon des Grecs et le temple du Soleil à Balbek, les cathédrales de Cologne et de Séville, les châteaux de Versailles et de Schœnbrunn, le pont de la Tamise et le chemin de fer de Semmering, sont des chapitres de son livre immense : elle se retrouve dans le Coran comme dans la Bible, dans Homère comme dans le poème des Nibelungen, dans Shakspeare et dans Goethe, dans les jeux de gladiateurs comme dans les tournois et les courses de taureaux, et une Vénus de Médicis, une madone de Saint-Sixte, un Apollon du Belvédère, aussi bien que des apôtres de Thorwaldsen sont ses interprètes.

—

Qui ne sait imposer le respect ne le mérite pas.

26 octobre 1852.

La modestie chez celui qui gouverne peut devenir un défaut des plus graves et des plus dangereux, et causer de grands malheurs dans le monde. Il y a des manifestations de sentiments qui sont des vertus dans telle condition humaine, des crimes dans telle autre, et dans telle autre encore une pure comédie. Un souverain, dans l'intérêt de son pays, ne doit pas se montrer modeste pour sa propre situation : autrement, il oublie la dignité de l'État avec la sienne ; il ne peut être modeste pour ses talents et ses mérites, car ce serait les amoindrir aux dépens de son peuple.

---

15 avril 1860.

Le peuple en masse n'a pas d'intelligence, mais de l'instinct, et cet instinct est toujours juste. Les gouvernants qui savent le diriger vers un développement graduel et libre, récolteront la paix et la prospérité. Si l'instinct, au contraire, est systématiquement méconnu pour la satisfaction momentanée d'une politique au jour le jour, il s'ensuivra une immense déraison et d'inévitables catastrophes. Dis-

cerner l'instinct, l'éprouver et le diriger, réclame de l'intelligence, et cette intelligence n'est donnée qu'à l'individu.

—

Celui qui sait discerner l'instinct des peuples et lui donner satisfaction, se voit porté et soutenu par eux; celui qui le néglige ou lui ferme obstinément la porte, est perdu sans ressource. On n'a qu'à lire l'histoire.

—

Les chemins de fer sont le symbole de l'égalité, le levier fatal du *socialisme* toujours croissant.

—

20 avril 1860.

Le mouvement de développement dans la vie des peuples est un courant puissant et irrésistible. Les hommes qui ont été vraiment grands ont fixé leur attention sur ce courant : ils en ont étudié la direction et la force, et lui ont creusé un lit pour l'avenir; c'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres de la situa-

tion, et qu'ils ont laissé aux siècles leur empreinte. Les hommes ordinaires se tiennent assis sur le bord, et gémissent sur la violence et la rapidité du torrent. Les fous lui opposent des digues, sont emportés par lui, et laissent après eux l'héritage d'une inondation.

—

Le despotisme exige de la part de celui qui l'exerce une intelligence prodigieuse et une ténacité de fer : il périt toujours avec la personne. On supporte difficilement le despotisme d'un seul : celui d'une caste est intolérable et se fait tôt ou tard renverser.

—

21 avril 1860.

Il y a une grande différence entre la raison et l'esprit : la première est tout rectitude et mesure, le second est tout séduction et éclat. La première est un aliment solide, le second est un charme, comme la lumière des étoiles et le parfum des fleurs. On les trouve rarement associés, parce qu'ils sont ennemis de nature et se font tort l'un à l'autre. Heureux les

génies privilégiés qui les réunissent : ils éclairent et entraînent. Goethe était un de ces génies.

—

Deux choses sont nécessaires à l'homme d'État : l'instinct et le tact : le premier pour discerner, le second pour exécuter. Savoir gouverner est un talent inné et non acquis. On ne peut que façonner les aptitudes naturelles.

—

Dans l'art de gouverner, il y a un Aujourd'hui, un Demain et un Hier. Si l'on songe à Demain et qu'on agisse en conséquence dès aujourd'hui, on sème et l'on récoltera; si l'on ne pense qu'à Aujourd'hui, Demain arrive, qui souvent vous surprend et vous dévore; si l'on ne parle que d'Hier pour agir en conséquence aujourd'hui, on rétrograde vers le passé.

—

23 avril 1860.

Un gouvernement qui ne veut ni ne peut entendre

la voix des gouvernés est un gouvernement vermoulu, et court au devant d'une ruine prochaine.

—

24 avril 1860.

Les quatre plus grands poètes sont Homère, Dante, Shakspeare et Goethe. Ce sont les seuls qui soient l'expression véritable de leur nation et de leur époque, et que j'appellerai des génies universels : ils appartiennent au monde entier.

—

30 avril 1860.

On s'attend toujours à quelque chose de pire que n'est la réalité, parce que l'imagination se met de la partie. La mort même n'est pas aussi terrible qu'on la dépeint.

—

Pour les coquins avérés, il n'y a qu'un moyen de se purifier, c'est de passer l'océan : dans les forêts vierges, ils trouvent la pénitence et la réhabilitation.

—

Les habitudes sont des ponts qui permettent au temps de marcher rapidement et sans secousses.

—

17 mai 1860.

Chose étrange et pourtant logique ! les célibataires par force aiment à s'occuper et à s'entourer d'objets inutiles : les moines et les nonnes font des fleurs artificielles, qui sont conservées sous verre sans servir à aucun usage; ils fabriquent des fruits en cire, en un mot des joujoux qui ne sont bons à rien.

—

27 mai 1860.

Avec des baïonnettes on n'extrait pas d'argent des entrailles de la terre.

—

L'équilibre de l'âme est le bonheur de la vie.

—

30 mai 1860.

Nous vivons dans le siècle de la blague couronnée.

—

Qu'est-ce que la légitimité? L'habitude érigée en chose sainte. Comme le monde ne se soutient que par la force des habitudes, c'est une institution très-utile. L'habitude suppose nécessairement un passé et l'épreuve du temps : elle pénètre peu à peu dans le sang et dans la chair; son extirpation violente produit un vide incommode et dangereux que le hasard seul peut combler. Quant aux réformateurs, le vide qu'ils ont fait supprime la base même sur laquelle ils pourraient édifier : aussi n'y a-t-il rien de stable ni de commode dans leurs palais de carton. C'est au hasard à refaire une légitimité nouvelle.

—

Que le prince se tienne au dessus des partis : dans un État bien ordonné, tous les partis doivent lui être soumis. Les princes qui se font chefs d'un parti ne

doivent pas s'étonner un jour s'ils succombent avec le leur.

—

L'avarice chez les princes est un crime : car la foule a toujours conscience que leur trésor est alimenté par la bourse de chacun. Les princes ne doivent être que des machines à faire circuler l'argent : et c'est un rôle dont on leur sait beaucoup de gré.

—

On peut faire attendre les grands, on ne doit jamais faire attendre les petits. Les grands ont de l'argent, et par conséquent du temps ; pour les petits, le temps est de l'argent.

—

23 juin 1860.

Peu d'hommes ont une bonne conscience, beaucoup en ont une mauvaise, le plus grand nombre n'en a pas. N'en avoir aucune est une funeste chose, et peut mener loin. Notre temps a surtout à souffrir du

manque de conscience : la force supérieure fait défaut pour le bien comme pour le mal, et il se forme une moyenne d'indifférence générale.

—

Tout progrès doit être accompagné d'un avantage quelconque.

—

15 juillet 1860.

Celui qui ne craint plus la mort a fait un grand progrès dans l'art de vivre.

—

Il est plaisant de voir comment les hommes ne font en réalité que se tromper mutuellement, mais aussi que se tromper eux-mêmes. Une tromperie en efface une autre. Quant aux scrupules qu'une première tromperie soulève parfois dans la conscience, on s'en débarrasse bien vite par une seconde, ingénieusement imaginée pour calmer les nerfs. Il n'y a de vérité que Dieu ; mais aussi que d'illusions il dissipera au jugement dernier ! Combien de gens alors feront cette

découverte amère, qu'ils se sont trompés jusqu'au jour de la mort!

—

30 juillet 1860.

Quand on vit au bord de la mer, on ne s'ennuie jamais; car la mer offre toujours des images nouvelles, un intérêt nouveau. Les peuples des côtes sont plus éveillés et plus actifs que ceux de l'intérieur.

—

16 août 1860.

Bigoterie et lâcheté sont sœurs.

—

On vit pour l'amour jusqu'à trente ans; de trente à quarante, pour l'ambition; à partir de cinquante, pour l'estomac et pour les souvenirs.

—

Un homme sain de corps et d'esprit n'a besoin

d'aucune aide : Dieu lui a donné les moyens de devenir pour les autres un centre d'attraction.

—

26 août 1860.

C'est grand dommage que les souverains et les princes qui ont de l'esprit veuillent imposer et briller uniquement par cet esprit, et négligent les avantages de leur rang. C'est une trahison envers leurs successeurs et ceux de leurs pairs qui ne les égalent pas.

—

Ne dites jamais : “ La religion est bonne pour le peuple. „ C'est une infâme arrogance et un manque de conscience révoltant. L'homme éclairé qui parle ainsi s'abaisse au niveau du propriétaire d'esclaves.

—

18 octobre 1860.

La mort est l'éternelle énigme qui met le genre humain à la *gêne* (1).

(1) En français dans le texte.

22 novembre 1860.

Souverains et ministres, parmi ces derniers surtout, le ministre des finances devraient toujours posséder des biens imposables, sur lesquels ils pourraient expérimenter à merveille et par eux-mêmes toute l'échelle de l'élévation des impôts.

—

26 novembre 1860.

Il y a une grande différence entre gouverner et commander : pour gouverner, il faut de l'art, pour commander de la brutalité seulement et de l'habitude. Combien de princes ne savent pas faire la distinction de ces deux mots, croient gouverner, et dans leur inertie morale ne font que commander ! En commandant les peuples on étouffe leur individualité si précieuse; en les gouvernant, on les conduit vers le bien et l'utile.

—

Les personnes exagérées et excentriques peuvent

nous apprendre beaucoup, si nous avons soin de faire subir à leurs discours un retranchement proportionné à ce qu'ils ont d'excessif. De pareilles gens ont toujours de l'esprit, une intelligence prompte, et leur excentricité même leur met le cœur sur les lèvres; par les disputes continuelles qu'ils soutiennent avec les hommes ordinaires, ils arrachent à ceux-ci, dans le feu de la discussion, des nouvelles et des vues qu'ils se hâtent ensuite de colporter. Soumettez leurs idées hyperboliques à une soustraction, d'après certaines proportions mathématiques, et vous serez mis sur la voie de découvertes utiles.

—

En politique, ne jamais croire que ce qui était bon hier doit l'être encore aujourd'hui. Les situations changent d'heure en heure. Il faut par dessus tout, comme dans le traitement d'une maladie, bien établir le diagnostic et choisir en conséquence les moyens curatifs.

—

Combien d'opérations chirurgicales ne sont-elles

pas entreprises prématurément, avec un zèle malentendu et par peur! ce qui amène souvent la perte de quelque membre. Si l'on avait laissé agir la nature, et qu'on se fût contenté de la seconder avec des soins, des moyens doux et de la patience, cent fois pour une on eût obtenu la guérison sans faire de sacrifice. Il n'en est que trop souvent ainsi dans cette malheureuse politique! on a recours à des procédés violents, là où la patience et le baume seraient nécessaires. De cruelles pertes sont alors le châtiment de la précipitation.

—

28 novembre 1860.

La confiance publique est de l'huile sur l'essieu du char de l'État.

—

Les princes ne devraient jamais oublier que les personnes de leur entourage remplissent un double rôle : ce sont d'abord des antennes qui servent à tâter et à découvrir les idées et les opinions du monde extérieur; ce sont en second lieu des enseignes,

d'après lesquelles on juge de ce que renferme la boutique. De quelle importance n'est donc pas le choix de l'entourage!

—

On se fait un épouvantail d'une *constitution;* qu'est-ce donc autre chose que la répartition d'un poids et par suite le rétablissement de l'équilibre? Mais c'est aussi un contrôle, et ce contrôle l'honnête homme n'a pas à le craindre. On dit que c'est une lutte sans fin entre gouvernants et gouvernés! Ceux qui tiennent ce langage n'y mettent pas de bonne foi : une constitution est un lien entre les deux parties; et quand bien même elle serait une lutte, on ne doit pas oublier que la lutte c'est la vie.

—

On ne saurait nier que le système constitutionnel ressemble un peu à une bascule; mais le danger n'est pas grand, pourvu que le point fixe soit le bon droit.

L'absolutisme est toujours sorti de l'écume soulevée par des périodes d'agitation déréglée : aux époques

heureuses et honnêtes, il y a toujours eu un lien entre le prince et le pays.

—

Toute nouveauté étonne; mais les faibles seuls s'en effraient.

—

Quand on a joué son rôle, il faut quitter la scène.

—

4 décembre 1860.

La vraie grandeur politique consiste à pouvoir sortir du cercle d'idées de son entourage, de l'atmosphère de son parti et de son rang, et en perçant du regard les brouillards qui s'amassent autour des événements présents, à considérer avec indépendance les éventualités de l'avenir. Ce n'est qu'ainsi que l'on parvient à ne point se laisser entraîner par les inspirations du moment et qu'on s'élève au dessus des passions politiques, qui ne sont jamais que l'ex-

pression violente des émotions actuelles et aveugles. Quand on s'est placé à cette hauteur, on éveille la confiance par son exemple, et l'on devient le guide des indécis, qui forment toujours la majorité.

—

10 décembre 1860.

Ceux qui aboient sont aussi les premiers à flatter.

—

Les hommes les plus heureux et les plus libres sont ceux qui savent rompre avec les préjugés : ils jouissent d'un calme que rien ne peut troubler, d'une égalité d'âme qui triomphe de tout.

—

Une preuve manifeste d'intelligence et d'entente de la vie est de savoir s'accommoder avec dignité et avec grâce à ce qu'on ne peut éviter, et de savoir trouver un bon côté aux situations les plus désagréables.

—

L'excitation des sens, dans la mesure permise, communique à l'esprit du feu, et par conséquent de la chaleur et de la lumière.

—

17 décembre 1860.

Le mot « trop tard » est le plus grand ennemi de l'art de gouverner : il est toujours une marque de faiblesse.

—

27 décembre 1860.

Qu'est-ce qu'un politique ? Un critique de soi-même, qui ne reçoit pas le ton d'un diapason étranger, mais qui est lui-même diapason.

—

30 décembre 1860.

On n'a jamais la mesure des grandes actions dans le temps où elles s'accomplissent : le présent n'a pas

la faculté de les embrasser. Ce n'est que dans l'avenir que les grandes actions prennent racine, et qu'on peut sans passion les mesurer et les juger d'après leurs conséquences. La vie de Washington en fournit le meilleur exemple.

—

Malheur à la femme qui n'est louée que par les personnes de son sexe ! Il faut qu'elle soit ennuyeuse ou sotte. Une femme en qui les autres trouvent beaucoup à critiquer a certainement de grands mérites.

—

2 janvier 1861.

Qu'est-ce que l'honneur? Une idée qu'on a trouvée pour servir aux hommes de frein et d'éperon, et sans laquelle la société se disloquerait.

—

Le calme obtient des avantages plus nombreux et plus solides que l'emportement, car il est toujours le fruit de la réflexion : il excite la confiance, et la confiance à son tour amène la persuasion.

3 janvier 1861.

Dans la discussion, celui qui se passionne est perdu; car la passion renonce aux arguments pour les affirmations violentes et brutales.

—

Chaque époque a ses qualités et ses défauts saillants. Ne pas vouloir reconnaître les premières est insensé; prétendre extirper les seconds est dangereux, car on a alors affaire à la masse et à chacun en particulier : une pareille expérience ne peut réussir que par exception, et à un génie puissant et créateur.

—

La corruption vient toujours d'en haut et la vertu d'en bas : car la première est l'effet de l'or et du bien-être; la dernière, de la souffrance et des privations : l'une et l'autre atteignent à leur plus haut degré lorsqu'à force de monter et de descendre, elles ont changé de place entre elles.

—

Toujours céder est une preuve de faiblesse, qui encourage à de nouvelles exigences et dénote l'absence de principes.

—

Tenir compte de l'esprit du temps, ce n'est pas céder, mais remplir un devoir.

—

Il faut savoir deviner les vœux des femmes et des peuples, et leur en offrir l'accomplissement comme une surprise, avant qu'ils ne les aient exprimés. Par ce moyen, on leur fait plaisir tout en gardant sa supériorité, et on ne lâche pas les rênes du gouvernement.

—

Quand la multitude prétend franchir la barrière des lois, c'est le moment de montrer une rigueur de fer.

—

La douceur en présence de la violation du droit

est faiblesse, et rien ne reçoit plus vite son châtiment que la faiblesse.

—

Qui est-ce qui gagne aux révolutions? Les intrigants, qui savent faire servir à leurs fins ambitieuses les masses et leur sang répandu.

—

On commence les révolutions avec de belles paroles, on les achève avec du sang.

—

La liberté d'action dans des limites rigoureusement fixées par les lois est le meilleur préservatif contre les révolutions.

—

La loi doit protéger contre l'oppression d'en haut et contre la révolution d'en bas.

—

Révolution, source d'émotions, mais non de bonheur !

—

Loin de nous les conseillers de malheur ! Ils excitent, ils jettent l'alarme ; et quand vient le danger, ils désertent lâchement.

—

14 janvier 1861.

Si vous semez la haine, vous récolterez les larmes.

—

Pour un cœur qui déborde, la poésie est un besoin ; mais il n'y a pas de travail qui soit un soulagement.

—

La poésie est un talent naturel ou un défaut naturel, comme on voudra, mais assurément pas quelque chose qui s'apprenne.

—

La meilleure manière de tenir les hommes, hélas! c'est de les tenir par la bourse : quand un gouvernement en a les cordons dans ses mains, tout va bien pour lui.

—

L'immoralité seule doute de l'autre monde.

—

Un homme athée inspire de l'horreur, une femme athée du dégoût.

—

Une femme athée ne saurait être morale, car elle n'a plus de raisons de se contraindre.

—

L'athéisme flatte la chair.

—

L'athéisme et la vraie force morale sont inconciliables.

25 janvier 1861.

Il n'y a de bonheur que dans l'activité.

—

29 janvier 1861.

La politique d'un gouvernement doit toujours être fondée sur l'intérêt public : le peuple l'accueille alors avec joie, et chacun la soutient chaudement. Les sympathies ou les antipathies personnelles n'ont point le droit de compter dans le gouvernement ; chacun peut en avoir dans son intérieur, mais on ne doit pas subordonner la masse des citoyens à ses sentiments privés. Cette politique de préférences personnelles est en général le propre des esprits usés ou qui ne sont jamais sortis des lisières. Dans l'âge de la force et de l'ardeur, l'égoïsme se tourne habituellement en patriotisme.

—

5 février 1861.

Les livres sont la nourriture de l'âme : on peut aussi se donner des indigestions morales.

—

Après le reproche de bêtise, celui de faiblesse est le plus grave qui puisse être adressé aux grands.

—

La faiblesse, pour voiler sa nudité, prend le plus souvent le costume de l'arbitraire.

—

10 février 1861.

Vivre, c'est connaître : tout le reste n'appartient qu'aux fonctions végétatives de la matière ; la faculté de connaître est le privilége exclusif de l'âme, car sans âme, le corps ne peut connaître.

—

2 mars 1861.

La situation des souverains et des princes ne devrait pas être fondée uniquement sur une longue habitude : elle devrait être aussi le résultat de leurs efforts et de leurs travaux personnels.

—

7 mars 1861.

Qu'est-ce que la philosophie ? une tentative avortée et stérile pour connaître ce qui échappe éternellement à la connaissance et pour le rendre à moitié intelligible.

—

Des mots ne font pas comprendre l'incompréhensible.

—

Demandez à des philosophes de bonne foi, en supposant qu'il y en ait de tels, si, dans leur âme et

conscience, ils entendent à fond leurs propres livres et leur systèmes. Ils devront vous répondre que non, ou tout au plus vous dire : “ Nous conjecturons..., un instinct nous porte à supposer quelque chose de semblable... „

—

Quelqu'un vient-il me dire qu'il comprend un système philosophique et qu'il en est enthousiaste, j'en suis fâché pour lui et n'ai pas grande opinion de son sens pratique, ni de son amour pour la vérité.

—

23 mars 1861.

C'est tuer son ennemi que de le rendre ridicule.

—

Malheur à ceux qui regardent les hommes qui leur sont subordonnés comme des *moyens* pour arriver à leur *but !* Hélas ! combien n'y en a-t-il pas de ces prétendus grands hommes, qui considèrent la créature

de Dieu comme un piédestal ou comme chair à canon!

—

Chaque homme est sorti de la main de Dieu et a le droit inné de fonctionner comme agent indépendant et libre dans le cadre de la société; quiconque ne reconnaît pas cette *subjectivité* de son semblable est et sera toujours un despote.

—

Ceux qui se donnent pour mission d'ébranler le monde n'ont jamais considéré les hommes *en masse* que comme des choses. Au temps où il y avait encore des sacrifices humains, on mettait ces messieurs-là au rang des dieux : on ne les considère plus maintenant que comme le *flagellum Dei*.

—

6 avril 1861.

Combien de fois n'arrive-t-il pas que les choses les plus graves dépendent d'une disposition de l'humeur! Ce qui détermine le cours des événe-

ments, c'est souvent l'heure où l'on a reçu un ordre ou une dépêche de grande importance : on était bien ou mal disposé, on avait faim, ou encore on sortait de table l'estomac satisfait.

—

14 avril 1861.

Quand les jeunes gens ont une ambition dévorante, il faut leur confier aussitôt que possible une affaire susceptible de développement : leur activité prendra alors une direction utile et féconde.

—

L'ambition est comme un aérostat. Jusqu'à une certaine hauteur, l'ascension est agréable : elle fait jouir d'une vue splendide et d'un panorama immense. Mais quand on monte plus haut, le vertige survient; le tableau est couvert de brouillard et confus : l'air se raréfie; et finalement on risque de faire une chute et de se casser le cou.

—

La ténacité est le grand levier de l'ambition.

—

16 mai 1861.

Ceux qui demandent des droits, doivent respecter les lois.

—

27 mai 1861.

Les choses bien réussies sont celles qui, une fois faites, semblent exister ainsi depuis longtemps.

—

23 juin 1861.

Le corps met plus de temps à se décomposer que la mémoire du mort n'en met à s'effacer.

—

2 juillet 1861.

Même dans l'art, il y a malheureusement plus de mode que de principes.

—

Qu'est-ce que Dieu? — La force qui donne à la matière le mouvement, l'organisation et l'unité. Quand nous tombons sous la main de cette puissance, elle dispose de la matière qui a pris en nous une forme. Jamais nous ne pourrons nous affranchir de son attraction; nous y prêter est un devoir, c'est la félicité : c'est donc aussi la sagesse.

—

Rechercher le système de la création, c'est aspirer à la sagesse et au bonheur : c'est une tentative pour réduire en système l'éternelle transformation de la matière. L'expérience et l'investigation peuvent conduire à entrevoir ce système; mais le saisir et le comprendre tout entier, c'est ce qui n'a été donné à aucun homme.

—

Quiconque pourrait embrasser tout le système de la création posséderait la félicité, car il ne serait plus dévoré de l'inquiétude que causent de pareilles questions : il trouverait la satisfaction dans la connaissance des lois primordiales de l'univers.

—

23 juillet 1861.

L'âge le plus sot est celui qui s'écoule entre les jeux de l'enfance et ceux de l'amour : c'est l'âge de la curiosité et de l'aspiration inassouvies.

—

25 juillet 1861.

Force est puissance, et au bout d'un certain temps devient droit.

—

Les principes politiques ne s'appliquent pas à d'autres pays qu'au nôtre.

—

22 août 1861.

On tient grand compte aux princes des moindres signes de bon vouloir : et c'est aussi pour leur tâche un précieux allégement.

—

25 août 1861.

L'exagération du principe de nationalité étouffe la vraie liberté.

—

10 septembre 1861.

Le regret est faiblesse, la conversion est force.

—

13 septembre 1861.

Les peuples ne sont pas faits pour les souverains, mais les souverains pour les peuples.

—

22 septembre 1861.

Les petites ambitions font tomber sous le joug des habiles.

—

26 septembre 1861.

Constitution implique opposition.

—

29 septembre 1861.

Les climats tempérés sont funestes au développement des grands esprits : il faut du froid pour tremper un esprit méditatif et créateur, ou de la chaleur pour l'enflammer.

—

Le bien-être social énerve l'activité intellectuelle.

—

17 novembre 1861.

Ce n'est que par des bienfaits véritables qu'on peut se faire pardonner le tort, involontaire mais blessant, d'une grande fortune qu'on n'a pas acquise soi-même.

—

3 décembre 1861.

Rien de plus choquant qu'une femme fardée disant son chapelet.

—

Les femmes ont du tact, de l'esprit, de la finesse, souvent beaucoup plus que les hommes, mais de la logique et de la raison, point : il ne sert donc à rien de discuter avec elles.

—

La preuve que les hommes sont supérieurs aux

femmes, c'est la peine que se donnent les femmes pour les imiter, sans qu'il y ait réciprocité.

—

Qu'est-ce qu'un philosophe pratique? Un esprit affranchi des passions, qui contemple avec calme les orages de la vie, les analyse pour les étudier plus tard, mais ne se laisse pas entraîner par eux, et ne sort jamais de son équilibre et de sa tranquillité victorieuse.

—

Vaincre ses passions est le premier pas dans l'art de gouverner.

—

9 décembre 1861.

La mode, qui s'appuie sur nos faiblesses, a cependant la prétention d'être la règle de la beauté et du goût.

—

11 décembre 1861.

C'est dans la solitude que l'âme atteint aux pensées sublimes.

—

16 décembre 1861.

Il est triste pour les religions que souvent on les embrasse ou on les quitte pour des avantages pécuniaires.

—

18 décembre 1861.

Être loyal c'est être habile.

—

2 janvier 1862.

Ceux qui se disent athées ne suppriment Dieu que parce qu'il est incommode et trouble leur conscience.

—

Le rationalisme poussé trop loin, dans la science et dans la vie, amène après lui la réaction, ou tout au moins l'immobilité, car il exclut l'hypothèse, le mouvement en avant, et il étouffe ainsi le germe timide de toute nouveauté.

—

La nouvelle école des nihilistes ne produira rien par elle-même, et intimidera souvent les autres dans leur efforts pour marcher en avant.

—

12 janvier 1862.

Qui ne sait pas haïr n'a jamais su aimer.

—

Les grandes natures n'ont que des amis ou des ennemis.

—

L'indifférence publique est le premier symptôme de la déchéance d'une grandeur qui décline.

—

13 janvier 1862.

Point de qualités sans passions.

—

25 avril 1862.

Les nations qui exercent l'empire n'apprennent pas les langues étrangères, mais forcent les nations plus faibles à apprendre la leur. C'est seulement lorsqu'une nation commence à décliner qu'elle se met à balbutier des idiomes étrangers : témoin les Romains à l'égard du grec.

—

La marque de la vanité est de rapporter à soi même les choses les plus éloignées et les plus étrangères, et de se persuader qu'on en est le centre.

—

Bruxelles, mai 1862.

Quand on a beaucoup vu le monde et les hommes dans le monde, on éprouve une aversion singulière pour l'espèce à laquelle on appartient.

—

Ramper et dominer sont les deux occupations de l'homme en société : ni l'une ni l'autre ne donne la liberté et l'indépendance : ces biens, on ne les trouve que dans la solitude, loin de l'espèce humaine.

—

Le meilleur ami et par conséquent la meilleure société qu'on puisse avoir est soi-même : quiconque fonde son existence sur le commerce des autres est dépendant.

—

Dans la solitude, on a le temps de se mettre à jour

avec soi-même, à quoi l'on n'arrive jamais au milieu de l'agitation du monde.

—

La vraie liberté n'existe que sous la forme individuelle.

—

Dans la solitude, les petites préoccupations journalières du monde s'évanouissent; les pensées prennent une direction plus haute, et se meuvent dans un cercle à la fois plus vaste et plus libre.

—

Les plaisirs du monde dissipent : ce seul mot les condamne. Dans les plaisirs élevés qu'offre la nature, l'esprit se concentre et s'affermit.

—

Miramar, 30 août 1862.

Combien doivent la réputation de gens d'esprit à à une série d'heureux hasards!

—

En écrivant l'histoire d'un souverain, on devrait toujours donner comme conclusion la somme des impôts dont il a frappé ses peuples.

—

Les baïonnettes tournées contre le dehors sont des armes défensives : contre le dedans, elles ne peuvent servir qu'au suicide.

—

On ne suit que l'homme capable de commander.

—

Que votre esprit soit d'acier, votre cœur d'or pur, votre âme de diamant.

—

Clair et vrai toujours!

—

Les nations vieillies ont la maladie des souvenirs.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

DU TOME SECOND

Pag.	Lig.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
43	1	c'était	c'étaient.
46	14	les sourcils.	des sourcils.
49	5	chameaux	chameau.
—	8	les bras	les bras dégagés.
50	22	l'ivresse	dans l'ivresse.
52	18	de ces voix féminines. . .	des voix féminines.
57	13	curiosité.	curiosités.
59	20	cet endroit! si intéressant	cet endroit si intéressant.
71	2	vêtement	vêtements.
72	25	reflette	reflète.
74	15	le palais.	les palais.
75	1	entourait.	entouraient.
77	23	a paré.	avait paré.
81	15	dont le vrai nom était . .	dont le vrai nom est.
88	23	Zwanziger	Zwanzigers.
92	7	soi même	soi-même.
94	11	qu'il occupait	qu'elle occupait.
110	4	tout à fait venu	venu tout à fait.
118	1	de toute croyance	de toutes croyances.
—	2	de toute nation.	de toutes nations.
122	13	disposée autour	dressée tout autour.
143	16	pantouffles	pantoufles.
148	29	était toujours	étaient toujours.
149	29	leur riche toilette.	leurs riches toilettes.

PAG.	LIG.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
150	18	de voyage	de voyages.
157	15	leur premier-né	leurs premiers-nés
164	27	entendait	étendait.
171	18	San Salvador	San-Salvador.
—	30	fondé	fondée.
172	2	San Antonio.	San-Antonio.
—	3	San Francisco	San-Francisco.
176	20	du midi	de midi.
177	3	vêtement léger et flottant.	vêtements légers et flottants.
178	25	de femme	de femmes.
182	4	règne	règnent.
189	22	mainte allée et venue. . .	maintes allées et venues.
193	20	patriarchale	patriarcale.
194	28	de prêtre... digne	de prêtres... dignes.
210	2	vu naître.	vus naître.
211	20	leur petit royaume	leurs petits royaumes.
—	—	Rio Janeiro	Rio-Janeiro.
221	6	perçait avec effet.	perçait avec effort
223	6	son vilain accent.	avec son vilain accent.
228	2	monte	montent.
229	19	aux prix.	au prix.
241	3	Saõ Jorge	São Jorge.
245	11	Rio Janeiro	Rio-Janeiro
246	18	quelque rapport	quelques rapports.
266	28	je n'oublirai	je n'oublierais.
276	8	règne	règnent.
280	2	attire	attirent.
289	19	il est offert.	elle est offerte.
292	31	en le saluant.	et le saluent.
295	14	plus vives	paraissent plus vives.

ERRATA

POUR LES MOTS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS DU TOME I[er]

Nous nous étions fait une règle, dans le premier volume, de reproduire les mots espagnols et portugais tels que nous les avions trouvés dans le texte allemand des Mémoires. *L'orthographe de ces mots étant souvent défectueuse, nous croyons utile de signaler ici les fautes principales.*

Pag.	Lig.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
167	20	Salon de Christina . . .	Salon de Cristina.
174	10	Ajuntamiento	Ayuntamiento.
—	11	Fonda d'Europa	Fonda de Europa.
177	10	Ajuntamiento	Ayuntamiento.
190	1	Don Federigo	Don Fadrique.
194	29	albanicos.	abanicos.
202	13	Luca Blanco	Lucas Blanco.
206	5	Torillo *n'est point synonyme de* corrida, *mais signifie « jeune taureau ».*	
223	27	*et en plusieurs autres endroits :* San Telmo . .	San-Telmo.
231	3	Baile de Bauderete. . .	Baile de Pandereta.
233	17	Addio Sevilla.	*en espagnol* Adios Sevilla, *et en italien* Addio Siviglia.
244	22	Capella Real	Capilla Real.

Pag.	Lig.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
259	12	el Chico	el rey chico.
267	7	*et en plusieurs autres endroits,* Comarek. . . .	Comares.
271	26	Yarto real	Huerto real.
284	17	Nostra Señora del Toro.	Nuestra Señora del Toro.
285	13	grandeza	*il faut mettre le mot en italien et écrire* grandezza.
293	23	la lonja de Seda.	la lonja de la Seda.
301	5	*rectifier ainsi le proverbe en portugais :* Quem não ha visto Lisboa não ha visto cousa boa.	
302	11	Otrabanda	Outra-banda.
—	25	Buanavista	Buonavista.
303	29	sech	sége.
306	28	Otrabanda	Outra-banda.
311	13	Don Joao.	Don João.
314	5	San Carlo.	San Carlos.
317	22	Coraçao.	Coração.
320	17	Otrabanda	Outra-banda.
327	12	Salon de Christina. . . .	Salon de Cristina.
329	14	Nuestra Senhora da Monte	Nossa Senhora do Monte.
342	16	*Id.*	
345	9	*Id.*	
346	9	*comme pag.* 301, *il faut :* Quem não ha visto Lisboa não ha visto cousa boa.	
—	16	*rectifier ainsi le proverbe en portugais :* Quem ha visto Madeira outra cousa não queira.	